Uldéric Allaire

Le Chansonnier canadien



A. J. BOUCHER Enrg.,
EDITEUR ET IMPORTATEUR DE MUSIQUE
20-est, rue Notre-Dame, MONTREAL



Bibliothèque
et Archives
nationales
Québec

A 645.

2/1.25

784.171
ALL-C

Bureau des Etudes

BIBLIOTHÈQUE CANADIENNE



COLLECTION LÉVIS

Droits réservés, Canada 1931, par
Librairie Beauchemin Limitée, Montréal.

Copyright U.S.A., 1931.

Imprimé au Canada — Printed in Canada.

N° 902

789.159
C4579
1936
MUS

Le Chansonnier canadien

"Montrez-moi un foyer où l'on chante
et je vous dirai: Voilà un heureux foyer."



Pour l'École et le Foyer

Contenant au delà de 180 chansons

Compilées et revisées par

Uldéric Allaire

2e édition

A. J. BOUCHER Enrg.,
EDITEUR ET IMPORTATEUR DE MUSIQUE
20-est, rue Notre-Dame, MONTREAL

COLLÈGE BASILE-MORÉAU
50046

228963-CON

PRÉFACE

"Comme le dit un vieil adage,
"Rien n'est si beau que son pays,
"Et de le chanter c'est l'usage . . ."

Après plusieurs années de travail et de compilation nous présentons à nos compatriotes canadiens-français ce nouveau recueil de chansons d'autrefois qui ont ensoleillé les heures joyeuses de notre enfance et de notre jeunesse. Notre but, en ce faisant, est de coopérer à la survivance de ces gais refrains qui nous ont bercés et que nous aimerons toujours entendre.

La majorité de ces chansons ne sauraient vieillir, puisqu'elles reflètent les pages mêmes de notre glorieuse histoire qu'elles ont suivie pas à pas pour ainsi dire. Nous nous devons donc de conserver parmi notre répertoire national,

"Ces vieux airs du pays au doux rythme obsesseur,
Dont chaque note est comme une petite soeur,
Dans lesquels restent pris des sons de voix aimées,
Ces airs dont la lenteur est celle des fumées,
Que le hameau natal exhale de ses toits;
Ces airs dont la musique a l'air d'être en patois . . ."

comme chante Cyrano.

Ce volume est donc une "oeuvre de chez nous", et les quelque cent quatre-vingts chansons qui y sont contenues ont été soigneusement choisies parmi plusieurs centaines des meilleures et des plus aimées. Comme on pourra le constater, le choix en est heureux puisqu'on en trouvera pour toutes les occasions telles que soirées de famille, veillées, banquets, réunions sociales, théâtre ou fêtes quelconques. C'est donc un recueil qui sera toujours populaire et qui devrait se trouver dans chacun de nos foyers canadiens.

On y trouvera plusieurs anciennes mélodies fort belles qu'on pourrait avoir entendu quelquefois mais qu'on ne pourra trouver nulle part ailleurs puisque l'auteur qui les a lui-même recueillies et notées, les publie ici pour la première fois.

On remarquera que ce recueil peut être mis entre toutes les mains, c'est-à-dire qu'il pourra pénétrer partout, dans les salons comme dans la plus humble chaumière, à l'école comme dans les couvents ou collèges, au séminaire comme à l'université.

À noter que toutes les mélodies sont écrites dans une clef facile qui convient bien à la majorité des voix.

Le "Chansonnier Canadien" est donc une oeuvre patriotique qui recevra, nous n'en doutons pas, l'encouragement auquel il a droit, puisque son but est de nous retremper dans ces refrains chers à notre souvenir et d'assurer à la génération de demain leur survivance et l'amour de nos traditions ancestrales.

L'AUTEUR.

Département de l'Instruction publique
Québec,

G-W PARMELEE
SECRÉTAIRE ANGLAIS ET SOUS-MINISTRE DU DÉPARTEMENT

L'HONORABLE CYRILLE-F. DELAGE
SURINTENDANT

LIONEL BERGERON
SECRÉTAIRE FRANÇAIS ET SOUS-MINISTRE DU DÉPARTEMENT

Répondez au Surintendant, quel que soit le signataire de la lettre expédiée.
Ne traitez qu'une question dans la même lettre et jamais d'affaires personnelles dans une lettre officielle.
Dans votre réponse, indiquez le numéro et la date de cette lettre.

No.....

Québec, le 13 mai 1931.

Monsieur Uldéric-S. Allaire,
Casier postal 46,
Victoriaville,
Comté d'Arthabaska, P.Q.

Cher Monsieur,

J'ai reçu votre lettre du 6 de ce mois et je vous félicite de l'heureuse initiative que vous prenez en publiant cette édition nouvelle d'un "Chansonnier Canadien".

En mettant ces trésors à la portée de vos compatriotes, vous faites oeuvre de bon nationalisme et vous contribuez à protéger nos meilleures traditions en alimentant l'esprit familial et en luttant contre l'intrusion de la musique étrangère à nos moeurs.

Je souhaite de tout coeur que votre recueil de bonnes chansons canadiennes et françaises reçoive partout l'accueil qu'il mérite et je vous prie de me croire,

Cher Monsieur,
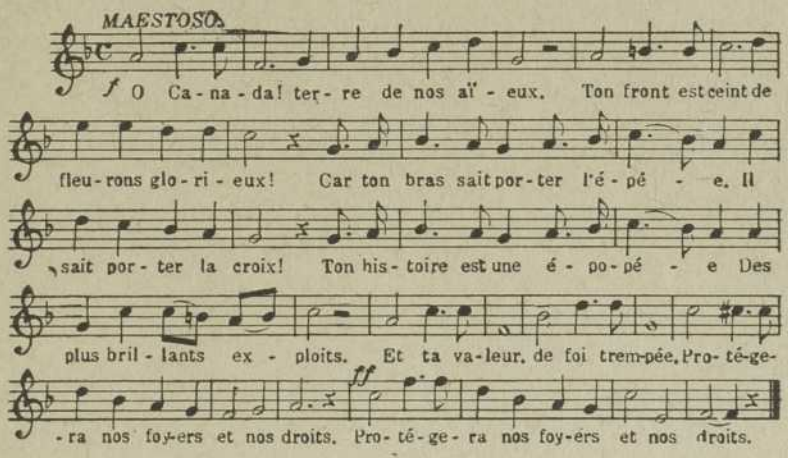
Votre obéissant serviteur,

Cyrille F. Delage

Surintendant.

O CANADA !

HON. JUGE ROUTHIER. CALIXA LAVALLÉE.



I

O Canada ! terre de nos aïeux,
Ton front est ceint de fleurons glorieux !
Car ton bras sait porter l'épée,
Il sait porter la croix !
Ton histoire est une épopée
Des plus brillants exploits.
Et ta valeur, de foi trempée,
Protégera nos foyers et nos droits, (bis)

II

Sous l'oeil de Dieu près du fleuve géant,
Le Canadien grandit en espérant.
Il est né d'une race fière,
Béni fut son berceau;
Le ciel a marqué sa carrière
Dans ce monde nouveau,
Toujours guidé par sa lumière
Il gardera l'honneur de son drapeau, (bis)

III
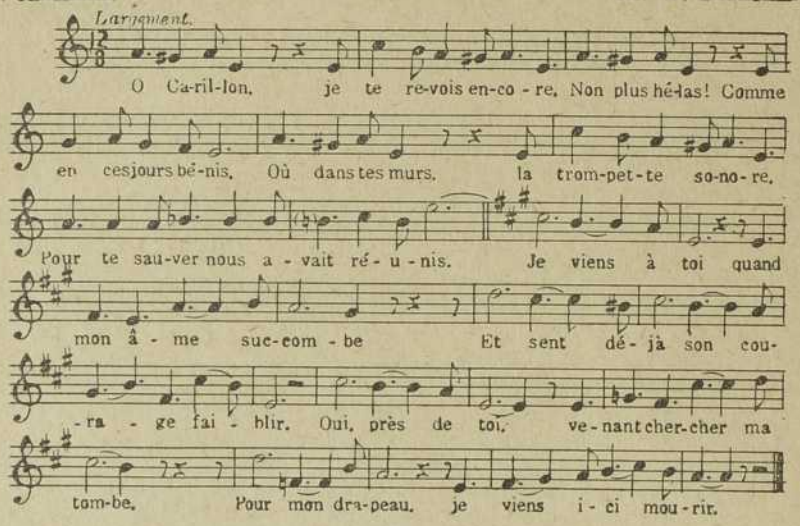
De son patron précurseur du vrai Dieu,
Il porte au front l'auréole de feu,
Ennemi de la tyrannie,
Mais plein de loyauté,
Il veut garder dans l'harmonie,
Sa fière liberté,
Et par l'effort de son génie,
Sur notre sol asseoir la vérité. (bis)

IV

Amour sacré du trône et de l'autel,
Remplis nos coeurs de ton souffle immortel !
Parmi les races étrangères,
Notre guide est la loi;
Sachons être un peuple de frères,
Sous le joug de la foi,
Et répétons comme nos pères
Le cri vainqueur: "Pour le Christ et le Roi !" (bis)

O CARILLON !

O. Crémazie. Ch. W. Sabatier.



I

O Carillon ! je te revois encore,
Non plus hélas! comme en ces jours bénis,
Où dans tes murs la trompette sonore
Pour te sauver nous avait réunis,
Je viens à toi, quand mon âme succombe
Et sent déjà son courage faiblir.
Oui, près de toi venant chercher ma tombe,
Pour mon drapeau je viens ici mourir !

II

Mes compagnons, d'une vaine espérance
Berçant encore leurs coeurs toujours français,
Les yeux tournés du côté de la France,
Diront souvent: "Reviendront-ils jamais ?"
L'illusion consolera leur vie,
Moi, sans espoir, quand mes jours vont finir,
Et sans entendre une parole amie,
Pour mon drapeau je viens ici mourir !
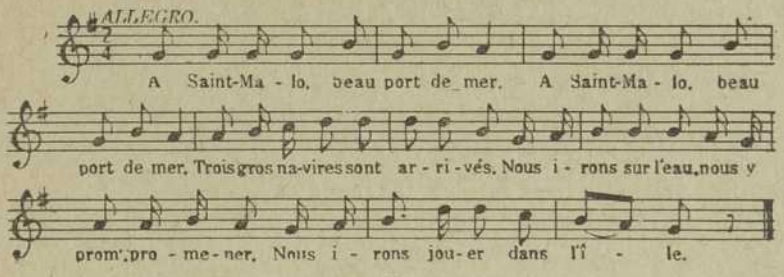
III

Cet étendard qu'au grand jour de batailles,
Noble Montcalm, tu plaças dans ma main,
Cet étendard, qu'aux portes de Versailles,
Naguère hélas! je déployais en vain,
Je le remets au champ, où, de ta gloire,
Vivra toujours l'immortel souvenir,
Et dans la tombe emportant ta mémoire,
Pour mon drapeau je viens ici mourir !

IV

Qu'ils sont heureux ceux qui, dans la mêlée,
Près de Lévis, moururent en soldats !
En expirant, leur âme consolée,
Voyait la gloire adoucir leur trépas;
Vous qui dormez dans votre froide bière,
Vous que j'implore à mon dernier soupir,
Réveillez-vous; apportant ma bannière,
Sur vos tombeaux je viens ici mourir !

A ST-MALO, BEAU PORT DE MER.



I

A Saint-Malo, beau port de mer, (bis)
Trois gros navir's sont arrivés,
Nous irons sur l'eau,
Nous y prom' promener,
Nous irons jouer dans l'île,

II

Trois gros navir's sont arrivés, (bis)
Chargés d'avoin', chargés de blé,

III

Chargés d'avoin', chargés de blé, (bis)
Trois dam's s'en vont les marchander.

IV

Trois dam's s'en vont les marchander, (bis)
Marchand, marchand, combien ton blé ?

V

Marchand, marchand, combien ton blé ? (bis)
Trois francs l'avoin', six francs le blé,

VI

Trois francs l'avoin', six francs le blé, (bis)
C'est ben trop cher d'un' bonn' moitié.

VII

C'est ben trop cher d'un' bonn' moitié, (bis)
Montez, Mesdam's, vous le verrez.

VIII

Montez, Mesdam's, vous le verrez, (bis)
Marchand, tu n'vendras pas ton blé.
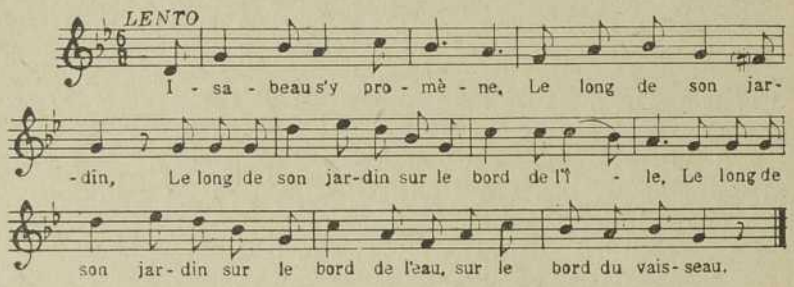
IX

Marchand, tu n'vendras pas ton blé, (bis)
Si je l'vends pas je l'donnerai.

X

Si je l'vends pas je l'donnerai, (bis)
A c'prix-là on va s'arranger.
Nous irons sur l'eau
Nous y prom' promener.
Nous irons jouer dans l'île.

ISABEAU S'Y PROMÈNE.



I

Isabeau s'y promène
Le long de son jardin.
Le long de son jardin.
Sur le bord de l'île,
Le long de son jardin
Sur le bord de l'eau,
Sur le bord du vaisseau.

II

Elle fit la rencontre
De trente matelots.
De trente matelots
Sur le bord de l'île, etc.

III

Le plus jeune des trente,
Il se mit à chanter.
Il se mit à chanter
Sur le bord de l'île, etc.

IV

"La chanson que tu chantes,
Je voudrais la savoir.
Je voudrais la savoir
Sur le bord de l'île, etc.

V

"Embarque dans ma barque,
Je te la chanterai, etc.

VI

Quand ell' fut dans la barque,
Ell' se mit à pleurer, etc.

VII

Qu'avez-vous donc la belle,
Qu'à-vous à tant pleurer? etc.

VIII

Je pleur' mon anneau d'ore,
Dans l'eau-z-il est tombé, etc.

IX

Ne pleurez point la belle,
Je vous le plongerai, etc.

X

De la première plonge
Il n'a rien ramené, etc.
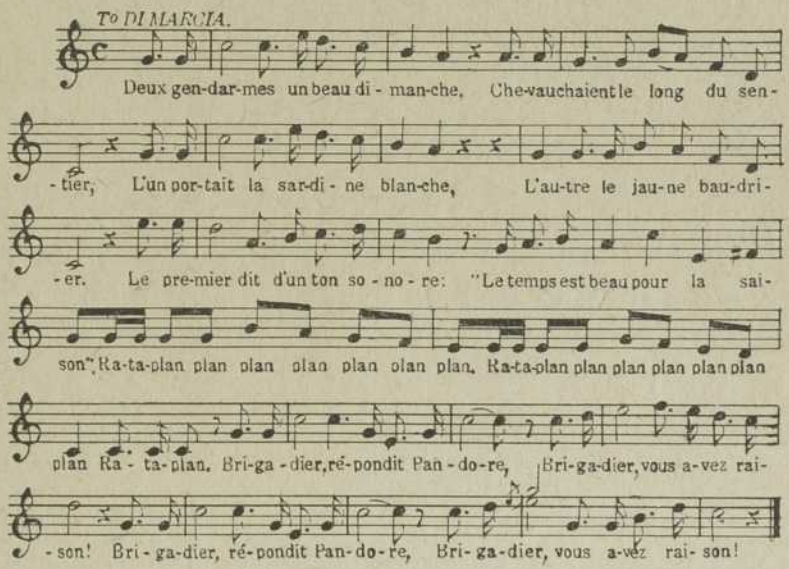
XI

De la seconde plonge
L'anneau-z-a voltigé, etc.

XII

De la troisième plonge
Le galant s'est noyé.
Le galant s'est noyé
Sur le bord de l'île,
Le galant s'est noyé
Sur le bord de l'eau,
Sur le bord du vaisseau.

LES DEUX GENDARMES.



I

Deux gendarmes un beau dimanche,
Chevauchaient le long du sentier;
L'un portait la sardine blanche,
L'autre le jaune baudrier.
Le premier dit d'un ton sonore:
"Le temps est beau pour la saison.

Refrain.

Ra ta plan, plan plan, plan plan plan plan, (bis)
Ra-ta-plan.
Brigadier, répondit Pandore,
Brigadier, vous avez raison ! bis
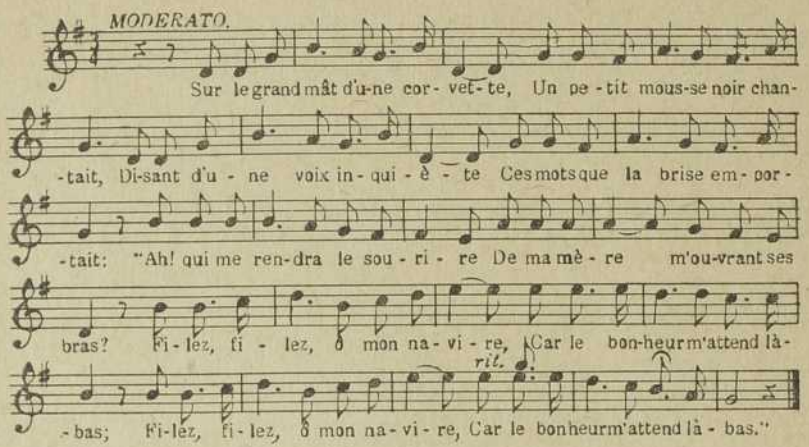
II

Phœbus, au bout de sa carrière,
Put encor les apercevoir;
Le brigadier de sa voix fière,
Réveillait les échos du soir;
"Vois, dit-il, le soleil qui dore,
Ces verts coteaux à l'horizon !

III

Puis ils rêvèrent en silence...
On n'entendit plus que les pas
Des chevaux marchant en cadence;
Le brigadier ne parlait pas.
Mais quand parut la pâle aurore
On entendit un vague son.

SUR LE GRAND MÂT.



I

Sur le grand mât d'une corvette,
Un petit mousse noir chantait.
Disant d'une voix inquiète
Ces mots que la brise emportait:
"Ah! qui me rendra le sourire
De ma mère m'ouvrant ses bras!
Filez, filez, ô mon navire;
Car le bonheur m'attend là-bas.
Filez, filez, ô mon navire;
Car le bonheur m'attend là-bas."

II

Quand je partis, ma bonne mère
Me dit: "Tu vas sous d'autres cieux;
De nos savanes la chaumière
Va disparaître de tes yeux:
Pauvre enfant, si tu savais lire,
Je t'écrirais souvent, hélas!"
Filez, filez, ô mon navire,

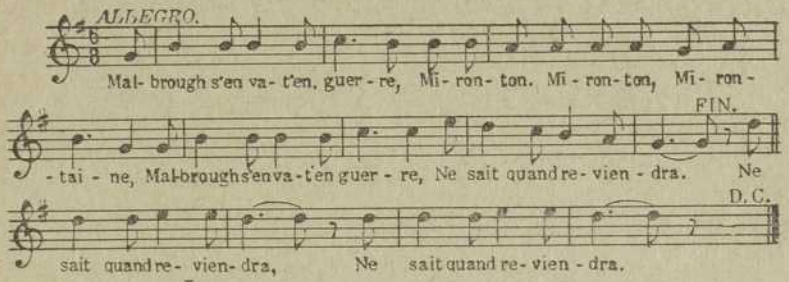
III

"On te dira dans le voyage
Que pour l'esclave est le mépris;
On te dira que ton visage
Est aussi sombre que les nuits;
Sans écouter, laisse-les dire,
Ton âme est blanche, eux n'en ont pas."
Filez, filez, ô mon navire,

IV

Ainsi chantait sur la misaine,
Le petit mousse de tribord,
Quand tout à coup le capitaine
Lui dit en lui montrant le port:
"Va, mon enfant, loin du corsaire,
Sois libre, et fuis des coeurs ingrats,
Tu vas revoir ta pauvre mère,
Et le bonheur est dans ses bras." } bis

MALBROUGH S'EN VA-T-EN GUERRE.



I

Malbrough s'en va-t-en guerre,
Mironton, mironton, mirontaine,
Malbrough s'en va-t-en guerre,
Ne sait quand reviendra (ter)

II

Il reviendra-z-à Pâques,
Mironton, etc.
Il reviendra-z-à Pâques
Ou à la Trinité. (ter)

III

La Trinité se passe,
Mironton, etc.
La Trinité se passe,
Malbrough ne revient pas. (ter)

IV

Madame à sa tour monte,
Mironton, etc.
Madame à sa tour monte,
Si haut qu'ell' peut monter. (ter)

V

Elle aperçoit son page,
Mironton, etc.
Elle aperçoit son page,
Tout de noir habillé. (ter)

VI

"Beau page, ah ! mon beau page,
Mironton, etc.
Beau page, ah ! mon beau page,
Qu'ell' nouvelle apportez ? (ter)

VII

Aux nouvell's que j'apporte,
Mironton, etc.
Aux nouvell's que j'apporte
Vos beaux yeux vont pleurer. (ter)

VIII

Quittez vos habits roses,
Mironton, etc.
Quittez vos habits roses,
Et vos satins brochés. (ter)

IX

Monsieur Malbrough est more,
Mironton, etc.
Monsieur Malbrough est more,
Est mort et enterré. (ter)

X

J'l'ai vu porter en terre,
Mironton, etc.
J'l'ai vu porter en terre,
Par quatre-z-officiers. (ter)

XI

L'un portait sa cuirasse,
Mironton, etc.
L'un portait sa cuirasse,
L'autre son bouclier. (ter)

XII

L'un portait son grand sabre,
Mironton, etc.
L'un portait son grand sabre,
L'autre ne portait rien. (ter)

XIII

A l'entour de sa tombe,
Mironton, etc.
A l'entour de sa tombe,
Romarins l'on planta. (ter)

XIV

Sur la plus haute branche,
Mironton, etc.
Sur la plus haute branche,
Le rossignol chanta. (ter)

XV

On vit voler son âme,
Mironton, etc.
On vit voler son âme,
A travers les lauriers. (ter)

XVI

Chacun mit pied à terre,
Mironton, etc.
Chacun mit pied à terre,
Et puis se releva. (ter)

XVII

Pour chanter les victoires,
Mironton, etc.
Pour chanter les victoires,
Que Malbrough remporta. (ter)
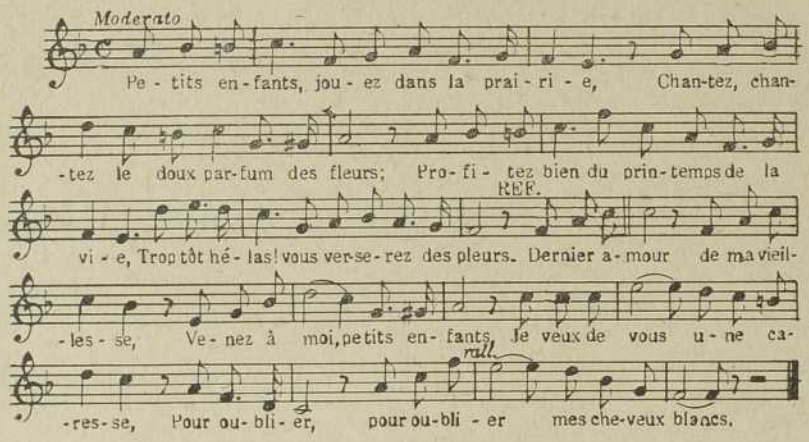
XVIII

La cérémoni' faite,
Mironton, etc.
La cérémoni' faite,
Chacun s'en fut s'coucher. (ter)

XIX

J'n'en dis pas davantage,
Mironton, etc.
J'n'en dis pas davantage,
Car en voilà-z-assez.

SOUVENIRS D'UN VIEILLARD.



I

Petits enfants, jouez dans la prairie,
Chantez, chantez le doux parfum des fleurs;
Profitez bien du printemps de la vie.
Trop tôt, hélas! vous verserez des pleurs.

REFRAIN.

Dernier amour de ma vieillesse,
Venez à moi petits enfants,
Je veux de vous une caresse
Pour oublier, pour oublier mes cheveux blancs !

II

Quoique bien vieux, j'ai le coeur plein de charmes;
Permettez-moi d'assister à vos jeux.
Pour un vieillard outragé, plein de larmes,
Auprès de vous je me sens plus heureux.

III

Petits enfants, vous avez une mère,
Et tous les soirs près de votre berceau,
Pour elle au ciel, offrez votre prière,
Aimez-la bien jusqu'au jour du tombeau.

IV

En vieillissant soyez bons, charitables;
Aux malheureux prêtez-leur du secours,
Il est si beau d'assister ses semblables:
Un peu de bien embellit nos vieux jours.
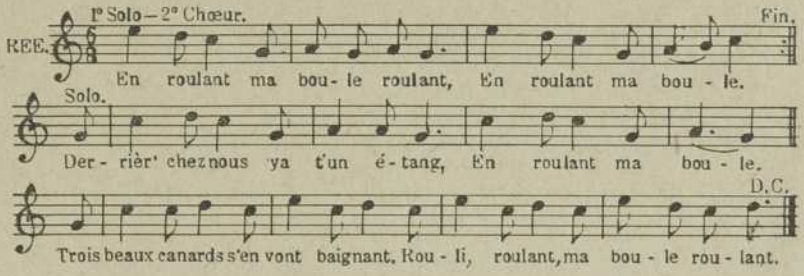
V

Petits enfants, quand j'étais à votre âge,
Je possédais la douce paix du coeur:
Que de beaux jours ont passé sans nuage !
Je ne voyais que des jours de bonheur.

VI

En vieillissant j'ai connu la tristesse;
Ceux que j'aimais, je les ai vus partir,...
Oh ! laissez-moi vous prouver ma tendresse,
C'est en aimant que je voudrais mourir.

EN ROULANT MA BOULE.



REFRAIN

En roulant ma boule roulant } bis
En roulant ma boule. }

1

Derrièr' chez-nous, ya-t-un étang,
En roulant ma boule,
Trois beaux canards s'en vont baignant,
Rouli, roulant, ma boule roulant.
En roulant, etc.

II

Trois beaux canards s'en vont baignant,
En roulant ma boule,
Le fils du roi s'en va chassant,
Rouli, roulant, ma boule roulant.
En roulant, etc.

III

Le fils du roi s'en va chassant,
En roulant ma boule,
Avec son grand fusil d'argent,
Rouli, roulant, ma boule roulant.
En roulant, etc.

IV

Avec son grand fusil d'argent,
En roulant ma boule,
Visa le noir, tua le blanc,
Rouli, roulant, ma boule roulant,
En roulant, etc.

V

Visa le noir, tua le blanc,
En roulant ma boule,
O fils du roi, tu es méchant !
Rouli, roulant, ma boule roulant,
En roulant, etc.

VI

O fils du roi, tu es méchant,
En roulant ma boule,
D'avoir tué mon canard blanc,
Rouli, roulant, ma boule roulant,
En roulant, etc.

VII

D'avoir tué mon canard blanc,
En roulant ma boule,
Par-dessous l'aile il perd son sang.
Rouli, roulant, ma boule roulant,
En roulant, etc.

VIII

Par-dessous l'aile il perd son sang.
En roulant ma boule,
Par les yeux lui sort'nt des diamants,
Rouli, roulant, ma boule roulant,
En roulant, etc.

IX

Par les yeux lui sort'nt des diamants,
En roulant ma boule,
Et par le bec l'or et l'argent,
Rouli, roulant, ma boule roulant,
En roulant, etc.

X

Et par le bec l'or et l'argent,
En roulant ma boule,
Toutes ses plum's s'en vont au vent,
Rouli, roulant, ma boule roulant,
En roulant, etc.

XI

Toutes ses plum's s'en vont au vent,
En roulant ma boule,
Trois dam's s'en vont les ramassant,
Rouli, roulant, ma boule roulant,
En roulant, etc.

XII

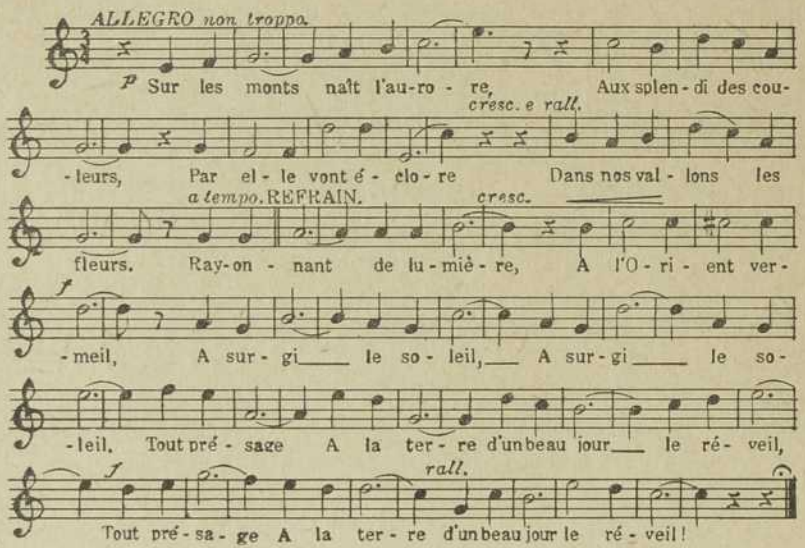
Trois dam's s'en vont les ramassant,
En roulant ma boule,
C'est pour en faire un lit de camp,
Rouli, roulant, ma boule roulant,
En roulant, etc.

XIII

C'est pour en faire un lit de camp,
En roulant ma boule,
Pour y coucher tous les passants,
Rouli, roulant, ma boule roulant,
En roulant ma boule roulant, } bis
En roulant ma boule. }

LE RÉVEIL D'UN BEAU JOUR.

C. Michaëls-fils. F. Aerts.



I

Sur les monts, naît l'aurore,
Aux splendides couleurs;
Par elle vont éclore
Dans nos vallons, les fleurs.

REFRAIN.

Rayonnant de lumière
A l'orient vermeil,
A surgi le soleil !
A surgi le soleil !
Tout présage à la terre
D'un beau jour le réveil. } bis
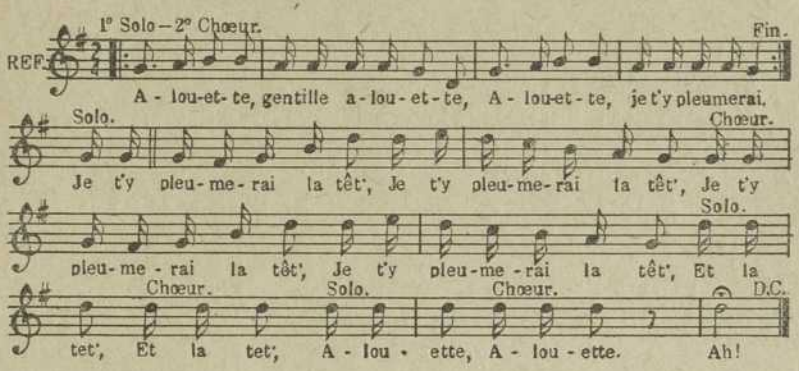
II

Le zéphyr, qui murmure,
Fait frisonner les bois;
L'oiseau sous la ramure,
Elève aussi la voix.

III

Dans les airs, où tout chante
Sous l'airain pieux,
La prière touchante
S'envole vers les cieux !

ALOUETTE.



REFRAIN.

Alouette, gentille alouette, } bis
Alouette, je t'y pleumerai. }

I

Je t'y pleumerai la têt' } bis
Je t'y pleumerai la têt' }
Et la têt' (bis)
Alouette, (bis)
Ah !....

II

Je t'y pleumerai les yeux, } bis
Je t'y pleumerai les yeux, }
Et les yeux, (bis)
Et la têt' (bis)
Alouette, (bis)
Ah !....

III

Je t'y pleumerai le bec, etc.

IV

Je t'y pleumerai le cou, etc.

V

Je t'y pleumerai les ail's, etc.

VI

Je t'y pleumerai les patt's, etc.
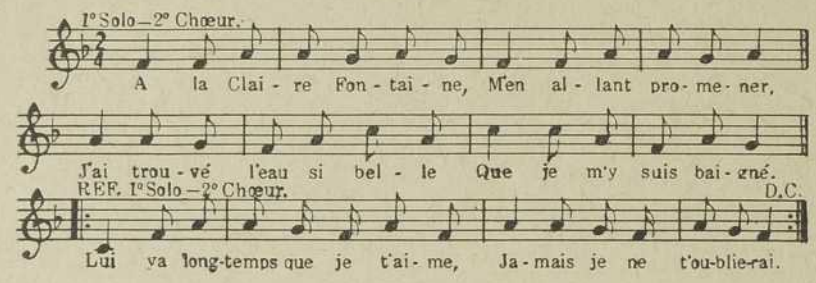
VII

Je t'y pleumerai le dos, etc.

VIII

Je t'y pleumerai la queue, etc.

À LA CLAIRE FONTAINE.



I

A la claire fontaine
M'en allant promener,
J'ai trouvé l'eau si belle
Que je m'y suis baigné.

REFRAIN

Lui ya longtemps que je t'aime } bis
Jamais je ne t'oublierai. }

II

J'ai trouvé l'eau si belle
Que je m'y suis baigné;
Sous les feuilles d'un chêne
Je me suis fait sécher.

III

Sous les feuilles d'un chêne
Je me suis fait sécher;
Sur la plus haute branche
Le rossignol chantait.
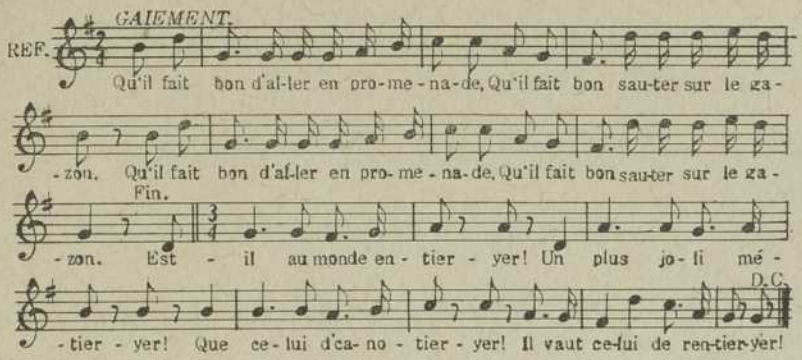
IV

Sur la plus haute branche
Le rossignol chantait.
Chante, rossignol, chante,
Toi qui as le coeur gai.

V

Chante, rossignol, chante,
Toi qui as le coeur gai;
Tu as le coeur à rire,
Moi je l'ai-t'-à pleurer,

LES PETITS CANOTIERS.



REFRAIN

Qu'il fait bon d'aller en promenade,
Qu'il fait bon sauter sur le gazon.
Qu'il fait bon d'aller en promenade,
Qu'il fait bon sauter sur le gazon.

I

Est-il au monde entier — yer !
Un plus joli métier — — yer !
Que celui d'canotier — — yer !
Il vaut celui de rentier — yer !

II

Légèrement sur l'eau — yo
Dans un joli canot — yo
Filer comme l'oiseau — yo
C'est bien le sort le plus beau — yo.

III

Entendez-vous la pie ? — yi
Voyez-vous la fourmi ? — yi
Chaque être nous redit — yi
Egayez votre logis. — yi

IV

Chantons comme l'oiseau, — yo
Le long de nos coteaux; — yo
Au bord des frais ruisseaux — yo
Echangeons tous de bons mots. — yo

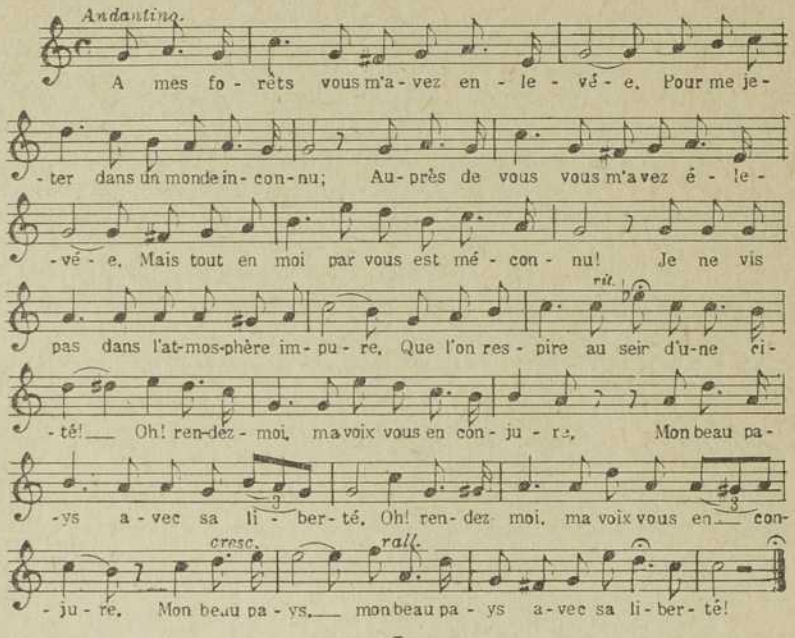
V

Nous voilà parvenus — yu
Sous les arbres touffus — yu
Que voulez-vous de plus — yu
Dîner, musiqu' par-dessus — yu

VI

Nous somm's réconfortés — yé
De notre bell' journée — yé
Pourrions-nous retourner ? — yé
Nous serions bien enchantés — yé!

LA JEUNE HURONNE.



I

A mes forêts vous m'avez enlevée,
Pour me jeter dans un monde inconnu;
Auprès de vous, vous m'avez élevée,
Mais tout en moi par vous est méconnu !
Je ne vis pas dans l'atmosphère impure
Que l'on respire au sein d'une cité !
Oh! rendez-moi, ma voix vous en conjure,
Mon beau pays avec sa liberté;
Oh ! rendez-moi, ma voix vous en conjure,
Mon beau pays, mon beau pays, avec sa liberté !
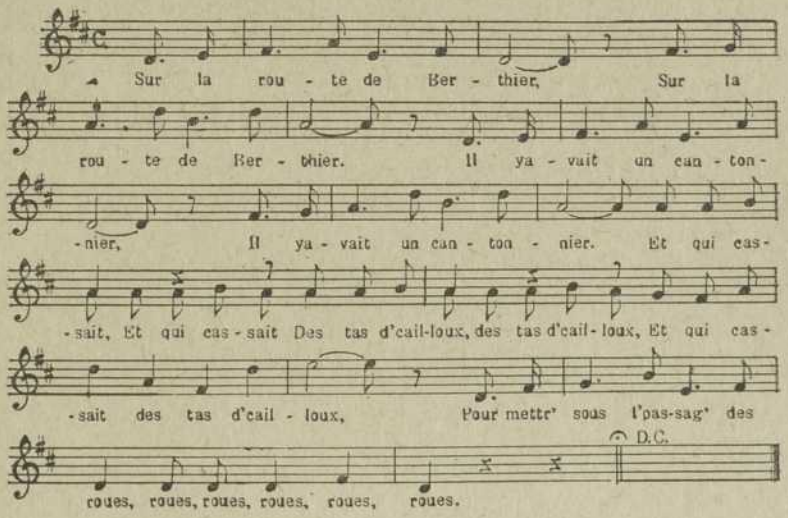
II

Dans vos salons, quand je vous vois sourire,
Je sens qu'un masque abrite votre coeur,
Alors je pense et tout bas je soupire,
Je vois le mal du bien toujours vainqueur;
Votre soleil si pauvre en sa parure
Semble fardé d'un éclat emprunté;
Oh ! rendez-moi, ma voix vous en conjure,
Mon beau soleil, mes bois, ma liberté:
Oh ! rendez-moi, ma voix vous en conjure,
Mon beau soleil, mon beau soleil, mes bois, ma liberté !

III

Lorsque parfois vous me voyez rêveuse,
Vous demandez où s'en va mon esprit;
Vous le savez c'est vers la terre heureuse
Où des méchants l'embûche me surprit.
Je veux revoir l'admirable nature
Qui doit guérir mon cœur désenchanté.
Oh! rendez-moi, ma voix vous en conjure,
Mon beau pays avec sa liberté;
Oh ! rendez-moi, ma voix vous en conjure,
Mon beau pays, mon beau pays, avec sa liberté !

SUR LA ROUTE DE BERTHIER.



I

Sur la route de Berthier (bis)
Il y'avait un cantonnier; (bis)
Et qui cassait (bis)
Des tas d'cailloux (bis)
Et qui cassait des tas d'cailloux
Pour mettr' sous l'passage des roues.
Roues, rou-rou-rou, rou, rou.

II

Vint à passer par c't'endroit (bis)
Un m'sieur en cabriolet: (bis)
Et qui lui dit (bis)
Mon cantonnier (bis)
Et qui lui dit: Mon cantonnier,
Tu fais un fichu d'métier.
Tier, tier-tier-tier, tier, tier.
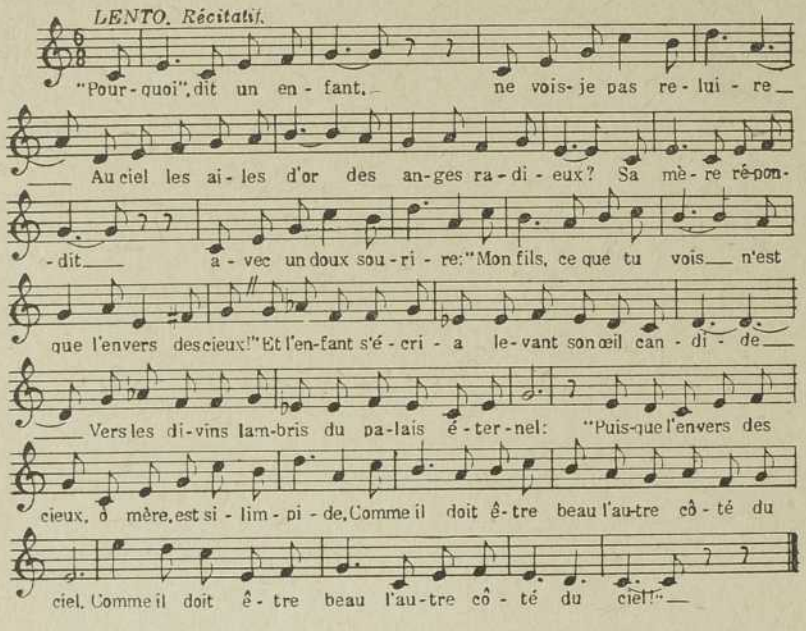
III

Le cantonnier lui répond, (bis)
Sans y mettr' plus de façon: (bis)
Ah! si j'pouvions (bis)
Rouler comm' vous (bis)
Ah! si j'pouvions rouler comm' vous,
Je n'casserions point d'cailloux.
You, you-you-you, you, you.

IV

Cett' réponse du cantonnier (bis)
Prouv' par sa simplicité (bis)
Que s'il y a (bis)
D'gens malheureux (bis)
Que s'il y a d'gens malheureux,
Ils le sont bien malgré eux.
Eux, eux-eux-eux, eux, eux.

L'ENVERS DU CIEL.



I

Pourquoi, dit un enfant, ne vois-je pas reluire
Au ciel les ailes d'or des anges radieux"
Sa mère répondit avec un doux sourire:
"Mon fils ce que tu vois n'est que l'envers des cieux"
Et l'enfant s'écria, levant son oeil candide
Vers les divins lambris du palais éternel:
Puisque l'envers des cieux — ô mère — est si limpide,
Comme il doit être beau l'autre côté du ciel. (bis)
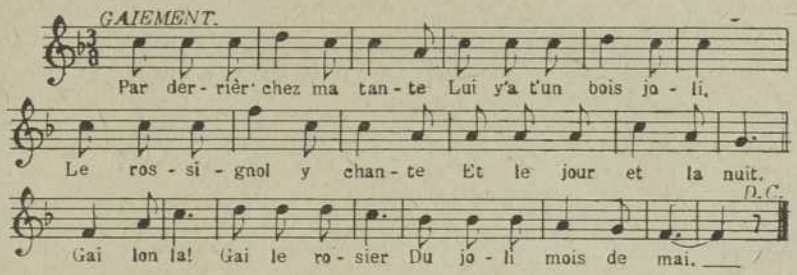
II

Sur le vaste horizon, quand la nuit fut venue,
A l'heure où tout chagrin dans un rêve s'endort,
Le regard de l'enfant s'élança vers la nue,
Il contempla l'azur semé de perles d'or;
Les étoiles au ciel formaient une couronne,
Et l'enfant murmurait près du sein maternel:
"Puisque l'envers des cieux si doucement rayonne,
Oh! que je voudrais voir l'autre côté du ciel". (bis)

III

L'angélique désir de cette âme enfantine
Monta comme un encens au céleste séjour,
Et, lorsque le soleil vint dorer la colline,
L'enfant n'était plus là pour admirer le jour.
Près d'un berceau pleurait une femme en prière,
Car son fils avait fui vers le monde immortel,
Et de l'envers des cieux franchissant la barrière,
Il était allé voir l'autre côté du ciel. (bis)

GAI LON LA, GAI LE ROSIER,



I

Par derrièr' chez ma tante
Lui ya-t-un bois joli;
Le rossignol y chante
Et le jour et la nuit.

REFRAIN

Gai lon là, gai le rosier
Du joli mois de mai.

II

Le rossignol y chante
Et le jour et la nuit.
Il chante pour ces belles
Qui n'ont pas de mari.

III

Il chante pour ces belles
Qui n'ont pas de mari.
Il ne chant' pas pour moi
Car j'en ai-t-un joli.

IV

Il ne chant' pas pour moi
Car j'en ai-t-un joli.
Il n'est point dans la danse,
Il est bien loin d'ici.

V

Il n'est point dans la danse,
Il est bien loin d'ici;
Il est dans la Hollande:
Les Hollandais l'ont pris.

VI

Il est dans la Hollande:
Les Hollandais l'ont pris.
"Que donneriez-vous, belle,
Qui l'amènerait ici?"

VII

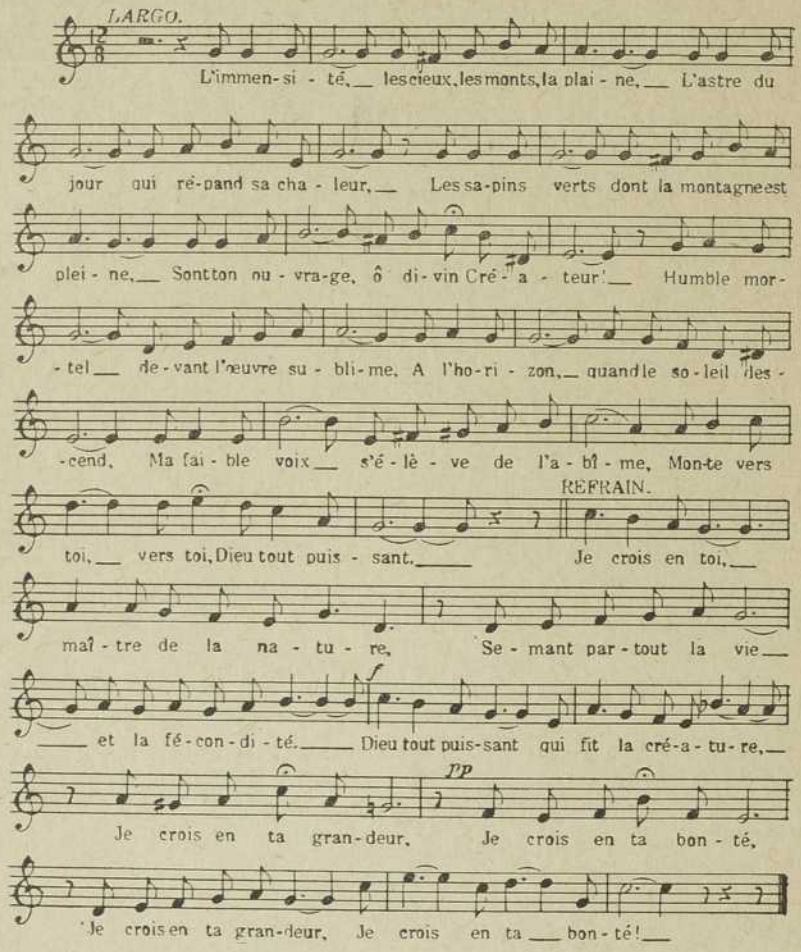
"Que donneriez-vous, belle,
Qui l'amènerait ici?"
Je donnerais Versailles,
Paris et Saint-Denis.

VIII

Je donnerais Versailles,
Paris et Saint-Denis,
Et la claire fontaine
De mon jardin joli.

LE CREDO DU PAYSAN.

F. S. Borel. G. Goublier.



I

L'immensité, les cieux, les monts, la plaine,
L'astre du jour qui répand sa chaleur;
Les sapins verts dont la montagne est pleine,
Sont ton ouvrage, ô divin créateur!
Humble mortel devant l'oeuvre sublime
A l'horizon, quand le soleil descend,
Ma faible voix s'élève de l'abîme,
Monte vers toi, vers toi, Dieu tout-puissant.

REFRAIN

Je crois en toi, Maître de la nature,
Semant partout la vie et la fécondité.
Dieu tout puissant qui fit la créature,
Je crois en ta grandeur, je crois en ta bonté
Je crois en ta grandeur, je crois en ta bonté!

II

Dans les sillons creusés par la charrue,
Quand vient le temps, je jette à large main
Le pur froment qui pousse en herbe drue.
L'épi bientôt va sortir de ce grain;
Et si parfois la grêle ou la tempête
Sur ma moisson s'abat comme un fléau,
Contre le ciel, loin de lever la tête,
Le front courbé, j'implore le Très-haut !

III

Mon dur labeur fait sortir de la terre
De quoi nourrir ma femme et mes enfants.
Mieux qu'un palais, j'adore ma chaumière;
A ses splendeurs je préfère mes champs;
Et le dimanche au repas de famille ,
Lorsque le soir vient tous nous réunir,
Entre mes fils, et ma femme et ma fille,
Le coeur content j'espère en l'avenir.
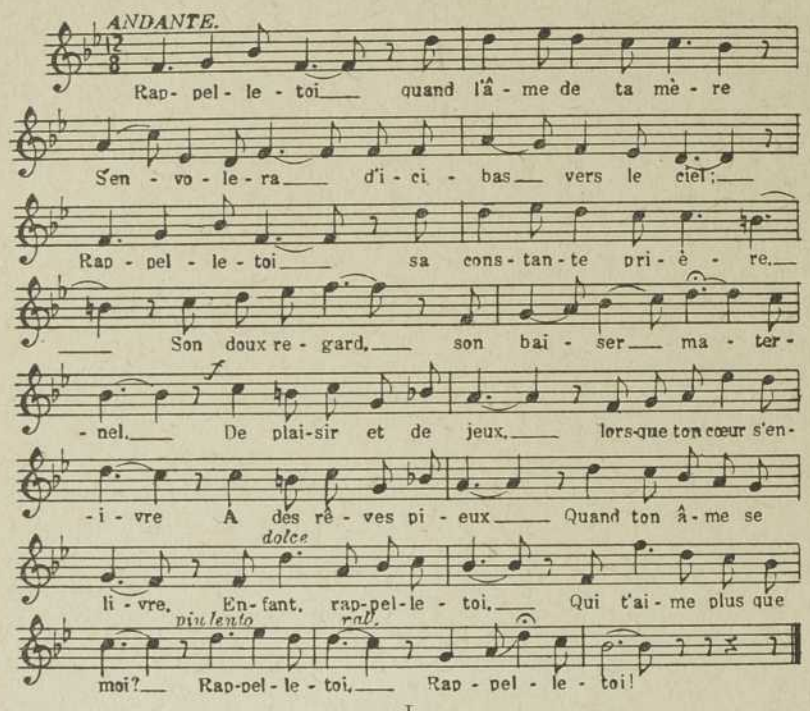
IV

Si les horreurs d'une terrible guerre
Venaient hélas! fondre sur mon pays,
Sans hésiter, là-bas, vers la frontière
Je partirais de suite avec mes fils.
S'il le fallait, je donnerais ma vie
Pour protéger, pour venger le drapeau,
Et fièrement, tombant pour la patrie;
Je redirais, aux portes du tombeau:

DERNIER REFRAIN

Je crois en toi, Maître de la nature;
Toi, dont le nom divin remplit l'immensité,
Dieu tout-puissant, qui fit la créature;
Je crois, je crois en toi comme à la liberté !
Comme à la liberté, je crois, je crois en toi !

RAPPELLE-TOI !
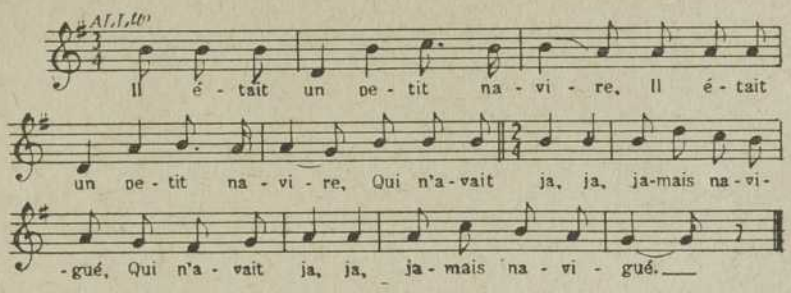


I

Rappelle-toi, quand l'âme de ta mère
S'envolera d'ici-bas vers le ciel;
Rappelle-toi sa constante prière,
Son doux regard, son baiser maternel.
De plaisir et de jeux, lorsque ton coeur s'enivre,
A des rêves pieux, quand ton âme se livre...
Enfant, rappelle-toi! qui t'aime plus que moi?
Rappelle-toi ! Rappelle-toi !

II

Rappelle-toi qu'au chemin de l'enfance,
Par mon amour tu n'as vu que des fleurs;
Rappelle-toi, plus tard quand la souffrance
Le désespoir fera couler tes pleurs...
Rien n'est si doux au coeur que le nom d'une mère;
Son souvenir console et fait que l'on espère...
Enfant, rappelle-toi! qui t'aime plus que moi ?
Rappelle-toi ! Rappelle-toi !

IL ÉTAIT UN PETIT NAVIRE.



I

Il était un petit navire (bis)
Qui n'avait ja-ja-jamais navigué. "

II

Il entreprit un long voyage "
Sur la Mer Mé-Mé-Méditerranée "

III

Au bout de cinq ou six semaines "
Les vivres vin-vin-vinrent à manquer "

IV

On tira-z-à la courte paille
Pour savoir qui, qui, qui serait mangé "

V

Le sort tomba sur le plus jeune "
C'est donc lui qui, qui, qui fut désigné.

VI

On cherche alors à quelle sauce
Le pauvre enfant-fant-fant serait mangé "

VII

L'un voulait qu'on le mi-t-à frire "
L'autre voulait-lait-lait le fricasser. "

VIII

Pendant qu'ainsi l'on délibère "
Il monta sur, sur, sur le grand hunier. "

IX

Il fit au ciel une prière "
Interrogeant-geant-geant l'immensité. "

X

Mais regardant la mer entière "
Il vit des flots, flots, flots de tous côtés. "

XI

O sainte Vierge, ô ma patronne, "
Cria le pau-pau-pauvre infortuné. "

XII

Si j'ai péché vite pardonne, "
Empêche-les-les-les de me manger. "

XIII

Au même instant un grand miracle "
Pour l'enfant fut, fut, fut réalisé. "

XIV

Des p'tits poissons dans le navire "
Sautèrent par, par, par milliers. "

XV
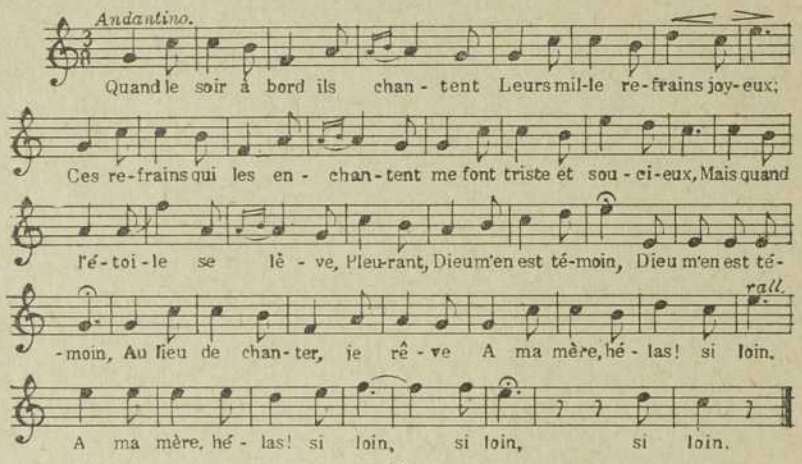
On les prit, on les mit à frire "
Le jeune mous-mous-mousse fut sauvé. "

XVI

Si cette histoire vous amuse, "
Je vais vous la, la, la recommencer. "

LE MARIN.

HENRION.



I

Quand le soir à bord ils chantent
Leurs mille refrains joyeux,
Ces refrains qui les enchantent
Me font triste et soucieux.
Mais quand l'étoile se lève,
Pleurant, Dieu m'en est témoin,
Dieu m'en est témoin.
Au lieu de chanter je rêve
A ma mère, hélas! si loin,
A ma mère, hélas ! si loin !
Si loin ! si loin !
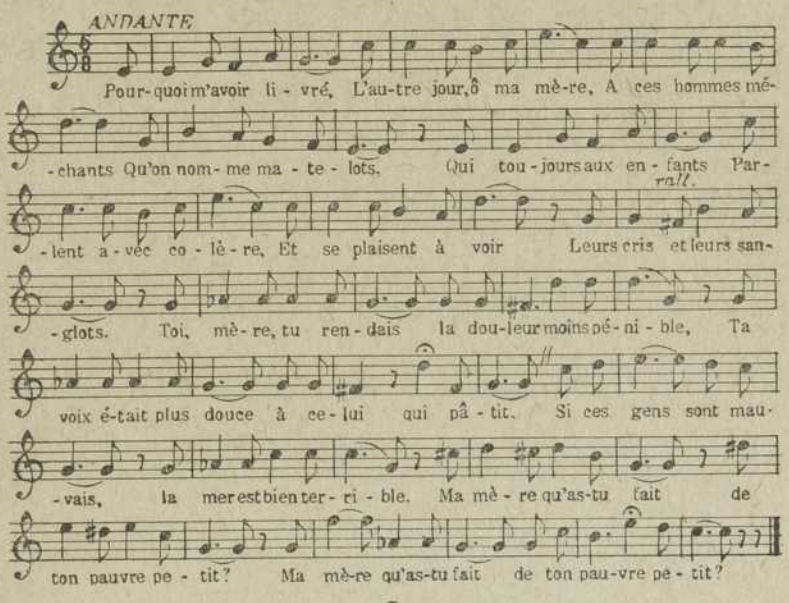
II

Au signal d'une bataille,
Pour moi le fer va briller;
Au milieu de la mitraille,
Enfant, je suis le premier.
Quand même ardeur nous rassemble
Pleurant, Dieu m'en est témoin,
Dieu m'en est témoin.
Le coeur me bat, et je tremble
Pour ma mère hélas ! si loin,
Pour ma mère hélas ! si loin,
Si loin ! si loin !

III

Quand, en mer, près de nous passe
Allant en France un vaisseau,
Pour le suivre dans l'espace.
Je porte envie à l'oiseau
Comme il va dans sa patrie.
Pleurant, Dieu m'en est témoin.
Dieu m'en est témoin.
Je lui jette un mot et prie
Pour ma mère hélas ! si loin,
Pour ma mère hélas ! si loin,
Si loin ! si loin !

LA PLAINTE DU MOUSSE.



I

Pourquoi m'avoir livré l'autre jour, ô ma mère,
A ces hommes méchants qu'on nomme matelots;
Qui toujours aux enfants parlent avec colère,
Et se plaisent à voir leurs cris et leurs sanglots !
Toi, mère, tu rendais la douleur moins pénible,
Ta voix était plus douce à celui qui pâtit.
Si ces gens sont mauvais, la mer est bien terrible.
Ma mère qu'as-tu fait de ton pauvre petit ? (bis)
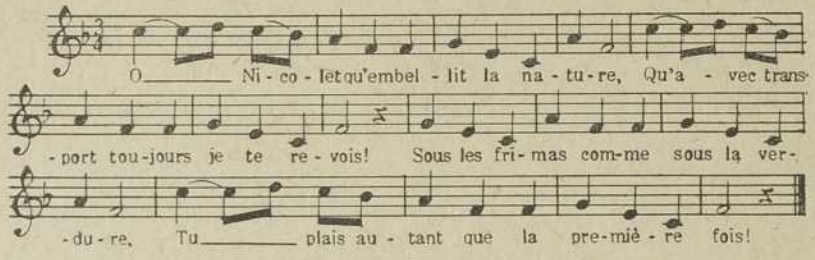
II

Dans ton logis, le pain était noir, ô ma mère,
Mais ta main le donnait avec des mots si doux
Que pour moi la saveur en était moins amère,
Et puis je le mangeais assis sur tes genoux !
Ici, point de pitié, personne hélas ! qui m'aime;
Et, lorsque le repas des autres se finit,
On me jette ma part en lançant un blasphème.
Ma mère qu'as-tu fait de ton pauvre petit ? (bis)

III

Mais, qui vient donc encor troubler ma rêverie ?
Un bruit qui m'épouvante a retenti partout.
Voici l'aigre sifflet du maître qui nous crie:
"Quittez votre hamac, allons, debout ! debout !"
On se parle tout bas, et chacun s'inquiète;
J'entends les mâts craquer et la mer qui mugit !
Tout le ciel est en feu ! Grand Dieu, c'est la tempête !
Ma mère, qu'as-tu fait de ton pauvre petit ? (bis)

O NICOLET !



I

O Nicolet, qu'embellit la nature,
Qu'avec transport toujours je te revois !
Sous les frimas comme sous la verdure,
Tu plais autant que la première fois.

II

L'air tempéré, l'horizon sans nuage,
Pour t'embellir tout s'unit à la fois;
Le front paré d'un éternel feuillage,
Ne peux-tu pas plaire comme autrefois ?
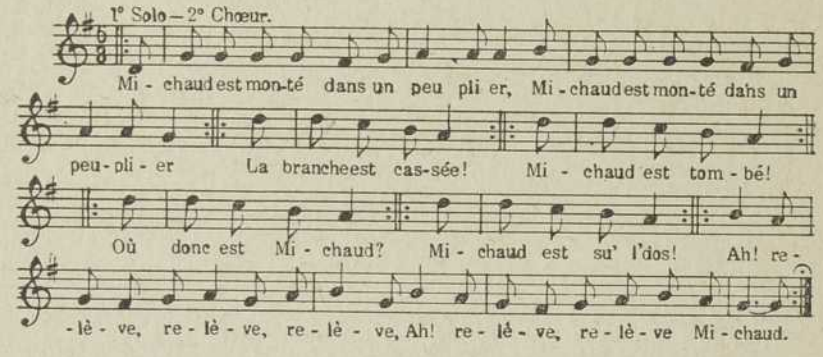
III

Je le revois ce modeste ermitage.
Où m'enivra le plaisir autrefois;
Quand protégeant tous les jours le jeune âge
Je fus heureux pour la première fois.

IV

Mais quel revers loin de cette retraite
A dispersé les amis de mon choix ?
En vain mon coeur y recherche et regrette
Ce que j'aimai pour la première fois.

MICHAUD EST MONTÉ.
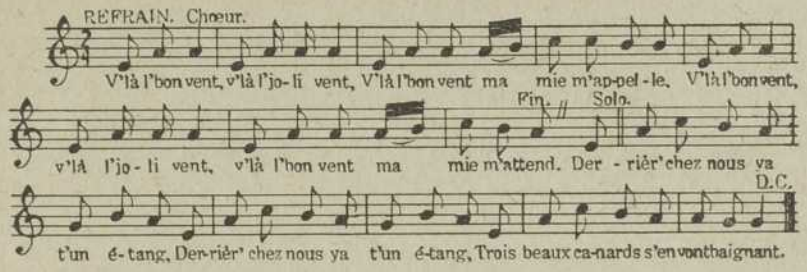


I

Michaud est monté dans un peuplier, (bis)
La branche est cassée, (bis)
Michaud est tombé, (bis)
Où donc est Michaud ? (bis)
Michaud est su' l'dos ! (bis)
Ah ! relève, relève, relève. } (bis)
Ah ! relève, relève Michaud. }

N.B. — Pour les autres couplets on n'a qu'à changer le nom de l'arbre fruitier, tel que: pommier, prunier, etc.

V'LA L'BON VENT.



REFRAIN

V'là l'bon vent, v'là l'joli vent,
V'là l'bon vent, ma mie m'appelle,
V'là l'bon vent, v'là l'joli vent,
V'là l'bon vent ma mie m'attend.

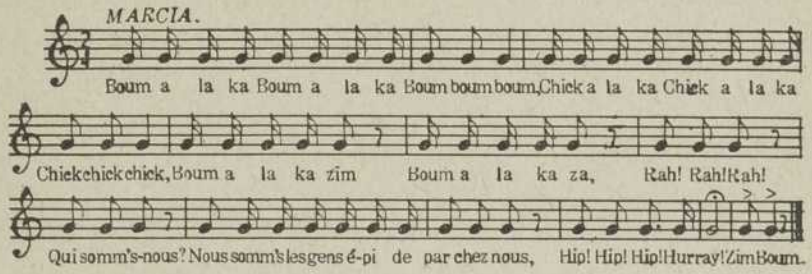
I

Derrièr' chez nous ya-t-un étang,
Derrièr' chez nous ya-t-un étang,
Trois beaux canards s'en vont baignant.

N.B. — Pour les autres couplets, voir "En roulant ma boule" Page 23.

ZIM BOOM !

(*cri de ralliement*)
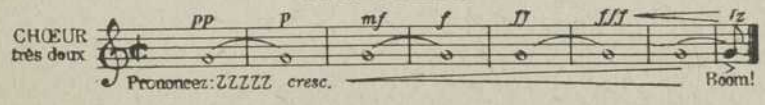


Boom a laka boom a laka boom, boom, boom,
Chick a laka chick a laka chick, chick, chick,
Boom a laka zim, boom a laka za,
Rah ! rah ! rah ! Qui sommes-nous ?
Nous sommes les gens épi de par chez-nous.
Hip ! Hip ! Hip ! Hurray !..... Zim Boom.
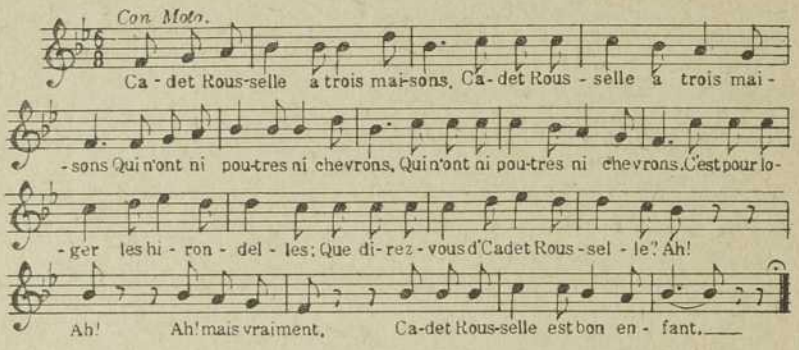
N.B. — On peut changer à volonté la cinquième ligne.

Ex: Nous sommes les gens du V. C. C. —
" " " " " C. M. V. —
" " tous de l'A. C. J. C., etc.
" " " de Bons Amis.

UNE BOMBE



CADET ROUSSELLE.



I

Cadet Rousselle a trois maisons (bis)
Qui n'ont ni poutres ni chevrons. (bis)
C'est pour loger les hirondelles;
Que direz-vous d'Cadet Rousselle ?
Ah ! Ah ! Ah ! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

II

Cadet Rousselle a trois habits: (bis)
Deux jaunes, l'autre en papier gris (bis)
Il met celui-ci quand il gèle
Ou quand il pleut, ou quand il grêle.
Ah ! Ah ! Ah ! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant,

III

Cadet Rousselle a trois chapeaux; (bis)
Les deux ronds ne sont pas très beaux, (bis)
Et le troisième est à deux cornes;
De sa tête il a pris la forme.
Ah ! Ah ! etc.

IV

Cadet Rousselle a trois épées: (bis)
Très longues, mais toutes rouillées; (bis)
On dit qu'ell's ne cherch'nt querelle
Qu'aux moineaux et qu'aux hirondelles.
Ah ! etc.

V

Cadet Rousselle a trois souliers, (bis)
Il en met deux à ses deux pieds; (bis)
Le troisièm' n'a pas de semelles;
Il s'en sert pour chausser sa belle.
Ah ! etc.

VI

Cadet Rousselle a trois gros chiens: (bis)
L'un court au lièvr' l'autre au lapin. (bis)
L'troisièm' s'enfuit quand on l'appelle
Comm' le chien de Jean de Nivelle.
Ah ! etc.

VII

Cadet Rousselle a trois beaux chats, (bis)
Qui n'attrapent jamais les rats; (bis)
Le troisièm' n'a pas de prunelle;
Il monte au grenier sans chandelle.
Ah ! etc.
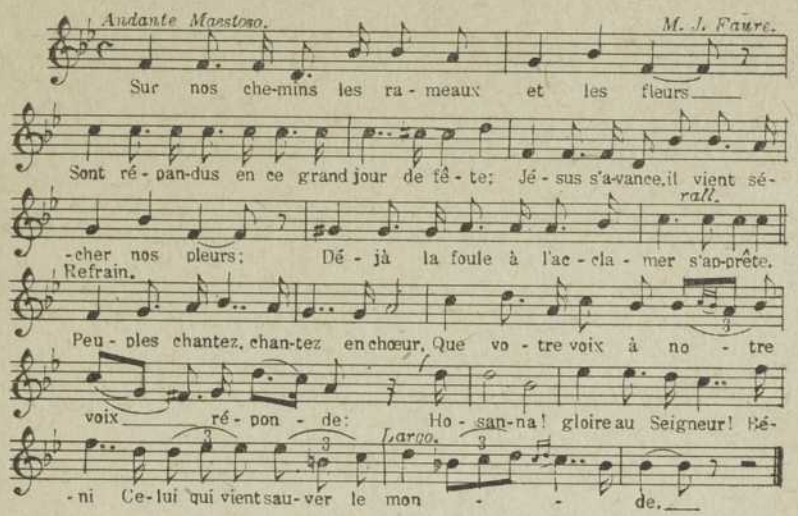
VIII

Cadet Rousselle a trois deniers, (bis)
C'est pour payer ses créanciers; (bis)
Quand il a montré ses ressources,
Il les resserr' dedans sa bourse.
Ah ! etc.

IX

Cadet Rousselle ne mourra pas, (bis)
Car avant de sauter le pas, (bis)
On dit qu'il apprend l'orthographe
Pour fair' lui-même son épitaphe.
Ah ! etc.

LES RAMEAUX.



I

Sur nos chemins les rameaux et les fleurs
Sont répandus en ce grand jour de fête;
Jésus s'avance, il vient sécher nos pleurs,
Déjà la foule à l'acclamer s'apprête.

REFRAIN

Peuple, chantez, chantez en choeur,
Que votre voix à notre voix réponde:
Hosanna, gloire au Seigneur !
Béni, Celui qui vient sauver le monde !

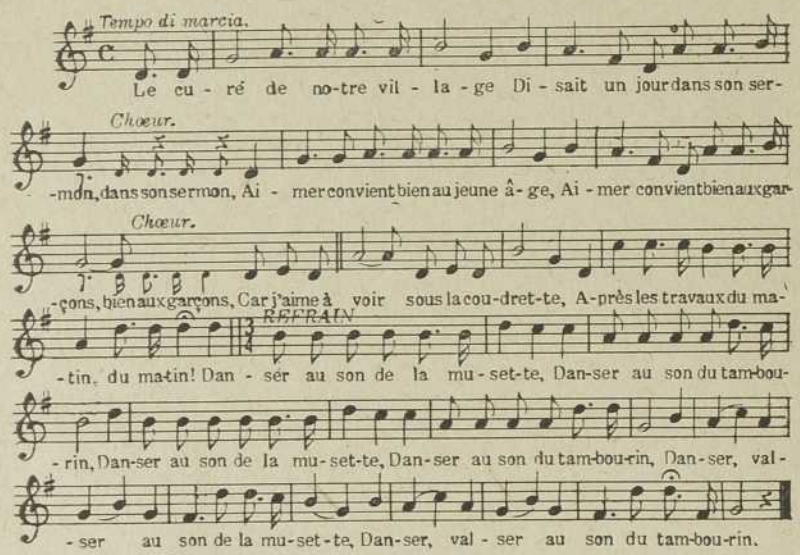
II

Il a parlé, les peuples à sa voix
Ont recouvré leur liberté perdue.
L'humanité donne à chacun ses droits,
Et la lumière est à chacun rendue.

III

Réjouis-toi, Sainte Jérusalem,
De tes enfants chante la délivrance.
Par charité le Dieu de Bethléem
Avec la foi t'apporte l'espérance.

LE CURÉ DE NOTRE VILLAGE.



I

Le curé de notre village
Disait un jour dans son sermon;
Aimer convient bien au jeune âge,
Aimer convient bien aux garçons...

REFRAIN

Car j'aime à voir, sous la coudrette,
Après les travaux du matin, du matin !
Danser au son de la musette, } bis
Danser au son du tambourin. }
Danser, valser, au son de la musette,
Danser, valser, au son du tambourin.

II

Si parfois, quand on est en danse,
Fillette faisait un faux pas,
Toujours avec de l'éloquence,
Je ne la rebuterais pas;

III

Il faut que l'on vide une tonne
Du meilleur vin de mon cellier,
Et puis après qu'elle résonne
Sous le pied du ménétrier;

IV

La musette est bien arrosée,
Et j'applaudis à ses chansons;
Avec vos belles fiancées,
Sautez, dansez, joyeux garçons;
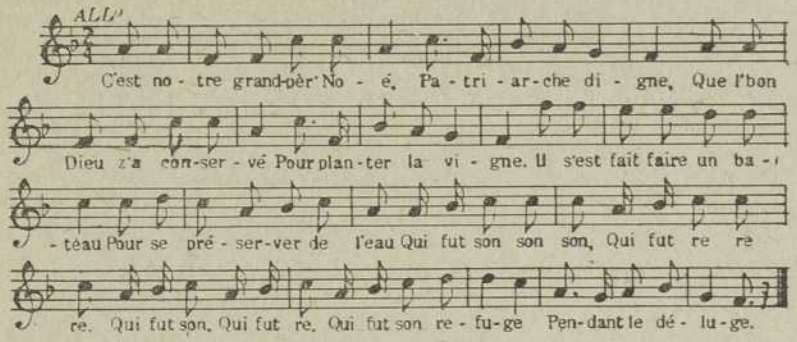
V

Mes amis, le temps marche vite,
Votre curé se fait bien vieux;
N'est-il pas juste qu'il profite
Auprès de vous des jours heureux...

VI

Enfants, venez au presbytère,
Si l'amour vous cause des pleurs;
Toujours en ami votre père,
Je serai votr' consolateur;

C'EST NOTRE GRAND-PÈRE NOÉ.



I

C'est notre grand-pèr' Noé
Patriarche digne
Que l'bon Dieu-z-a conservé
Pour planter la vigne.
Il s'est fait faire un bateau
Pour se préserver de l'eau,
Qui fut son-son-son,
Qui fut re-re-re,
Qui fut son, qui fut re,
Qui fut son refuge
Pendant le déluge.

II

Quand la Mer Rouge apparut
A la troupe noire.
Les Israëlit's ont cru
Qu'il fallait la boire;
Mais Moïse fut plus fin
Il dit: "Ce n'est pas du vin !"
Il la pas-pas-pas,
Il la sa-sa-sa,
Il la pas, il la sa,
Il la passa toute
Sans en boire une goutte.

III
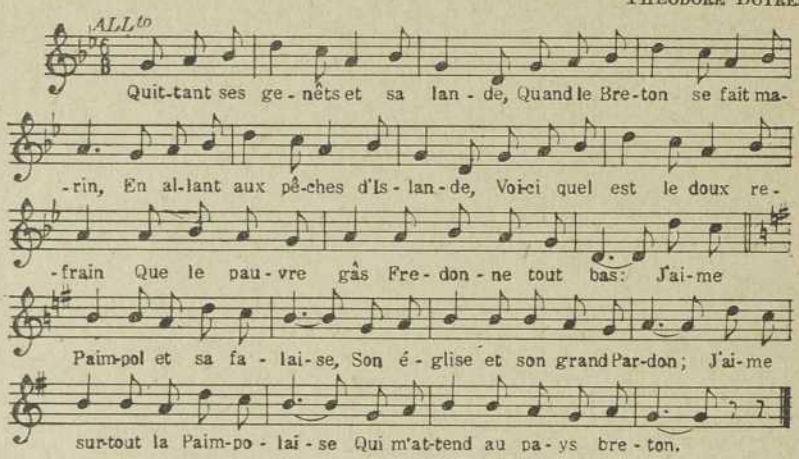
C'est chez tous les vieux Romains
Que l'bon vin pétille;
C'est par le jus du raisin
Que vainquit Camille;
L'vieux Pompée et Cicéron
Luttaient à coups de flacon.
Pour la ré-ré-ré,
Pour la pu-pu-pu,
Pour la ré, pour la pu,
Pour la république,
C'te vieille barrique !

IV

Prends ton verre, et moi le mien
Ami z'il faut boire;
C'est dans un flacon de vin,
Qu'on trouve la gloire;
A ta santé, Nicolas,
Tu boiras mais tu crèv'ras
Je bois du-du-du,
Je bois bras-bras-bras,
Je bois du, je bois bras,
Je bois du bras gauche,
C'est ça qui m'réchauffe.

LA PAIMPOLAISE.

THÉODORE BOTREL



I

Quittant ses genêts et sa lande,
Quand le Breton se fait marin,
En allant aux pêches d'Islande
Voici quel est le doux refrain
Que le pauvre gas
Fredonne tout bas:
J'aime Paimpol et sa falaise,
Son église et son grand Pardon;
J'aime surtout la Paimpolaise
Qui m'attend au pays breton.

II

Quand leurs bateaux quittent nos rives,
Le curé dit: "Mes bons fieux,
"Priez souvent Monsieur Saint Yves
"Qui nous voit, des cieux toujours bleus."
Et le pauvre gas
Fredonne tout bas.
Le ciel est moins bleu, n'en déplaise
A Saint Yves, notre patron,
Que les yeux de la Paimpolaise
Qui m'attend au pays Breton!

III

Guidé par la petite étoile,
Le vieux patron, d'un air très fin,
Dit souvent que sa blanche voile
Semble l'aile d'un Séraphin...
Et le pauvre gas
Fredonne tout bas;
"Ta voilure, mon vieux Jean-Blaise,
"Est moins blanche, au mât d'artimon,
Que la coiffe à la Paimpolaise
Qui m'attend au pays breton."
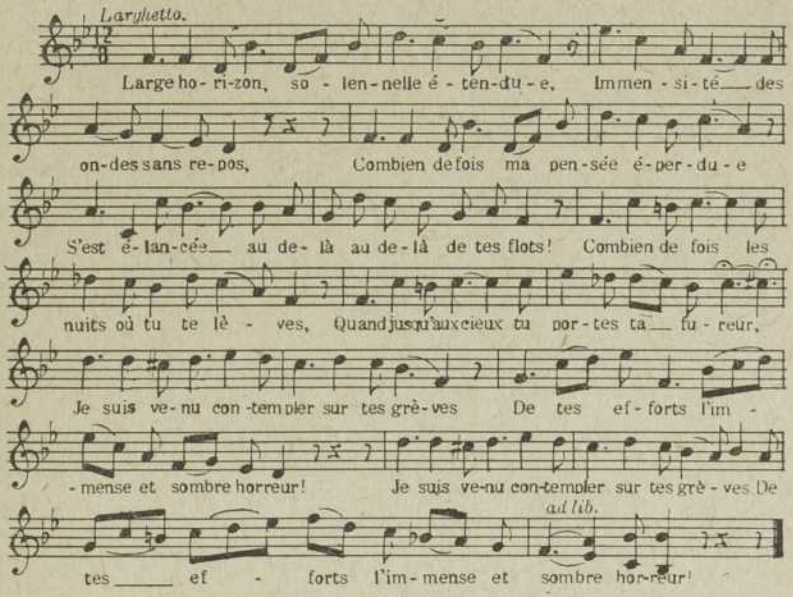
IV

Le brave Islandais, sans murmure,
Jette la ligne et le harpon;
Puis, dans un relent de saumure,
Il se couche dans l'entrepont...
Et le pauvre gas
Soupire tout bas:
"Je serions bien mieux à mon aise,
"Devant un joli feu d'ajonc,
A côté de la Paimpolaise
"Qui m'attend au pays breton!

V

Puis, quand la vague le désigne,
L'appelant de sa grosse voix,
Le brave Islandais se résigne
En faisant un signe de croix...
Et le pauvre gas
Quand vient le trépas,
Serrant la médaille qu'il baise,
Glisse dans l'Océan sans fond
En songeant à la Paimpolaise...
Qui l'attend au pays breton!...

STANCES A L'OCÉAN.



I

Large horizon, solennelle étendue.
Immensité des ondes sans repos,
Combien de fois ma pensée éperdue
S'est élancée au delà de tes flots !
Combien de fois, les nuits où tu te lèves,
Quand jusqu'aux cieux tu portes ta fureur,
Je suis venu contempler sur tes grèves, } bis
De tes efforts l'immense et sombre horreur, }

II
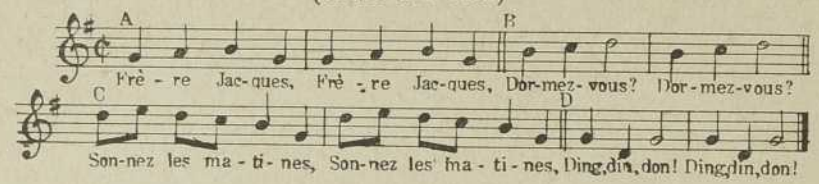
Les soirs bénis, noble mer, vaste plaine,
Sur tes flots verts jetant la pourpre et l'or,
Tu sais, ô mer, rester calme et sereine,
Pour recevoir le soleil qui s'endort.
Et dans tout temps te retrouvant plus belle,
Grande en ton calme et grande en ton courroux,
A mon esprit Dieu par toi se révèle, } bis
Et à tes pieds je tombe à ses genoux. }

III

Combien de fois tu brisas dans l'orage,
Le lourd vaisseau qui revenait vainqueur.
Le lendemain, sous un ciel sans nuage,
Tu caressais la barque du pêcheur.
Ah ! si je perds la foi qui nous anime,
Ah ! si du ciel mon coeur avait douté...
Je reviendrais sur tes bords, mer sublime, } bis
Pour entrevoir encor l'éternité. }
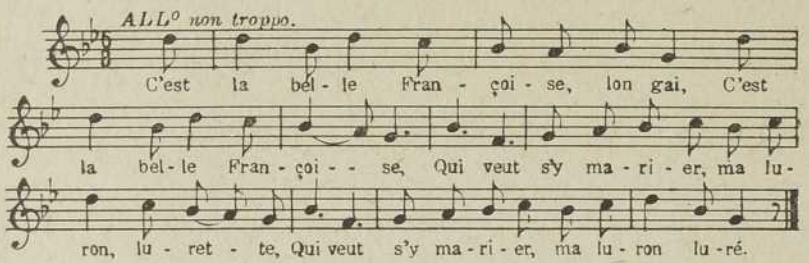
FRÈRE JACQUES.

(canon à 4 voix)



Frère Jacques, Frère Jacques,
Dormez-vous, Dormez-vous ?
Sonnez les matines, Sonnez les matines,
Ding, din, don ! Ding, din, don !

C'EST LA BELLE FRANÇOISE.



I

C'est la belle Françoise, lon, gai,
C'est la belle Françoise
Qui veut s'y marier, ma luron, lurette,
Qui veut s'y marier, ma luron, luré.

II

Son amant va la voire, lon, gai.
Son amant va la voire.
Bien tard, après souper, ma luron, lurette,
Bien tard, après souper, ma luron, luré.

III

Il la trouva seulette, lon, gai,
Il la trouva seulette
Sur son lit, qui pleurait, ma luron, lurette,
Sur son lit, qui pleurait, ma luron, luré.

IV

"Ah ! qu'a'vous donc, la belle, lon, gai,
Ah ! qu'a'vous donc, la belle
Qu'a'vous à tant pleurer ? ma luron, ma lurette,
Qu'a'vous à tant pleurer ? ma luron, ma luré.

V

"On m'a dit, hier au soire, lon, gai,
On m'a dit, hier au soire
Qu'à la guerr' vous alliez, ma luron, lurette
Qu'à la guerr' vous alliez, ma luron, luré.

VI

"Ceux qui vous l'ont dit, belle, lon, gai,
Ceux qui vous l'ont dit, belle
Ont dit la vérité, ma luron, lurette,
Ont dit la vérité, ma luron, luré.

VII

Venez m'y reconduire, lon, gai,
Venez m'y reconduire
Jusqu'au pied du rocher, ma luron, lurette,
Jusqu'au pied du rocher, ma luron, luré.
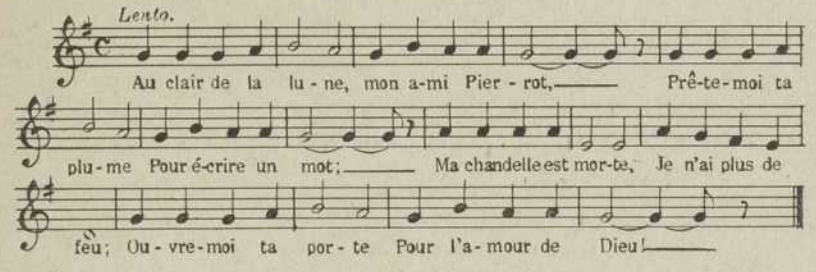
VIII

Adieu, belle Françoise, lon, gai,
Adieu, belle Françoise !
Je vous épouserai ma luron, lurette,
Je vous épouserai, ma luron, luré.

IX

Au retour de la guerre, lon, gai,
Au retour de la guerre,
Si j'y suis respecté, ma luron, lurette,
Si j'y suis respecté, ma luron, luré.

AU CLAIR DE LA LUNE
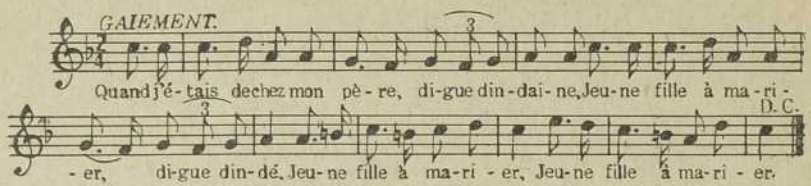


I

Au clair de la lune,
Mon ami Pierrot,
Prête-moi ta plume,
Pour écrire un mot.
Ma chandelle est morte,
Je n'ai plus de feu;
Ouvre-moi ta porte,
Pour l'amour de Dieu !

II

Au clair de la lune
Pierrot répondit:
Je n'ai pas de plume
Je suis dans mon lit;
Va chez la voisine,
Je crois qu'elle y est,
Car dans la cuisine
On bat le briquet.

DIGUE DINDAINE.



I

Quand j'étais de chez mon père, digue dindaine,
Jeune fille à marier, digue dindé,
Jeune fille à marier. (bis)

II

Il m'envoie de sur ces plaines, digue dindaine,
Pourre les moutons garder, digue dindé.
Pourre les moutons garder. (bis)

III

Moi qu'était'-t-encor' jeunette, digue dindaine,
J'oubliai mon déjeuner, digue dindé,
J'oubliai mon déjeuner. (bis)

IV

Un valet de chez mon père, digue dindaine,
Est venu me l'apporter, digue dindé,
Est venu me l'apporter. (bis)

V

"Tenez, petite brunette, digue dindaine,
Voilà votre déjeuner, digue dindé,
Voilà votre déjeuner. (bis)

VI

"Que voulez-vous que j'en fasse, digue dindaine,
Mes moutons sont égarés! digue dindé,
Mes moutons sont égarés ! (bis)

VII

"Que donneriez-vous la belle, digue dindaine,
Qui vous les ramènerait ! digue dindé,
Qui vous les ramènerait ? (bis)

VIII

"Ne vous mettez point-z-en peine, digue dindaine,
Je saurai bien vous payer, digue dindé,
Je saurai bien vous payer. (bis)

IX

Il a pris son tirelire, digue dindaine,
Il se mit à turlutter, digue dindé,
Il se mit à turlutter. (bis)

X

Au son de son tirelire, digue dindaine,
Les moutons s'sont assemblés, digue dindé.
Les moutons s'sont assemblés. (bis)

XI

Ils se sont pris par la patte, digue dindaine,
Et se sont mis à danser, digue, dindé,
Et se sont mis à danser. (bis)

XII

Il n'y avait qu'un'vieill' grand'mère, digue dindaine,
Qui ne voulait pas danser, digue dindé,
Qui ne voulait pas danser. (bis)

XIII

Oh ! qu'à'vous, ma vieill' grand'mère, digue dindaine,
Qui ne voulez pas danser, digue dindé,
Qui ne voulez pas danser. (bis)

XIV

"Oh ! qu'à'vous, ma vieill' grand'mère, digue dindaine,
Qu'avez-vous à tant pleurer ? digue dinde,
Qu'avez-vous à tant pleurer ? (bis)
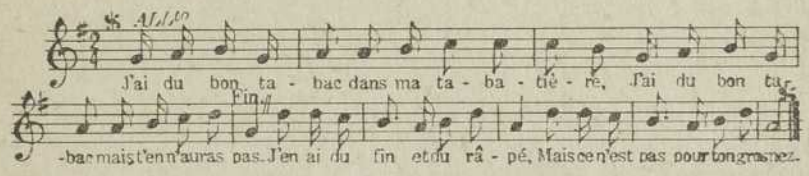
XV

Je pleure ton vieux grand'père, digue dindaine,
Que les loups ont étranglé !digue dindé,
Que les loups ont étranglé ! (bis)

XVI

Ils l'ont traîné dans la plaine, digue dindaine,
Et les os lui ont croqué, digue dindé.
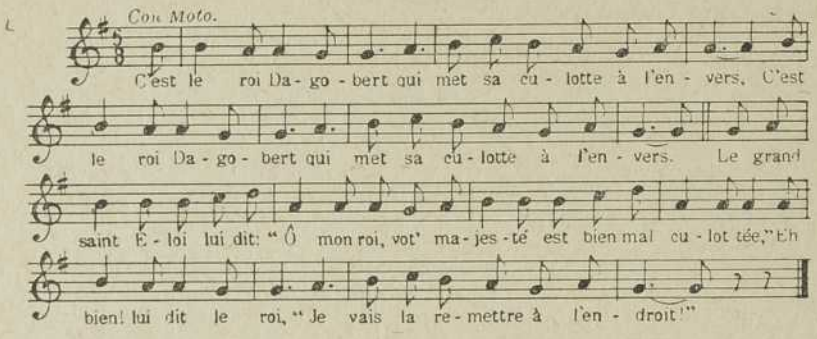
J'AI DU BON TABAC.



I

J'ai du bon tabac dans ma tabatière,
J'ai du bon tabac mais t'en auras pas !
J'en ai du fin et du râpé,
Mais ce n'est pas pour ton gros nez !

LE ROI DAGOBERT.



I

C'est le roi Dagobert, } bis
Qui met sa culotte à l'envers; }
Le grand Saint Eloi
Lui dit: "O mon roi !
Vot' Majesté
Est bien mal culottée !"
Eh bien ! lui dit le roi,
"Je vais la remettre à l'endroit."

II

Le bon roi Dagobert } bis
Faisait peu sa barbe en hiver; }
Le grand Saint Eloi
Lui dit: "O mon roi !
Il faut du savon
Pour votre menton."
"C'est vrai, lui dit le roi,
"As-tu deux sous ? prête-les-moi."

III

Le roi faisait des vers, } bis
Mais il les faisait de travers; }
Le grand Saint Eloi
Lui dit: "O mon roi !
Laissez les oisons
Faire des chansons.
"C'est vrai, lui dit le roi,
"C'est toi qui les feras pour moi.

IV

Le bon roi Dagobert } bis
Chassait dans les plaines d'Anvers }
Le grand Saint Eloi
Lui dit: "O mon roi !
Votre Majesté
Est bien essoufflée.
"C'est vrai, lui dit le roi,
Un lapin courait après moi.

V

Le bon roi Dagobert } bis
Allait à la chasse au pivert; }
Le grand Saint Eloi
Lui dit: "O mon roi !
La chasse aux coucous
Vaudrait mieux pour vous.
"Eh bien ! lui dit le roi,
Je vais tirer, prends garde à toi."

VI

Le bon roi Dagobert } bis
Avait un grand sabre de fer, }
Le grand Saint Eloi
Lui dit: "O mon roi !
Votre Majesté
Pourrait se blesser.
"C'est vrai, lui dit le roi,
Qu'on me donne un sabre de bois."

VII
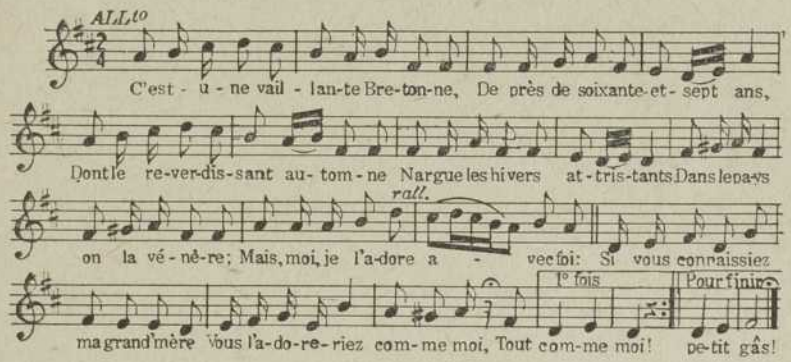
Le bon roi Dagobert } bis
Se battait à tort à travers; }
Le grand Saint Eloi
Lui dit: "O mon roi,
Votre Majesté
Se fera tuer.
"C'est vrai, lui dit le roi,
Mets-toi bien vite devant moi."

VIII

Le bon roi Dagobert } bis
Voulait s'embarquer sur la mer; }
Le grand Saint Eloi
Lui dit: "O mon roi,
Votre Majesté
Se fera noyer.
"C'est vrai, lui dit le roi,
On pourrait crier: Le roi boit !

GRAND'MAMAN FANCHON.

THÉODORE BOTREL.



I

C'est une vaillante Bretonne
De près de soixante et sept ans,
Dont le reverdissant automne
Nargue les Hivers attristants.
Dans le pays on la vénère;
Mais moi, je l'adore avec Foi:
Si vous connaissiez ma grand'mère
Vous l'adoreriez comme moi,
Tout comme moi !

II

Quand je n'étais qu'un petit être,
Frêle bambin grand comme ça,
Dans mon petit berceau de hêtre,
C'est grand'maman qui me berça.
Bien souvent, la soirée entière,
Elle chantait pour m'endormir:
Ce sont les chansons de grand'mère
Qui chantent dans mon souvenir,
Mon souvenir !

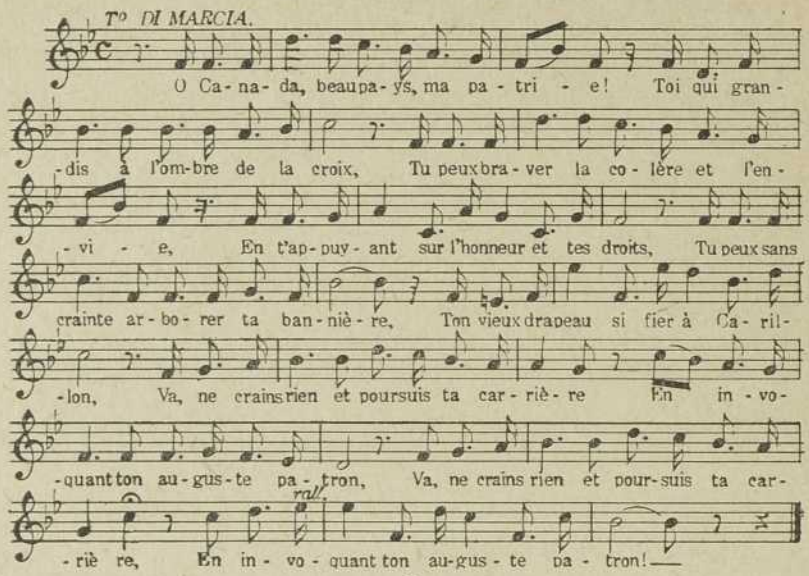
III

Ses bons yeux, couleur de pervenche,
Ont un clair regard si profond,
Que lorsque vers eux l'on se penche,
Ont croit voir son coeur... tout au fond.
Jamais un éclair de colère
N'en troubla la sérénité:
Ce sont les bons yeux de grand'mère
Qui m'ont appris la Charité,
La Charité !

IV

A la grand'messe, le Dimanche,
Oh ! qu'elle était jolie encor
Avec sa grande coiffe blanche,
Son justin noir et sa croix d'or !
Elle aimait dire sa prière
A côté de son petit-fieu:
J'ai tant vu prier ma grand'mère
Que, depuis lors, je crois en Dieu,
Je crois en Dieu !

O CANADA, BEAU PAYS, MA PATRIE !



I

O Canada, beau pays, ma patrie !
Toi qui grandis à l'ombre de la croix,
Tu peux braver la colère et l'envie
En t'appuyant sur l'honneur et tes droits.
Tu peux sans crainte arborer ta bannière,
Ton vieux drapeau si fier à Carillon.
Va, ne crains rien et poursuis ta carrière } bis
En invoquant ton auguste patron. }

II

N'as-tu point vu dans un jour de bataille
Tes nobles fils à l'ennemi courir ?
L'audace au front, en bravant la mitraille,
Ils s'écriaient: "La victoire ou mourir !"
Qui donc voudrait, lorsque le canon gronde,
Traiter tes fils de timides guerriers ?
Eux qui jadis ont dans le Nouveau-Monde } bis
Su conquérir de si nobles lauriers. }

III

Un jour, hélas ! l'étendard de la France,
Qui protégeait la ville de Champlain,
Le drapeau blanc, la suprême espérance
De tes enfants qui t'imploraient en vain,
Prit son essor vers des rives lointaines,
Abandonnant à leur sort malheureux
Ceux que naguère il guidait dans nos plaines } bis
Toujours vainqueurs sous ses plis glorieux. }

IV
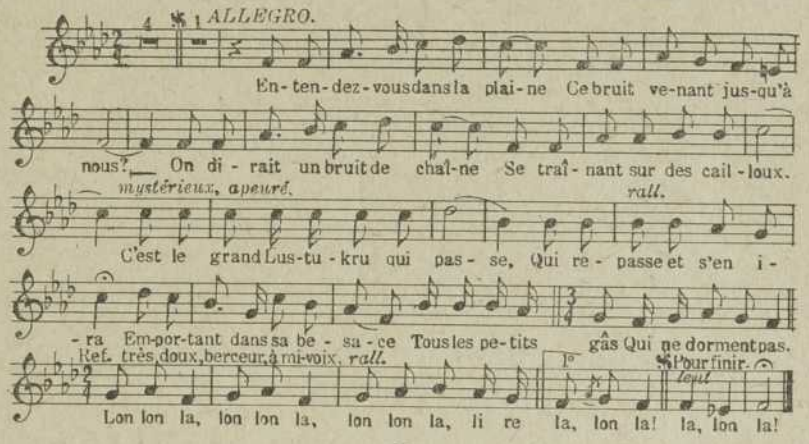
Abandonné de la France, ta mère,
Peuple, au berceau tu luttas vaillamment.
Pour ton pays, sous la race étrangère,
Tu sus montrer le même attachement.
Si la fortune, en luttant pour tes maîtres,
A dispersé tes soldats valeureux,
Du moins, jamais tu ne connus de traîtres } bis
Parmi tes fils dans ces jours malheureux. }

V

Te relevant sous cette rude épreuve,
Tu restas ferme, ô peuple canadien !
Devant l'Anglais triomphant sur ton fleuve,
Tu sus garder le plus noble maintien;
Lorsque plus tard, une clameur inique
Contre ta langue et ta foi s'éleva,
Tu sus trouver dans ta valeur antique } bis
Un héroïsme ardent qui les sauva. }

LE GRAND LUSTUKRU.

THÉODORE BOTREL.



I

Entendez-vous dans la plaine
Ce bruit venant jusqu'à nous?
On dirait un bruit de chaîne
Se traînant sur les cailloux.
C'est le grand Lustukru qui passe,
Qui repasse et s'en ira
Emportant dans sa besace
Tous les petits gâs
Qui ne dorment pas !

REFRAIN

Lon lon la, lon lon la,
Lon lon la, lire la, lon la !

II

Quelle est cette voix démente
Qui traverse nos volets ?
Non, ce n'est pas la tourmente
Qui joue avec les galets:
C'est le grand Lustukru qui gronde,
Qui gronde... et bientôt rira
En ramassant à la ronde
Tous les petits gâs
Qui ne dorment pas !
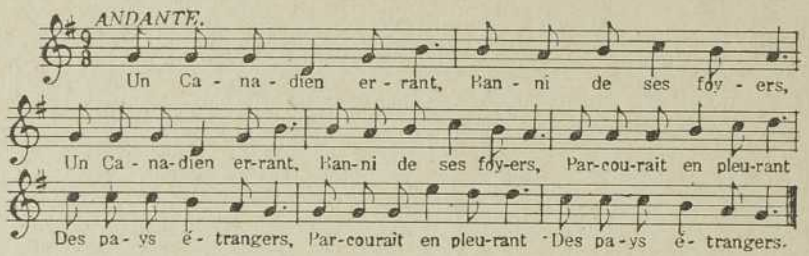
III

Qui donc gémit de la sorte,
Dans l'enclos, tout près d'ici ?
Faudra-t-il donc que je sorte
Pour voir qui soupire ainsi ?
C'est le grand Lustukru qui pleure
Il a faim et mangera
Crûs-tout-vifs; sans pain ni beurre,
Tous les petits gâs
Qui ne dorment pas !

IV

Qui voulez-vous que je mette
Dans le sac au vilain Vieux ?...
Mon Doric et ma Jeannette
Viennent de fermer les yeux;
Allez-vous-en, méchant homme,
Quérir ailleurs vos repas !...
Puisqu'ils font leur petit somme,
Non, vous n'aurez pas
Mes deux petits gâs !

UN CANADIEN ERRANT.



I

Un Canadien errant, } bis
Banni de ses foyers, }
Parcourait en pleurant } bis
Des pays étrangers. }

II

Un jour, triste et pensif, } bis
Assis au bord des flots, }
Au courant fugitif } bis
Il adressa ces mots: }

III

"Si tu vois mon pays, } bis
Mon pays malheureux, }
Va, dis à mes amis } bis
Que je me souviens d'eux. }

IV
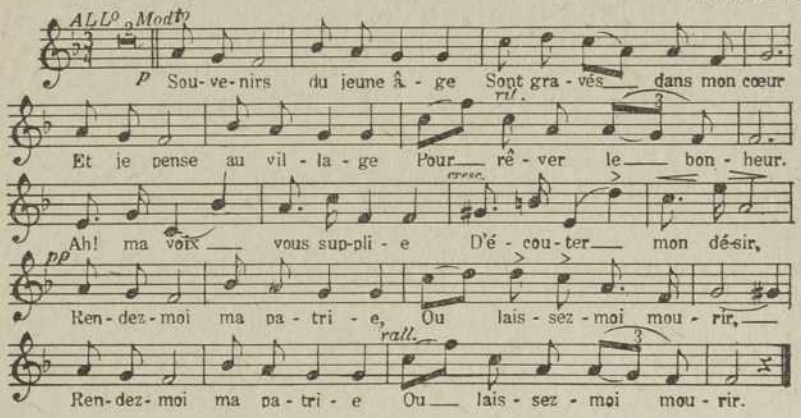
"O jours si pleins d'appas, } bis
Vous êtes disparus... }
Et ma patrie hélas ! } bis
Je ne la verrai plus ! }

V

"Non, mais en expirant, } bis
O mon cher Canada ! }
"Mon regard languissant } bis
Vers toi se portera"... }

SOUVENIRS DU JEUNE ÂGE.

F. Hérold.
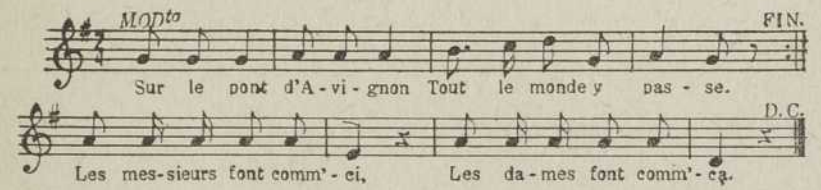


I

Souvenirs du jeune âge
Sont gravés dans mon coeur,
Et je pense au village
Pour rêver le bonheur:
Ah ! ma voix vous supplie
D'écouter mon désir.
Rendez-moi ma Patrie
Ou laissez-moi mourir. } bis

II

De nos bois le silence,
Les bords d'un clair ruisseau,
La paix et l'innocence
Des enfants du hameau;
Ah ! voilà mon envie,
Voilà mon seul désir.
Rendez-moi ma Patrie
Ou laissez-moi mourir. } bis

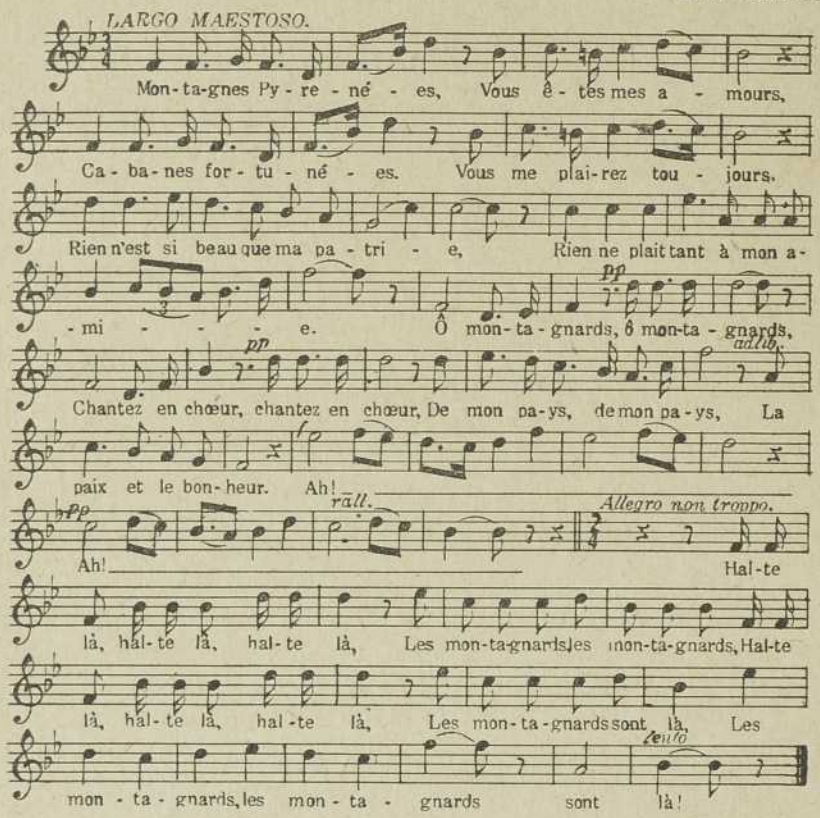
SUR LE PONT D'AVIGNON.



Sur le pont d'Avignon, }
Tout le monde y passe. } bis
Les messieurs font comm'ci,
Les dames font comm'ça.

LES MONTAGNARDS.

ALF. ROLAND.



I

Montagnes Pyrénées
Vous êtes mes amours;
Cabanes fortunées,
Vous me plairez toujours.
Rien n'est si beau que ma Patrie,
Rien ne plaît tant à mon amie.
O Montagnards, O Montagnards,
Chantez en choeur, chantez en choeur,
De mon pays, de mon pays,
La paix et le bonheur.
Ah !... Ah !...

REFRAIN

Halte là, halte là, halte là,
Les Montagnards, les Montagnards,
Halte là, halte là, halte là,
Les Montagnards sont là !
Les Montagnards, les Montagnards,
Sont là !

II

Laisse là tes montagnes,
Disait un étranger,
Suis-moi dans mes campagnes,
Viens, ne sois plus berger !
Jamais ! Jamais ! quelle folie !
Je suis heureux de cette vie.
J'ai ma ceinture, j'ai ma ceinture,
Et mon béret, et mon béret,
Mes champs joyeux, mes champs joyeux,
Ma mie et mon chalet !
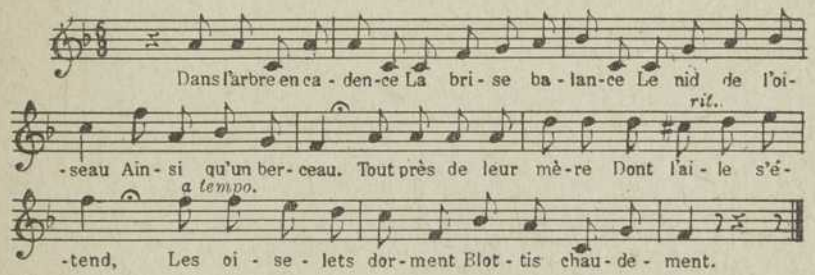
III

Sur la cime argentée
De ces pics orageux,
La nature indomptée
Favorise nos voeux:
Vers les glaciers, d'un plomb rapide,
J'atteins souvent l'ours intrépide !
Et sur les monts, et sur les monts,
Plus d'une fois, plus d'une fois.
J'ai devancé, j'ai devancé,
La course du chamois !

IV

Déjà, dans la vallée,
Tout est silencieux;
La montagne voilée
Se dérobe à nos yeux...
On n'entend plus, dans la nuit sombre,
Que le torrent mugir dans l'ombre.
O Montagnards! O Montagnards!
Chantez plus bas, chantez plus bas,
Thérèse dort, Thérèse dort,
Ne la réveillons pas !...

BERCEUSE.



I

Dans l'arbre en cadence
La brise balance
Le nid de l'oiseau
Ainsi qu'un berceau:
Tout près de leur mère dont l'aile s'étend,
Les oiselets dorment blottis chaudement.

II

Dans la bergerie,
Sur l'herbe fleurie,
Le petit agneau
Fait aussi dodo:
La nuit, les étoiles errant dans les cieux,
Sont seules dans l'ombre sans fermer les yeux.
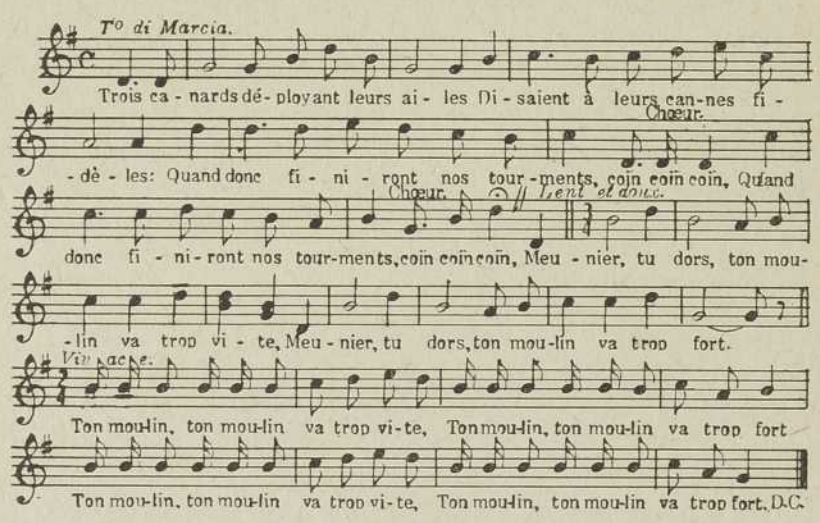
III

Aussi quand s'éveillent
Dans l'aube vermeille
Le petit agneau,
L'enfant et l'oiseau,
On voit les étoiles pâlir dans les cieux,
Et perdre au soleil tout l'éclat de leurs feux.

IV

Car celui qui veille
Lorsque tout sommeille,
Le jour ne rira,
Ni ne chantera.
Donc, ferme les yeux et dors bien, cher petit,
Ainsi que l'agneau et l'oiseau dans son nid.

COIN ! COIN ! COIN !
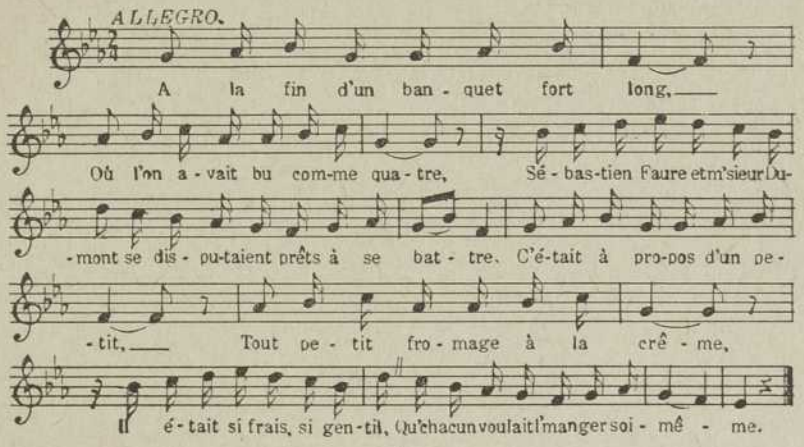


I

Trois canards, déployant leurs ailes,
Disaient à leurs cannes fidèles:
Quand donc finiront nos tourments? Coïn, Coïn, Coïn, (bis)
Meunier tu dors ! ton moulin va trop vite,
Meunier tu dors ! ton moulin va trop fort.
Ton moulin, ton moulin va trop vite,) bis
Ton moulin, ton moulin va trop fort,)

(N.B. — Pour les autres couplets, on n'a qu'à ajouter au nombre des canards.)

UN RÊVE.

G. GOUBLIER.



I

A la fin d'un banquet fort long,
Où l'on avait bu comme quatre,
Sébastien, Faure et M'sieur Drumont
Se disputaient prêts à se battre.
C'était à propos d'un petit,
Tout petit fromage à la crème,
Il était si frais si gentil,
Qu'chacun voulait l'manger soi-même.

II

Mais Drumont s'écria soudain:
"Pour que la discussion s'achève
Le fromage sera d'main matin
A c'lui qu'aura fait l'plus beau rêve".
Ils se couchèr'nt, mais dans la nuit
Sébastien trouva bien plus sage
De se lever seul et sans bruit
Puis d'aller boulotter l'fromage.

III

Le lend'main, quand le pèr'Drumont
S'éveilla, dès la première heure,
Il secoua son compagnon,
Qui ronflait comme un sénateur-re,
Puis il dit d'un air important:
"Mon cher, tu as perdu d'avance:
Je viens d'faire un rêve épatant
Ecoute-moi ça, je commence:

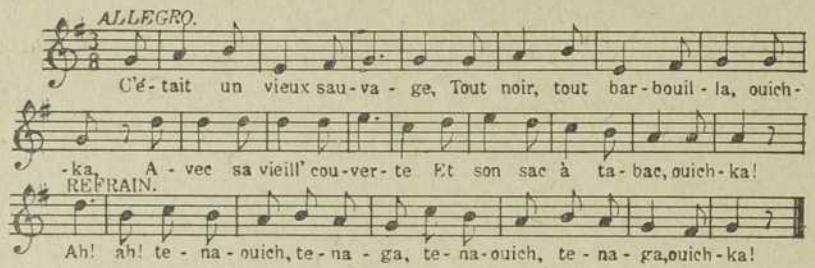
IV

J'dormais, quand j'vis l'ciel s'entr'ouvrir
Et le bon Dieu, parmi ses anges,
Me faisait signe de venir,
Afin de chanter ses louanges;
Sur un gros nuage de feu,
Deux aigles royaux magnifiques
M'emportèrent vers le ciel bleu,
Au son d'une douce musique."

V

Ça, par exemple, c'est épatant,
Fit Sébastien d'une voix brève,
Précisément à cet instant
Je commençais aussi mon rêve;
Mais, lorsque je t'ai vu partir
Vers le ciel bleu sur un nuage,
J'ai cru qu'tu n'allais plus rev'nir,
Alors, moi..., j'ai mangé l'fromage !"

TENAOUICH' TENAGA, OUICH'KA !



I

C'était un vieux sauvage
Tout noir, tout barbouilla,
Ouich'ka !
Avec sa vieill' couverte
Et son sac à tabac.
Ouich'ka !

REFRAIN

Ah ! ah ! tenaouich' tenaga,
Tenaouich' tenaga, ouich'ka !

II

Avec sa vieill' couverte
Et son sac à tabac.
Ouich'ka !
"Ton camarade est more,
Est mort et enterra.
Ouich'ka !
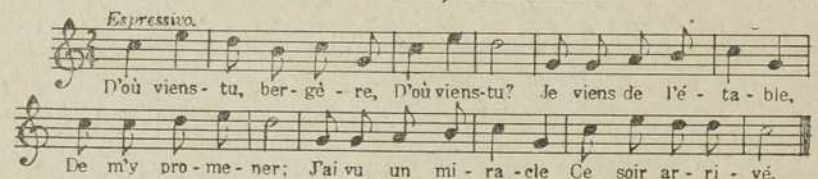
III

Ton camarade est more,
Est mort et enterra.
Ouich'ka !
C'est quatre vieux sauvages
Qui port'nt les coins du drap.
Ouich'ka !

IV

C'est quatre vieux sauvages
Qui port'nt les coins du drap.
Ouich'ka !
Et deux vieill's sauvagesses
Qui chant'nt le "libera".
Ouich'ka !

D'OÙ VIENS-TU, BERGÈRE.



I

D'où viens-tu, bergère,
D'où viens-tu ?
Je viens de l'étable,
De m'y promener;
J'ai vu un miracle
Ce soir arrivé.

II

Qu'as-tu vu, bergère,
Qu'as-tu vu ?
J'ai vu dans la crèche
Un petit enfant
Sur la paille fraîche
Mis bien tendrement.

III

Rien de plus, bergère,
Rien de plus ?
Saint' Marie, sa mère,
Lui fait boir' du lait,
Saint Joseph, son père,
Qui tremble de froid.
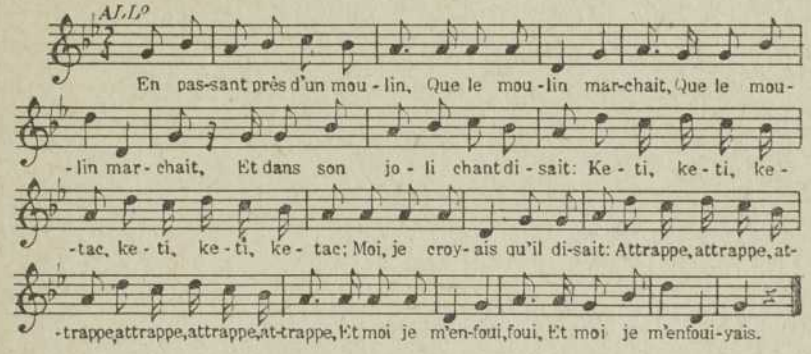
IV

Rien de plus, bergère,
Rien de plus ?
Ya le boeuf et l'âne
Qui sont par devant,
Avec leur haleine
Réchauffent l'enfant.

V

Rien de plus bergère,
Rien de plus ?
Ya trois petits anges
Descendus du ciel
Chantant les louanges
Du Père éternel.

ET MOI JE M'ENFOUIYAIS.



I

En passant près d'un moulin,
Que le moulin marchait (bis)
Et dans son joli chant disait:
Ketiketiketac, ketiketiketac;
Moi je croyais qu'il disait:
Attrappe, attrappe, attrappe ! (bis)
Et moi je m'enfoui-foui...
Et moi je m'enfouiyais.

II

En passant près d'un' prairie,
Que les faucheurs fauchaient, (bis)
Et dans leur joli chant disaient:
Ah ! l'beau faucheur ! ah ! l'beau faucheur !
Moi je croyais qu'ils disaient:
Ah ! v'la l'voleur ! ah ! v'la l'voleur !
Et moi je m'enfoui-foui...
Et moi je m'enfouiyais.

III
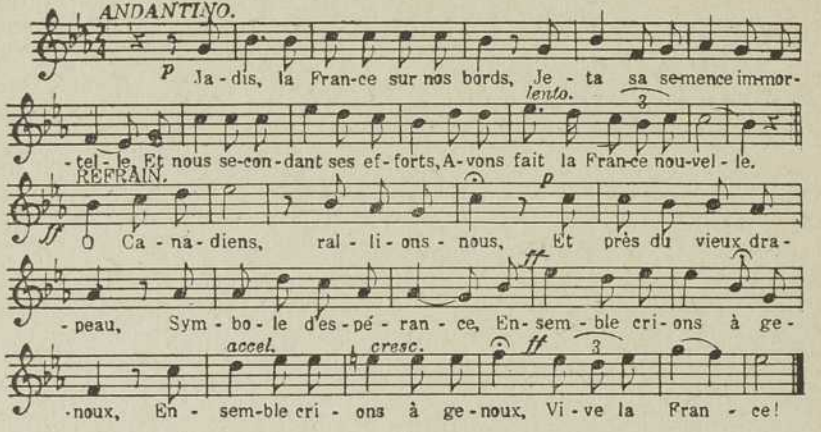
En passant près d'une église,
Que les chantres chantaient, (bis)
Et dans leur joli chant disaient:
Alleluia ! Alleluia !
Moi je croyais qu'ils disaient:
Ah ! le voilà ! ah ! le voilà !
Et moi je m'enfoui-foui...
Et moi je m'enfouiyais.

IV

En passant près d'un poulailler,
Que les poules chantaient, (bis)
Et dans leur joli chant disaient:
Coucouricou, coucouricou;
Moi je croyais qu'ell's disaient:
Coupons-y l'cou ! coupons-y l'cou !
Et moi je m'enfoui-foui,
Et moi je m'enfouiyais.

VIVE LA FRANCE !

LOUIS FRÉCHETTE. ERNEST LAVIGNE.



I

Jadis la France sur nos bords,
Jeta sa semence immortelle;
Et nous, secondant ses efforts,
Avons fait la France nouvelle.

REFRAIN

O Canadiens, rallions-nous,
Et près du vieux drapeau,
Symbole d'espérance,
Ensemble crions à genoux: (bis)
Vive la France !
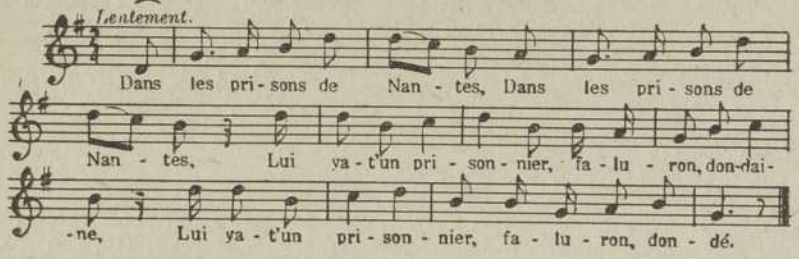
II

Plus tard un pouvoir étranger
Courba nos fronts un jour d'orage;
Mais même au moment du danger
Dut compter sur notre courage.

III

Aujourd'hui, forts de l'avenir,
Sans faire un seul pas en arrière,
Fidèles au vieux souvenir,
Nous poursuivons notre carrière.

DANS LES PRISONS DE NANTES.



I

Dans les prisons de Nantes (bis)
Lui ya-t-un prisonnier, faluron, dondaine,
Lui ya-t-un prisonnier, faluron, dondé.

II

Que personn' ne va voire (bis)
Que la fill' du geôlier, faluron, dondaine,
Que la fill' du geôlier, faluron, dondé.

III

Elle lui porte à boire, (bis)
A boire et à manger, faluron, dondaine,
A boire et à manger, faluron dondé.

IV

Un jour il lui demande: (bis)
"Qu'est-c' que l'on dit de moué? faluron, dondaine,
Qu'est-c' que l'on dit de moué? faluron, dondé.

V

Le bruit court dans la ville (bis)
Que demain vous mourrez, faluron, dondaine,
Que demain vous mourrez, faluron, dondé.

VI

"Puisqu'il faut que je meure, (bis)
Ah ! déliez-moi les pieds, faluron, dondaine,
Ah ! déliez-moi les pieds, faluron, dondé.

VII

La fille encore jeunette, (bis)
Lui a lâché les pieds, faluron, dondaine,
Lui a lâché les pieds, faluron, dondé.

VIII

Le garçon fort alerte, (bis)
A la mer s'est jeté, faluron, dondaine,
A la mer s'est jeté, faluron, dondé.

IX

De la première plonge, (bis)
Au fond il a été, faluron, dondaine,
Au fond il a été, faluron, dondé.

X

De la seconde plonge, (bis)
La mer a traversé, faluron, dondaine,
La mer a traversé, faluron, dondé.

XI

Quand il fut sur ces côtes, (bis)
Il se mit à chanter, faluron, dondaine,
Il se mit à chanter, faluron, dondé.

XII
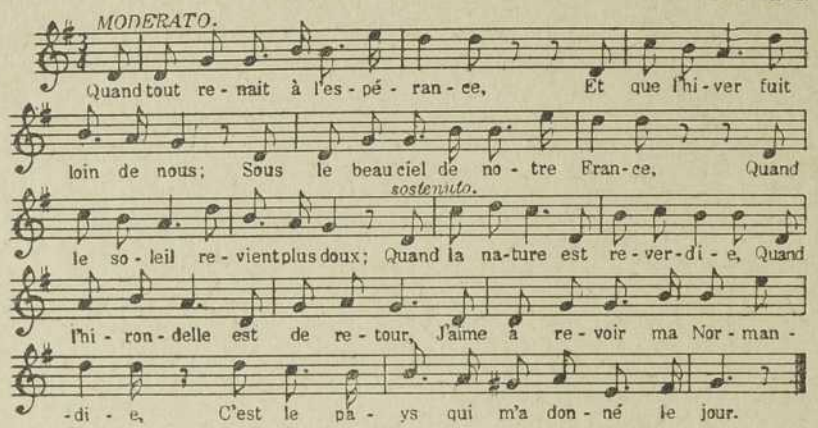
"Que Dieu béniss' les filles, (bis)
Surtout cell' du geôlier, faluron, dondaine,
Surtout cell' du geôlier, faluron, dondé.

XIII

"Si je retourne à Nantes, (bis)
Oui, je l'épouserai ! faluron, dondaine,
Oui, je l'épouserai, faluron, dondé."

MA NORMANDIE.

F. BÉRAT.



I

Quand tout renaît à l'espérance
Et que l'hiver fuit loin de nous,
Sous le beau ciel de notre France
Quand le soleil devient plus doux.
Quand la nature est reverdie,
Quand l'hirondelle est de retour,
J'aime à revoir ma Normandie;
C'est le pays qui m'a donné le jour.
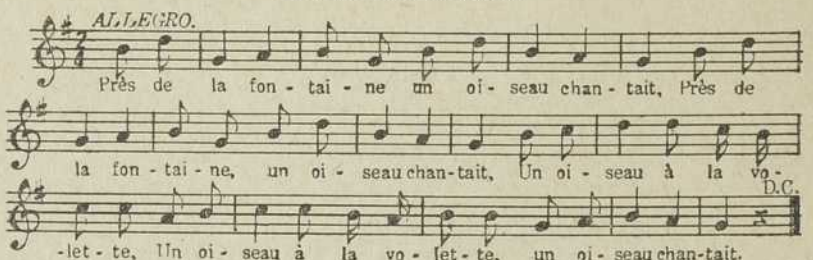
II

Il est un âge de la vie,
Où chaque rêve doit finir;
Un âge où l'âme recueillie
A besoin de se souvenir.
Lorsque ma muse refroidie
Aura fini ses chants d'amour,
J'irai revoir ma Normandie:
C'est le pays qui m'a donné le jour.

III

J'ai vu le ciel de l'Italie,
Et Venise et ses gondoliers;
J'ai vu les monts de l'Helvétie,
Et ses chalets et ses glaciers:
En saluant chaque patrie,
Je me disais: "Aucun séjour
N'est si beau que ma Normandie:
C'est le pays qui m'a donné le jour.

À LA VOLETTE.



I

Près de la fontaine un oiseau chantait, (bis)
Un oiseau... à la volette ! (bis)
Un oiseau chantait.

II

J'ai couru l'entendre, il m'a fait pleurer, (bis)
Il m'a fait... à la volette ! (bis)
Il m'a fait pleurer.

III

Ses petits, rebelles, voulaient le quitter, (bis)
Voulaient le... à la volette ! (bis)
Voulaient le quitter.

IV

Et la pauvre bête leur disait: "Restez ! (bis)
Leur disait... à la volette ! (bis)
Leur disait: "Restez !"

V

Le temps devient sombre, vous serez mouillés, etc.

VI

L'oiseleur vous guette, vous serez happés, etc.

VII

Les petits partirent, ils savaient voler, etc.

VIII

Au bois ils allèrent, riant des dangers.

IX

Le renard avide les a tous mangés.

X
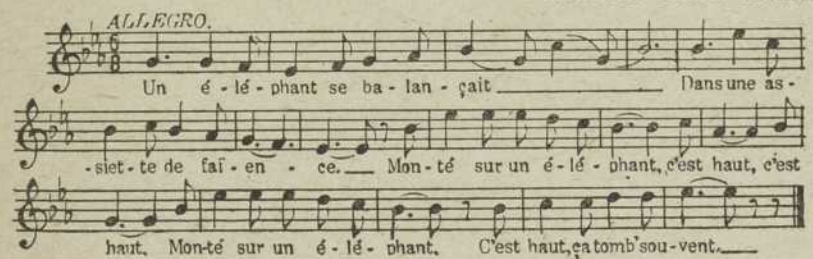
Et leur pauvre mère les a tous pleurés.

XI

Ainsi les rebelles sont toujours traités.

UN ÉLÉPHANT.
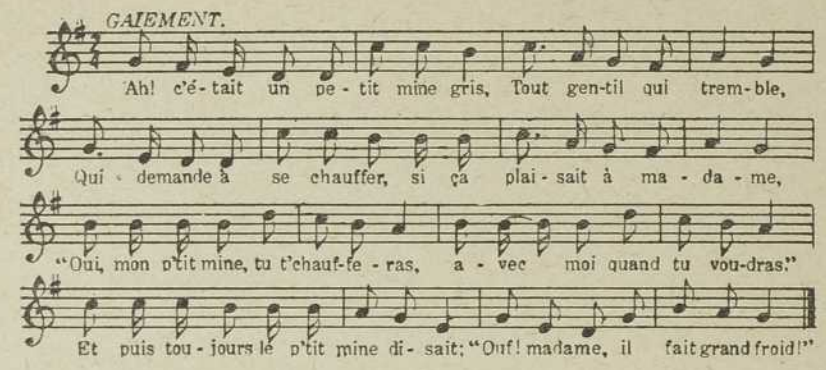
Collection Uldéric Allaire.



Un éléphant se balançait...
Dans une assiette de faïence.
Monté sur UN éléphant,
C'est haut, c'est haut,
Monté sur UN éléphant,
C'est haut ça tomb' souvent.

(Pour les autres couplets, on n'a qu'à ajouter au nombre d'éléphants.)

C'ÉTAIT UN PETIT "MINE" GRIS.



I

Ah ! c'était un petit mine gris,
Tout gentil qui tremble ;
Qui demande à se chauffer,
Si ça plaisait à madame,
"Oui mon p'tit mine tu t'chaufferas,
Avec moi quand tu voudras !"
Et puis toujours le p'tit mine disait :
"Oup ! madame il fait grand froid !
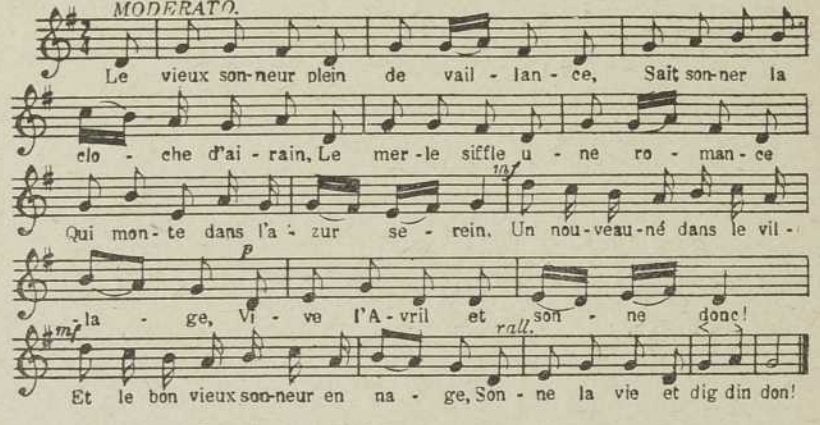
II

Qui demande à se bercer.

III
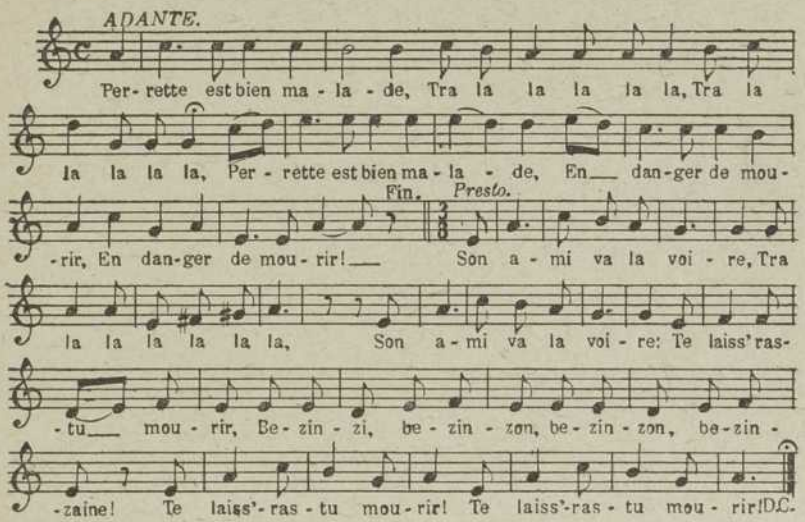
Qui demande à se coucher.

LE VIEUX SONNEUR.



Le vieux sonneur plein de vaillance,
Fait sonner la cloche d'airain.
Le merle siffle une romance
Qui monte dans l'azur serein.
Un nouveau-né dans le village !
Vive l'Avril ! et sonne donc !
Et le bon vieux sonneur en nage
Sonne la vie, et dig, din, don !

PERRETTE EST BIEN MALADE.



I

Perrette est bien malade,
Tra la la, la la la, (bis)
Perrette est bien malade,
En danger de mourir, (bis)
Son ami va la voire,
Tra la la, la la la la,
Son ami va la voire:
"Te l'aiss'ras-tu mourir ?
Bezinzi bezinzon,
Bezinzon bezinzaine,
Te laiss'ras-tu mourir ! (bis)

II

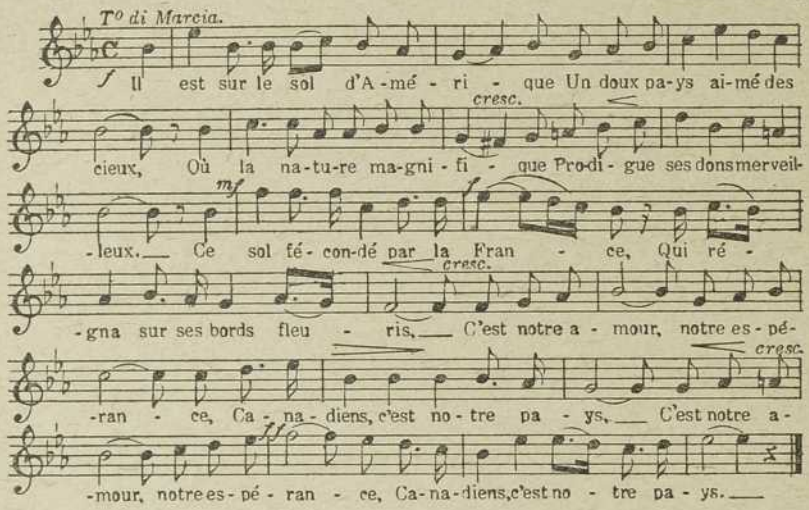
Non, Non, répondit-elle,
Tra la la, la la la, (bis)
Non, non, répondit-elle,
Je ne veux pas mourir, (bis)
Qu'on m'apporte ma flûte,
Tra la la, la la la la,
Qu'on m'apporte ma flûte
Et mon tambour joli.
Bezinzi, bezinzon,
Bezinzon, bezinzaine,
Et mon tambour joli. (bis)

III

Pour jouer une aubade,
Tra la la, la la la (bis)
Pour jouer une aubade
Et chasser les soucis, (bis)
Qu'on m'apporte ma flûte,
Tra la la, la la la la,
Qu'on m'apporte ma flûte
Et mon tambour joli.
Bezinzi, bezinzon,
Bezinzon, bezainzaine,
Et mon tambour joli. (bis)

LE PAYS.

OCTAVE CRÉMAZIE. J. ERNEST PHILIE.



I

Il est sur le sol d'Amérique
Un doux pays aimé des cieux,
Où la nature magnifique
Prodigue ses dons merveilleux.
Ce sol fécondé par la France
Qui régna sur ses bords fleuris,
C'est notre amour, notre espérance, } bis
Canadiens, c'est notre pays. }

II

Pour conserver cet héritage
Que nous ont légué nos aïeux,
Malgré les vents, malgré l'orage,
Soyons toujours unis comme eux.
Marchons sur leur brillante trace,
De leur vertus suivons la loi;
Ne souffrons pas que rien n'efface } bis
Et notre langue, et notre foi. }
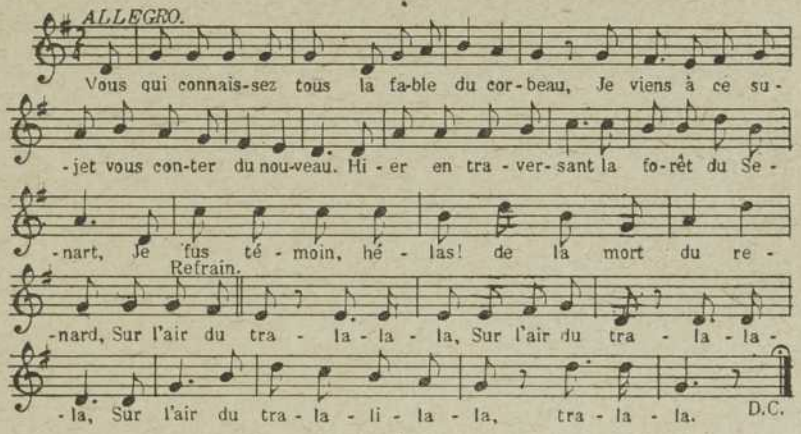
III

O de l'union fraternelle,
Jour triomphant et radieux,
Ah ! puisse ta flamme immortelle
Remplir notre coeur de ses feux:
Oui, puisse cette union sainte,
Qui fit nos ancêtres si grands,
Garder toujours de toute atteinte } bis
L'avenir de leur descendants. }

IV

Les vieux chênes de la montagne
Où combattirent nos aïeux;
Le sol de la verte campagne
Où coula leur sang généreux;
Le flot qui chante à la prairie
La splendeur de leurs noms bénis,
La grande voix de la patrie, } bis
Tout nous redit: Soyez unis. }

LE CORBEAU VENGÉ.



I

Vous qui connaissez tous la fable du corbeau,
Je viens à ce sujet vous conter du nouveau.
Hier en traversant la fôrêt du Senart,
Je fus témoin, hélas! de la mort du Renard.

REFRAIN

Sur l'air du tra, la, la la, (bis)
Sur l'air du tra la li la la,
Tra la la.

II

Son papa, sa maman, ses frères et son cousin,
Etaient à ses genoux dans un cruel chagrin;
Lorsque le médecin, vieux renard de bon ton,
Déclara qu'il était mort d'une indigestion.

III

Le père honteux, confus, disait à ses enfants:
Nous allons tous passer pour de fameux gourmands;
Partout on nous dira: "Messieurs ce n'est pas beau
D'avoir pris le fromage de ce pauvre corbeau."

IV

Quand la famille entière eut fini de pleurer,
Vite on se disposa pour aller l'enterrer;
Tous les renards en deuil, au nombre de cent-dix,
Défilaient deux par deux, chantant "De Profondis"

V

Sur la fosse, arrivée; la foule s'inclina,
Quand le mair' de l'endroit tout en larmes parla;
Je n'sais pas c'qu'il a dit, mais un fait bien certain,
C'est que tous, ils avaient le mouchoir à la main.

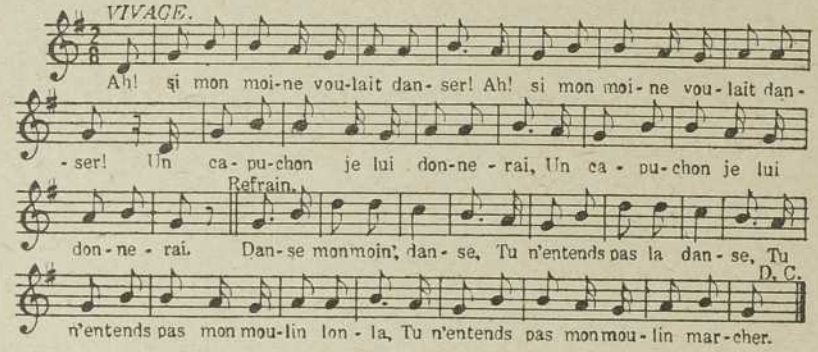
VI

Lorsque maître corbeau, sur un arbre perché,
S'écrie: "Le voilà mort, je n'en suis pas fâché;
"Il m'a pris mon fromage, et me l'a tout mangé,
"Le bon Dieu l'a puni, le destin m'a vengé."

VII

La moral de ceci, c'est que le bien d'autrui,
Lorsqu'il est mal acquis, au lieu d'profiter, nuit;
Et que si le Renard n'eût pas été fripon,
Il ne serait jamais mort d'une indigestion.

AH! SI MON MOINE VOULAIT DANSER !



I

Ah ! si mon moine voulait danser ! (bis)
Un capuchon je lui donnerais (bis)

REFRAIN

Danse, mon moine danse !
Tu n'entends pas la danse,
Tu n'entends pas mon moulin, lon, la,
Tu n'entends pas mon moulin marcher.

II

Ah ! si mon moine voulait danser ! (bis)
Un ceinturon je lui donnerais ! (bis)

III

Ah ! si mon moine voulait danser ! (bis)
Un chapelet je lui donnerais. (bis)

IV

Ah ! si mon moine voulait danser ! (bis)
Un froc de bur' je lui donnerais. (bis)
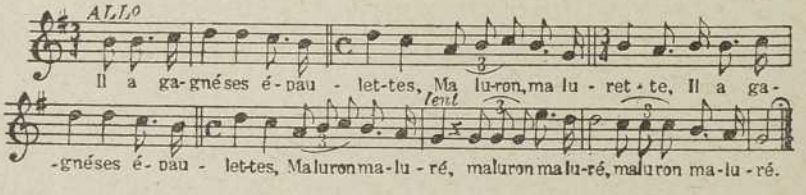
V

Ah ! si mon moine voulait danser (bis)
Un beau psautier je lui donnerais. (bis)

VI

S'il n'avait fait voeu de pauvreté (bis)
Bien d'autr' choses je lui donnerais. (bis)
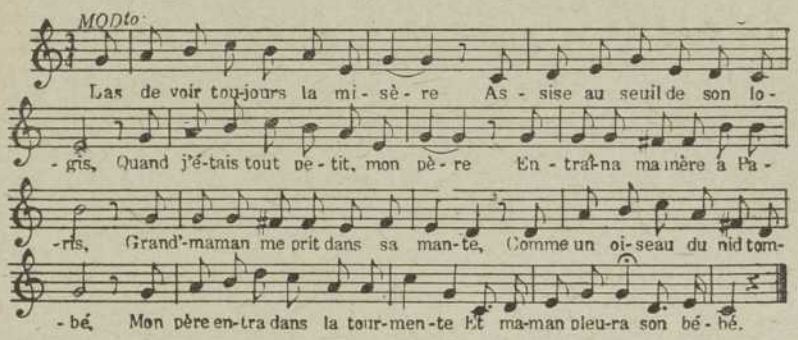
IL A GAGNÉ SES ÉPAULETTES.



Il a gagné ses épaulettes,
Maluron, malurette !
Il a gagné ses épaulettes,
Maluron, maluré ! (ter)

LES MAMANS PLEURENT.

THÉODORE BOTREL.



I

Las de voir toujours la misère
Assise au seuil de son logis;
Quand j'étais tout petit, mon père
Entraîna ma mère à Paris;
Grand'maman me prit dans sa mante
Comme un oiseau du nid tombé;
Mon père entra dans la tourmente
...Et maman pleura son bébé !

II

Plus tard, après bien des années,
On me refit place au foyer;
Mais dans les pauvres maisonnées
Tous les bras doivent travailler !
Pour gagner de l'expérience
Je dus m'enfuir de la maison;
Je fis gaîment mon "tour de France"
...Et maman pleura son garçon !

III
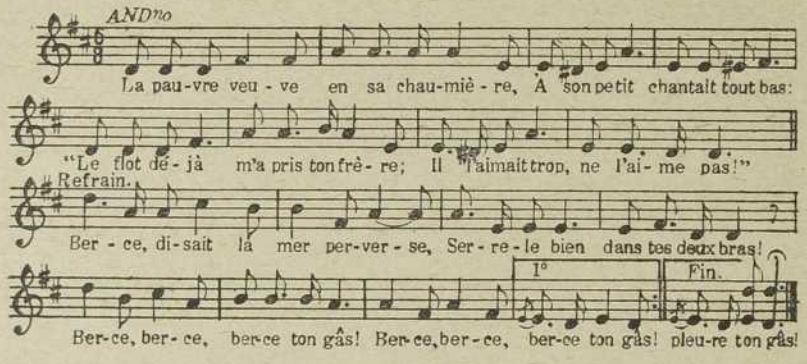
Dans mon métier devenu maître,
Je m'en revins par un beau soir,
Et mes parents sentirent naître
Dans leurs vieux coeurs un peu d'espoir;
Mais, pour porter sac et giberne,
La France a besoin de soldats...
Et je m'en fus à la caserne...
...Et maman pleura son grand gâs !

IV

Puis un matin, lasse d'attendre,
Elle mourut en m'appelant...
Et j'étais trop loin pour entendre
Son douloureux appel tremblant !
Mais, quand de gros remords m'effleurent,
Sa voix me dit: "Sèche tes yeux...
Car il faut que les mamans pleurent
Pour que leurs enfants soient heureux !"

LA CRUELLE BERCEUSE.

THÉODORE BOTREL.



I

La pauvre veuve en sa chaumière
A son petit chantait tout bas:
"Le flot déjà m'a pris ton frère
Il l'aimait trop: ne l'aime pas !"
"Berce, disait la Mer perverse,
Serre-le bien dans tes deux bras;
Berce, berce ! } bis
Berce ton gâs !" }

II

Lorsque la mer était très douce
Le petit gâs lui murmurait:
"Espère un peu, je serai mousse;
Dès mes douze ans je partirai !...
Rêve, disait le vent de grève,
Rêve au beau jour où tu fuiras;
Rêve, rêve, } bis
Rêve, mon gâs !" }

III

Lorsque la mer était mauvaise,
Le petit gâs à demi nu
Chantait debout sur la falaise,
Le front tourné vers l'inconnu...
"Chante, disait la mer méchante,
Chante aussi fort que tu pourras;
Chante, chante, } bis
Chante, mon gâs !" }
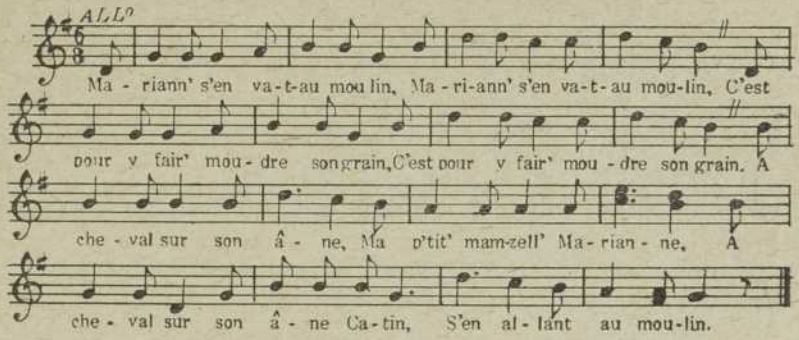
IV

Un jour enfin la pauvre veuve
A vu partir son dernier-né:
S'en est allé vers Terre-Neuve
Comme jadis son frère aîné,
"Danse ! Le flot roule en cadence !
Jusqu'à ta mort tu danseras:
Danse, danse, } bis
Danse, mon gâs !" }

V

Son gâs parti, la pauvre femme
L'espère en vain depuis un an
En maudissant la mer infâme
Qui lui répond en ricanant:
"Pleure ! gémis ! hurle à cette heure !
J'ai mieux que toi, serré mes bras :
Pleure, pleure, } bis
Pleure tes gâs !" }

MARIANNE S'EN VA-T-AU MOULIN.



I

Marianne s'en va-t-au moulin, (bis)
C'est pour y fair' moudre son grain; (bis)
A cheval sur son âne,
Ma p'tit' mamzell' Marianne,
A cheval sur son âne Catin,
S'en allant au moulin.

II

Le meunier qui la voit venir, (bis)
S'empresse aussitôt de lui dire: (bis)
"Attachez-donc votre âne,
Ma p'tit' mamzell' Marianne,
Attachez-donc votre âne Catin,
Par derrier' le moulin.

III

Pendant que le moulin marchait, (bis)
Le loup tout à l'entour rôdait. (bis)
Le loup a mangé l'âne,
Ma p'tit' mamzell' Marianne,
Le loup a mangé l'âne Catin,
Par derrièr' le moulin.

IV

Mariann' se mit à pleurer. (bis)
Cent écus d'or lui a donnés (bis)
Pour acheter un âne,
Ma p'tit' mamzell' Marianne,
Pour acheter un âne Catin,
En r'venant du moulin.
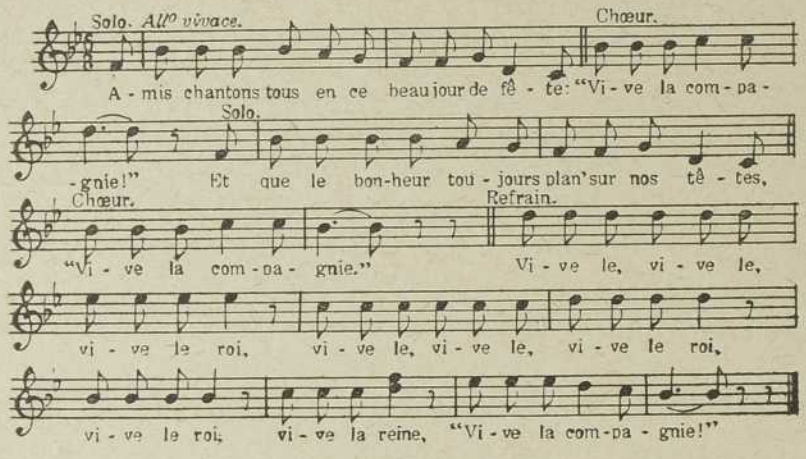
V

Son père qui la voit venir (bis)
Ne put s'empêcher de lui dire: (bis)
Qu'avez-vous fait d'votre âne,
Ma p'tit' mamzell' Marianne,
Qu'avez-vous fait d'votre âne Catin,
En allant au moulin ?

VI

C'est aujourd'hui la Saint-Michel, (bis)
Que tous les ân's changent de poil. (bis)
J'vous ramèn' le même âne,
Ma p'tit' mamzell' Marianne,
J'vous ramèn' le même âne Catin,
Qui m'porta au moulin.

VIVE LA COMPAGNIE.



I

Amis, chantons tous en ce beau jour de fête:
Vive la Compagnie !
Et que le bonheur toujours plan' sur nos têtes
Vive la Compagnie !

REFRAIN

Vive le, vive le, vive le roi ! (bis)
Vive le roi ! Vive la reine !
Vive la Compagnie !

II

Chacun d'entre nous se complaît à chanter,
Vive la Compagnie !
Ce cri de nos coeurs il faut le répéter:
Vive la Compagnie !

III

Ici nous avons pour combler nos désirs,
Vive la Compagnie !
Travail assidu, mais aussi, vrais plaisirs.
Vive la Compagnie !

IV

Toujours parmi nous la concorde et la paix.
Vive la Compagnie !
Faisons tous métier de semer des bienfaits.
Vive la Compagnie !

V
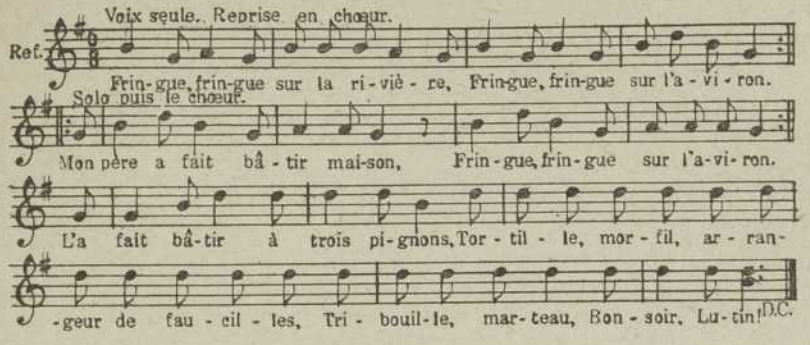
O doux souvenir de ces ans de bonheur,
Vive la Compagnie !
Toujours doucement murmure à notre coeur.
Vive la Compagnie !

VI

Et quand le troupeau sera loin dispersé,
Vive la Compagnie !
Souvent nous dirons en songeant au passé...
Vive la Compagnie !

N.B. — On pourra dire "Vive le V. C. C."
"Vive le C. M. V."
"Vive l'Académie"
"Vive l'A. C. J. C."
"Vive les Bons Amis, etc.

FRINGUE, FRINGUE SUR LA RIVIÈRE.



REFRAIN

Fringue, fringue sur la rivière, } bis
Fringue, fringue sur l'aviron. }

I

Mon père a fait bâtir maison,
Fringue, fringue sur l'aviron.
L'a fait bâtir à trois pignons,
Tortille, morfil,
Arrangeur de faucilles,
Tribouille, marteau,
Bonsoir, lutin !

II

L'a fait bâtir à trois pignons,
Fringue, fringue sur l'aviron.
Sont trois charpentiers qui la font:
Tortille, morfil, etc.

III

Sont trois charpentiers qui la font:
Fringue, etc.
Le plus jeune, c'est mon mignon.
Tortille, etc.

IV

Le plus jeune, c'est mon mignon,
Fringue, etc.
Qu'apportes-tu mon p'tit fripon ?
Tortille, etc.

V

Qu'apportes-tu mon p'tit fripon ?
C'est un pâté de trois pigeons.

VI

C'est un pâté de trois pigeons:
Asseyons-nous et le mangeons,

VII

Asseyons-nous et le mangeons,
En s'asseyant, il fit un bond.

VIII
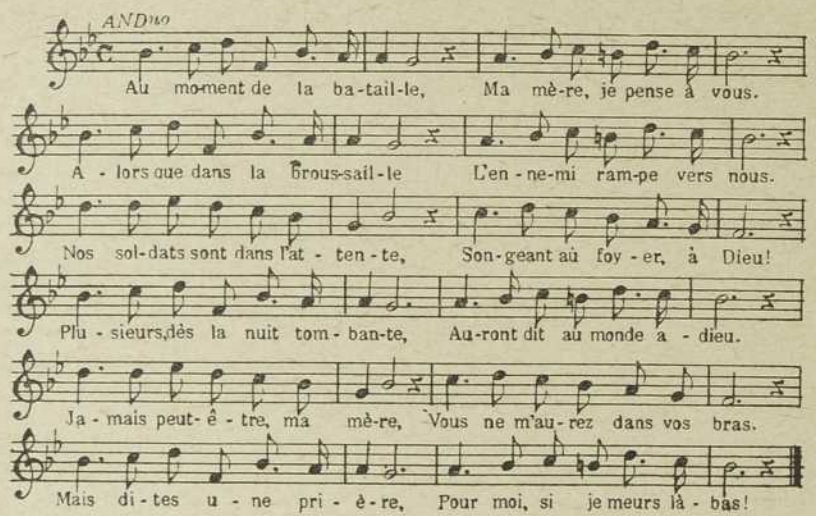
En s'asseyant, il fit un bond,
Qui fit trembler mer et poissons.

IX

Qui fit trembler mer et poissons,
Et les cailloux qui sont au fond.

AU MOMENT DE LA BATAILLE.

Paroles françaises de A. YON. GEO. F. ROOT.



I

Au moment de la bataille,
Ma mère, je pense à vous;
Alors que dans la broussaille,
L'ennemi rampe vers nous.
Nos soldats sont dans l'attente,
Songeant au foyer, à Dieu !
Plusieurs dès la nuit tombante,
Auront dit au monde adieu.

REFRAIN

Jamais, peut-être, ma mère,
Vous ne m'aurez dans vos bras;
Mais dites une prière
Pour moi, si je meurs là-bas !
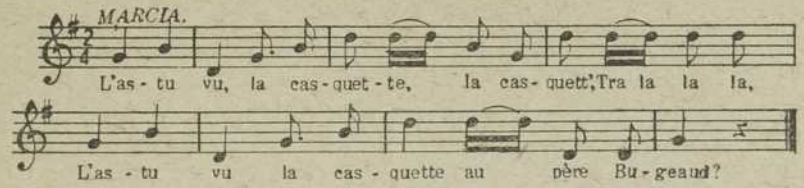
II

Ah ! quel plaisir, quelle ivresse,
Si je pouvais vous revoir !
Le cruel ennui me presse
Mais je demeure au devoir.
Honte et châtiment au lâche
Qui ne songe qu'à sa peau;
Je me battrai sans relâche
Pour l'honneur de mon drapeau.

III
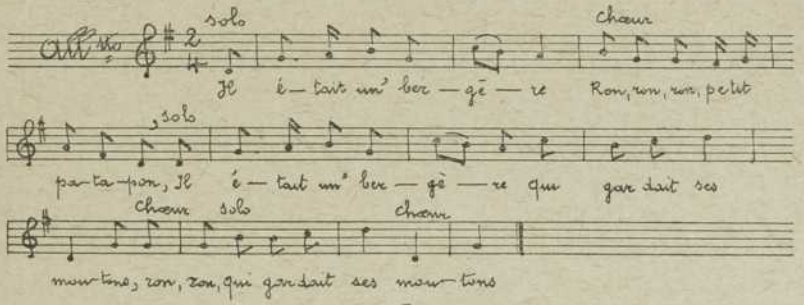
Ecoutez ! c'est la trompette
Qui nous appelle là-bas,
Et l'écho bien loin répète
Le cher hymne des combats.
Brandissons notre bannière,
Que partout flottent ses plis !
Pour elle dans la poussière
Nous mourrons ensevelis

L'AS-TU VU, LA CASQUETTE ?



L'as-tu vu la casquette,
La casquette, tra la la la la !
L'as-tu vu la casquette au pèr' Bugeaud?

IL ÉTAIT UN' BERGÈRE.



I
Il était un' bergère,
Ron, ron, ron, petit patapon,
Il était un' bergère,
Qui gardait ses moutons,
Ron, ron,
Qui gardait ses moutons.

II
Elle fit un fromage,
Ron, ron, ron, petit patapon,
Elle fit un fromage,
Du lait de ses moutons,
Ron, ron,
Du lait de ses moutons.

III
Le chat qui la regarde,
Ron, ron, ron, petit patapon,
Le chat qui la regarde,
D'un petit air fripon,
Ron, ron,
D'un petit air fripon.

IV
Si tu y mets la patte,
Ron, ron, ron, petit patapon,
Si tu y mets la patte,
Tu auras du bâton,
Ron, ron,
Tu auras du bâton.
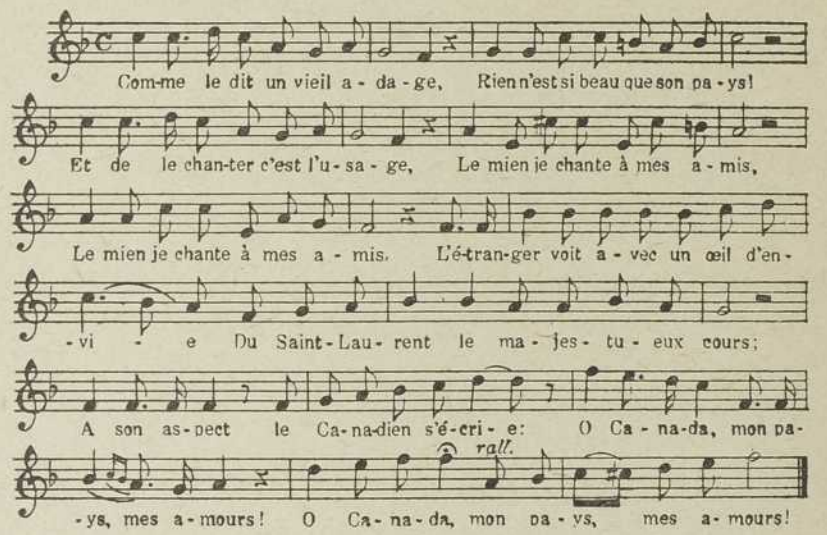
V
Il n'y mit pas la patte,
Ron, ron, ron, petit patapon,
Il n'y mit pas la patte,
Il y mit le menton,
Ron, ron,
Il y mit le menton.

VI

La bergère en colère,
Ron, ron, ron, petit patapon,
La bergère en colère,
Tua son p'tit chaton
Ron, ron,
Tua son p'tit chaton.

O CANADA, MON PAYS, MES AMOURS !

SIR G. E. CARTIER. J. B. LABELLE.



I

Comme le dit un vieil adage,
Rien n'est si beau que son pays!
Et de le chanter c'est l'usage,
Le mien je chante à mes amis, (bis)
L'étranger voit avec un oeil d'envie,
Du Saint-Laurent le majestueux cours;
A son aspect le Canadien s'écrie:
O Canada, mon pays, mes amours! (bis)

II

Maints ruisseaux et maintes rivières
Arrosent mes fertiles champs;
Et de nos montagnes altières,
De loin on voit les longs penchants, (bis)
Vallons, coteaux, forêts, chutes rapides,
De tant d'objets est-il plus beaux concours ?
Qui n'aimerait tes lacs aux eaux limpides?
O Canada, mon pays, mes amours! (bis)

III

Les quatre saisons de l'année
Offrent tour à tour leurs attraits:
Le printemps, l'amante enjouée
Revoit ses fleurs, ses verts bosquets (bis)
Le moissonneur, l'été, joyeux s'apprête
A recueillir le fruit de ses labeurs,
Et tout l'automne et tout l'hiver, on fête.
O Canada, mon pays, mes amours! (bis)
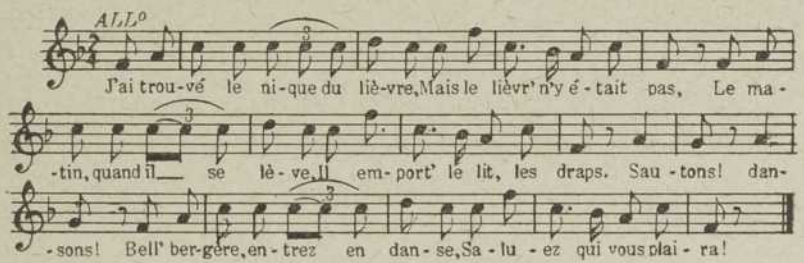
IV

Le Canadien, comme ses pères,
Aime à chanter, à s'égayer,
Doux, aisé, vif en ses manières,
Poli, galant, hospitalier. (bis)
A son pays il ne fut jamais traître,
A l'esclavage il résista toujours;
Et sa maxime est la paix, le bien-être
Du Canada, son pays, ses amours! (bis)

V

O mon pays! de la nature,
Vraiment, tu fus l'enfant chéri;
Mais l'étranger, souvent parjure,
En ton sein le trouble a nourri: (bis)
Puissent tous tes enfants enfin se joindre,
Et valeureux, voler à ton secours!
Car le beau jour déjà commence à poindre.
O Canada, mon pays, mes amours! (bis)
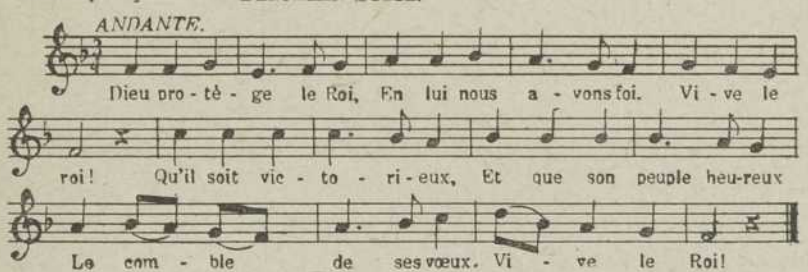
J'AI TROUVÉ LE NIQUE DU LIÈVRE.



J'ai trouvé le nique du lièvre,
Mais le lièvre n'y était pas:
Le matin, quand il se lève,
Il emport' le lit, les draps.
Sautons ! dansons !
Bell' bergère, entrez en danse;
Saluez qui vous plaira !

DIEU SAUVE LE ROI.

Paroles françaises de BENJAMIN SULTE.
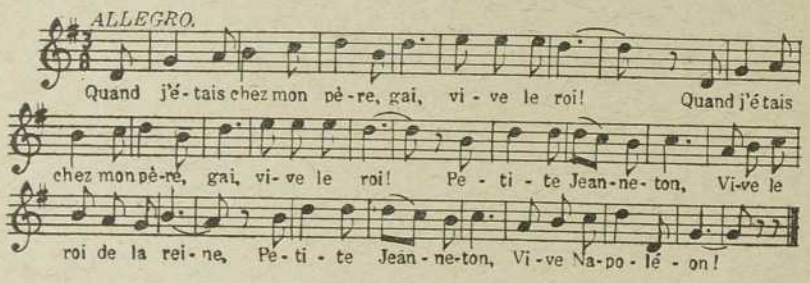


Dieu protège le Roi,
En lui nous avons foi,
Vive le Roi !
Qu'il soit victorieux,
Et que son peuple heureux
Le comble de ses voeux;
Vive le Roi !

II

Qu'il règne de longs jours
Que son nom soit toujours
Notre secours.
Protecteur de la foi
Et défenseur des droits
Notre espoir est en toi,
Vive le Roi !

VIVE NAPOLÉON !



I

Quand j'étais chez mon père,
Gai, Vive le roi !
Quand j'étais chez mon père,
Gai, Vive le roi !
Petite Jeanneton,
Vive le roi de la reine.
Petite Jeanneton,
Vive Napoléon !

II

M'envoi-t'à la fontaine, } bis.
Gai, Vive le roi ! }
Pour pêcher du poisson,
Vive le roi de la reine,
Pour pêcher du poisson,
Vive Napoléon !

III

La fontaine est profonde, } bis.
Gai, Vive le roi ! }
J'me suis coulée au fond,
Vive le roi de la reine,
J'me suis coulée au fond,
Vive Napoléon !

IV

Par ici't-il y passe } bis.
Gai, Vive le roi ! }
Trois cavaliers barons,
Vive, etc.

V

Que donneriez-vous belle, } bis.
Gai, Vive le roi ! }
Qui vous tir'rait du fond ?
Vive, etc.

VI

Tirez, tirez, dit-elle, } bis.
Gai, Vive le roi ! }
Après ça, nous verrons...
Vive, etc.

VII

Quand la bell' fut tirée, } bis.
Gai, Vive le roi ! }
S'en fut à la maison,
Vive, etc.

VIII

S'assit sur la fenêtre, } bis.
Gai, Vive le roi ! }
Compose une chanson,
Vive, etc.

IX

Ce n'est pas ça, la belle, } bis.
Gai, Vive le roi ! }
Que nous vous demandons,
Vive, etc.

X

C'est votre coeur en gage, } bis.
Gai, Vive le roi ! }
Savoir si nous l'aurons,
Vive, etc.
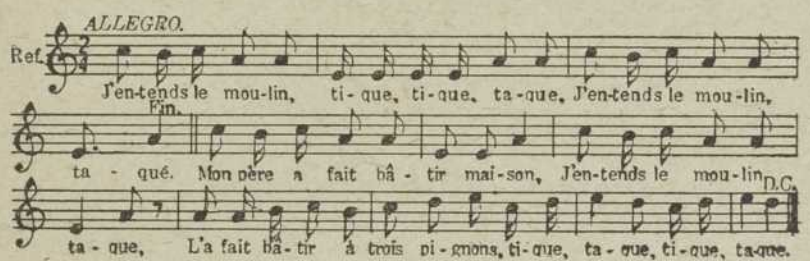
XI

Mon petit coeur en gage, } bis.
Gai, Vive le roi ! }
N'est pas pour un baron,
Vive, etc.

XII

Ma mère me le garde, } bis.
Gai, Vive le roi ! }
Pour mon joli mignon,
Vive le roi de la reine,
Pour mon joli mignon,
Vive Napoléon !

J'ENTENDS LE MOULIN, TIQUE, TIQUE, TAQUE.



REFRAIN

J'entends le moulin, tique tique, taque,
J'entends le moulin taqué.
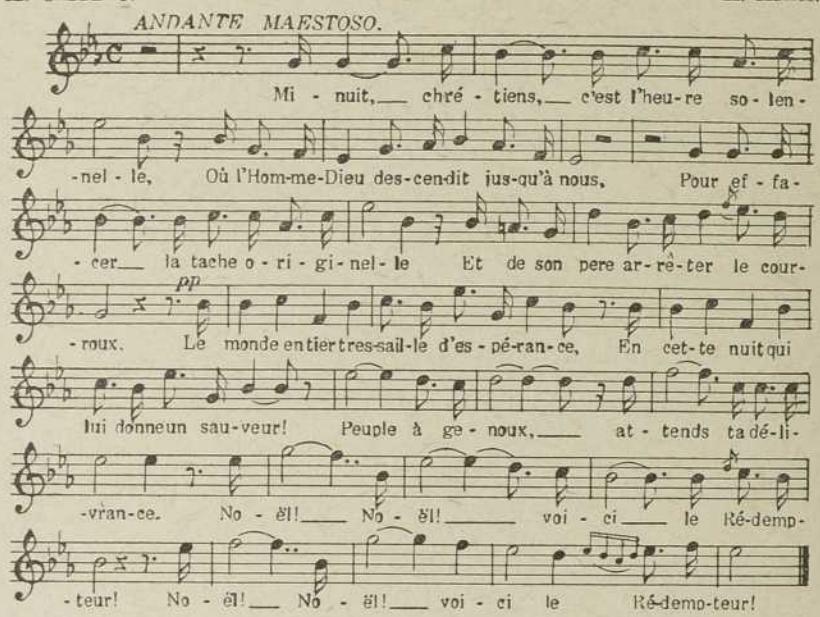
I

Mon père a fait bâtir maison,
J'entends le moulin taqué,
L'a fait bâtir à trois pignons,
Tique, taque, tique, taque.

N.B.—Pour les autres couplets, voir "Fringue sur la rivière" Page 75.

MINUIT, CHRÉTIENS !

M. Cappeau. A. Adam.



I

Minuit, Chrétiens, c'est l'heure solennelle,
Où l'Homme-Dieu descendit jusqu'à nous.
Pour effacer la tache originelle,
Et de son Père arrêter le courroux.
Le monde entier tressaille d'espérance,
En cette nuit qui lui donne un Sauveur.
Peuple à genoux ! Attends ta délivrance.
Noël ! Noël ! Voici le Rédempteur ! (bis)
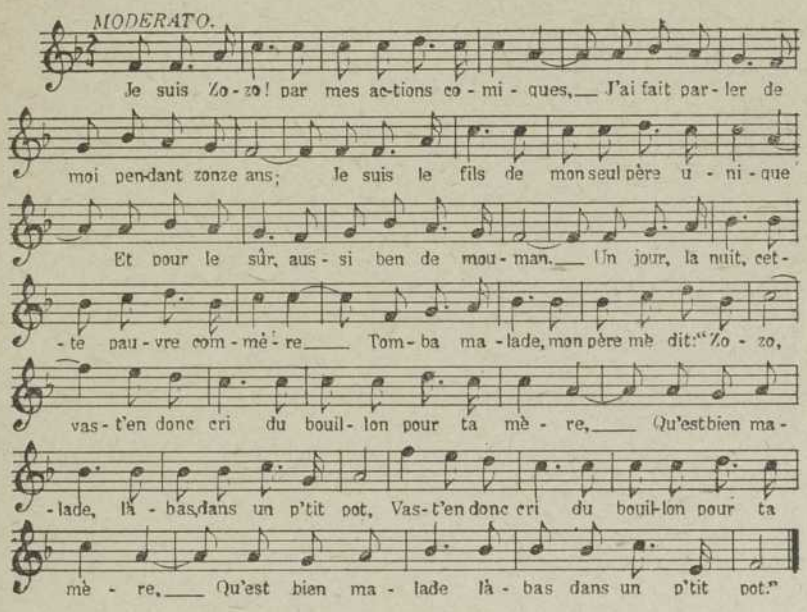
II

De notre foi, que la lumière ardente
Nous guide tous au berceau de l'Enfant,
Comme autrefois une étoile brillante
Y conduisit les chefs de l'Orient,
Le Roi des rois naît dans une humble crêche:
Puissants du jour, fiers de votre grandeur,
A votre orgueil, c'est de là qu'un Dieu prêche,
Courbez vos fronts devant le Rédempteur ! (bis)

III

Le Rédempteur a brisé toute entrave,
La terre est libre et le ciel est ouvert !
Il voit un frère où n'était qu'un esclave,
L'amour unit ceux qu'enchaînait le fer !
Qui lui dira notre reconnaissance ?
C'est pour nous tous qu'il naît, qu'il souffre et meurt,
Peuple debout, chante ta délivrance.
Noël ! Noël ! Chantons le Rédempteur ! (bis)

JE SUIS ZOZO.



I

Je suis Zozo, par mes actions comiques,
J'ai fait' parler de moé pendant zonze ans.
Je suis le fils de mon seul père unique,
Et pour le sûr, aussi ben de mouman.
Un jour la nuit, cette pauvre commère,
Tomba malade, mon pèr' me dit: "Zozo"
"Va-t-en donc cri du bouillon pour ta mère, } bis
"Qu'est ben malad' là-bas... dans un p'tit pot. }

II

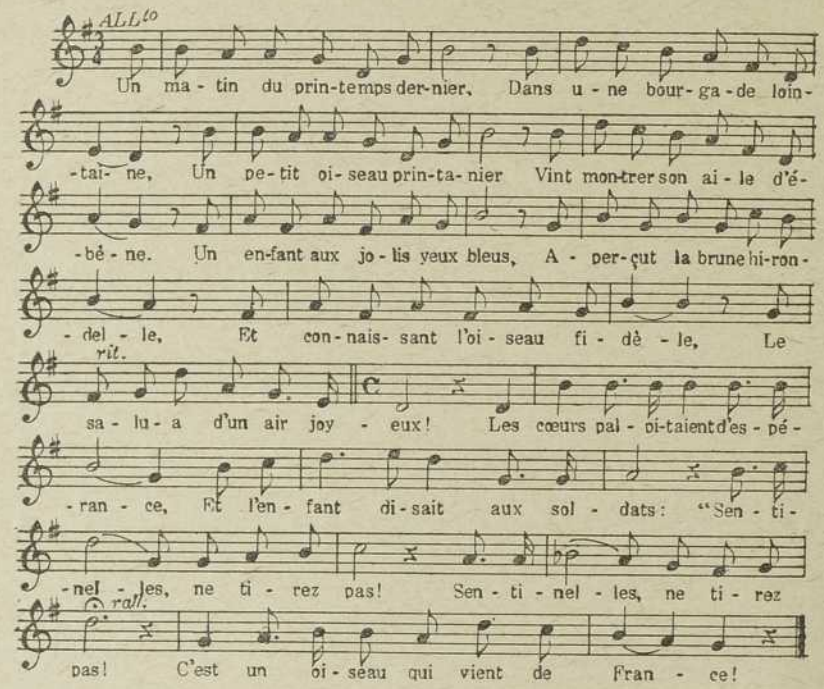
Vite je m'en fus, chez mon Tonton Licorne,
Ah! ça, que j'dis: "Tonton, dépêchez-vous."
Mettez chapeau sur votr' tête, à trois cornes,
Et fait's ensuite, un saut, et puis... chez-nous."
C'te pauvr' bonn' femme, que l'on croyait perdue,
De tout côté, on accourait la voir"...
Au déjeuner, on mangea d'la morue,... } bis
En compagnie,... qu'était bouillie du soir... }

III

Mais v'la-t'y pas, que par ma maladresse,
Je chavirai les assiett's et les plats,
Je fis un' tache à ma veste de...graisse,
Et aux culottes... de mes jambes de drap.
Et aux chaussons... que mon grand'père de... laine
M'avait donnés... avant... d'mourir... violet.
C'te pauvr' bonhomme est mort de la migraine, } bis
Tenant un' cuisse, dans sa bouch'... de poulet." }

L'OISEAU DE FRANCE.

F. BOISSIÈRE.



I

Un matin du printemps dernier,
Dans une bourgade lointaine,
Un petit oiseau printanier
Vint montrer son aile d'ébène.
Un enfant aux jolis yeux bleus
Aperçut la brune hirondelle,
Et, connaissant l'oiseau fidèle,
Le salua d'un air joyeux !
Les coeurs palpitaient d'espérance,
Et l'enfant disait aux soldats:
"Sentinelles, ne tirez pas, (bis)
C'est un oiseau qui vient de France !

II

La messagère du printemps
Se reposait de son voyage,
Quand un vieillard aux cheveux blancs
Vint à passer par le village.
Un cri joyeux poussé dans l'air
Lui fit soudain lever la tête,
Et comme aux anciens jours de fête,
Son oeil brilla d'un regard fier !
Les coeurs palpitaient d'espérance,
Et le vieillard dit aux soldats:
"Sentinelles, ne tirez pas, (bis)
C'est un oiseau qui vient de France !
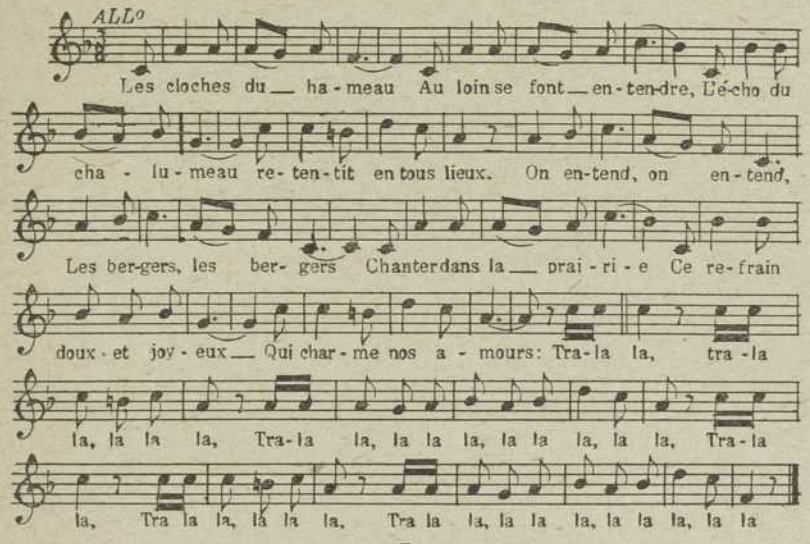
III

Tous les matins et tous les soirs,
Epiant son retour peut-être,
Une fillette aux cheveux noirs
Apparaissait à sa fenêtre.
L'oiseau charmant vint s'y poser,
En dépit des soldats en armes,
Et l'enfant, essuyant ses larmes,
Mit sur son aile un long baiser.
Les coeurs palpitaient d'espérance
Et l'enfant disait aux soldats:
"Sentinelles, ne tirez pas, (bis)
"C'est un oiseau qui vient de France !"

IV

Il venait de la plaine en fleurs,
Et tous les yeux suivaient sa trace,
Car il portait nos trois couleurs
Qui flottaient gaiement dans l'espace.
Mais un soldat vise et fait feu !
Un long cri part, et l'hirondelle,
Tout à coup refermant son aile,
Tombe expirante du ciel bleu.
Il faut au coeur une espérance,
Rayon divin qui ne meurt pas,
Mais l'oiseau qui chantait là-bas (bis)
Ne verra plus le ciel de France !
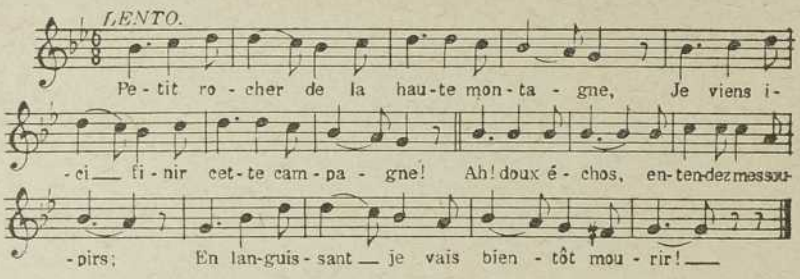
LES CLOCHES DU HAMEAU.



I

Les cloches du hameau
Au loin se font entendre;
L'écho du chalumeau
Retentit en tous lieux.
On entend, on entend,
Les bergers, les bergers,
Chanter dans la prairie
Ce refrain doux et joyeux
Qui charme nos amours:
Tra la la, tra la la, la la la,
Tra la la, la la la, la la la, la la. } bis

PETIT ROCHER DE LA HAUTE MONTAGNE.



I

Petit rocher de la haute montagne,
Je viens ici finir cette campagne !
Ah ! doux échos, entendez mes soupirs;
En languissant je vais bientôt mourir !

II

Petits oiseaux, vos douces harmonies,
Quand vous chantez, me rattach'à la vie;
Ah ! si j'avais des ailes comme vous,
Je s'rais heureux avant qu'il fût deux jours !

III

Seul en ces bois, que j'ai eu de soucis !
Pensant toujours à mes si chers amis,
Je demandais: Hélas ! sont-ils noyés !
Les Iroquois les auraient-ils tués ?

IV

Un de ces jours que, m'étant éloigné,
En revenant je vis une fumée;
Je me suis dit: Ah ! grand Dieu qu'est ceci ?
Les Iroquois m'ont-ils pris mon logis ?

V

Je me suis mis un peu à l'ambassade,
Afin de voir si c'était embuscade;
Alors je vis trois visages français !...
M'ont mis le coeur d'une trop grande joie !

VI

Mes genoux plient, ma faible voix s'arrête,
Je tombe... Hélas ! à partir ils s'apprêtent;
Je reste seul... Pas un qui me console,
Quand la mort vient par un si grand désole !

VII

Un loup hurlant vint près de ma cabane
Voir si mon feu n'avait plus de boucane;
Je lui ai dit: "Retire-toi d'ici;
Car, ma foi, je percerai ton habit !

VIII

Un noir corbeau, volant à l'aventure,
Vient se percher tout près de ma toiture;
Je lui ai dit: "Mangeur de chair humaine,
Va-t'en chercher autre viande que mienne.

IX

Va-t-en là-bas, dans ces bois et marais,
Tu trouveras plusieurs corps iroquois;
Tu trouveras des chairs, aussi des os;
Va-t'en plus loin, laisse-moi en repos!

X

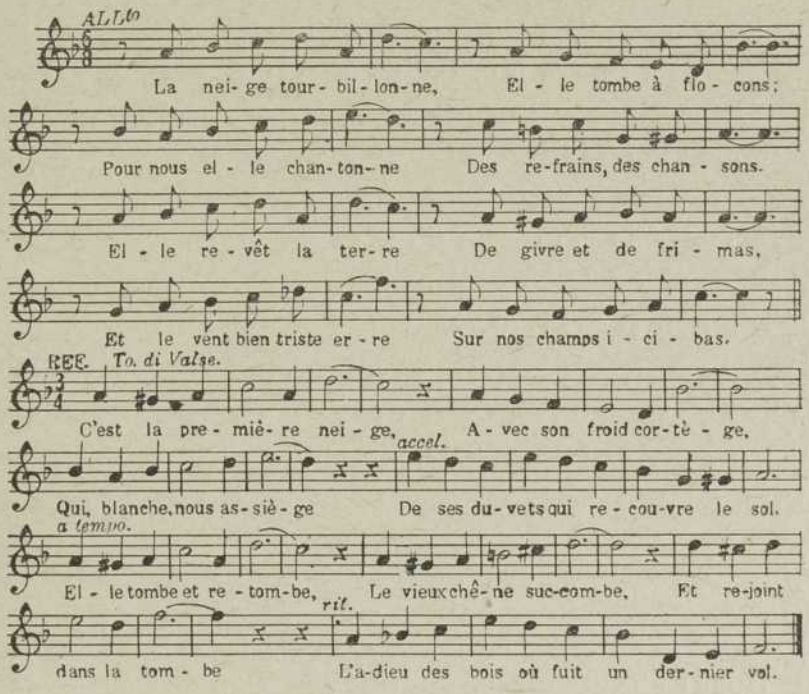
Rossignolet va dire à ma maîtresse
A mes enfants qu'un adieu je leur laisse;
Que j'ai gardé mon amour et ma foi,
Et désormais faut renoncer à moi !

XI

C'est donc ici que le mond' m'abandonne !...
Mais j'ai recours à vous, Seigneur des hommes!
Très Sainte Vierge, ah ! m'abandonnez pas,
Permettez-moi d'mourir entre vos bras !

LA PREMIÈRE NEIGE.

CHARLES TANGUAY.



I

La neige tourbillonne,
Elle tombe à flocons.
Pour nous, elle chantonne
Des refrains, des chansons.
Elle revêt la terre
De givre et de frimas,
Et le vent bien triste erre,
Sur nos champs ici-bas.

REFRAIN

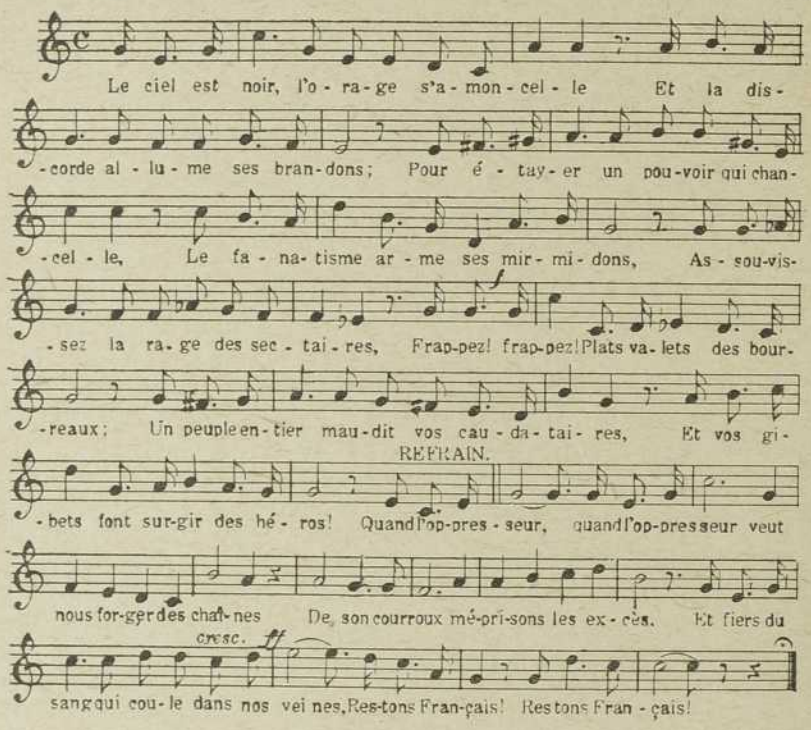
C'est la première neige,
Avec son froid cortège,
Qui, blanche, nous assiège
De ses duvets qui recouvrent le sol;
Elle tombe et retombe;
Le vieux chêne succombe
Et rejoint dans la tombe
L'adieu des bois où fuit un dernier vol.

II

Sa blancheur éclatante,
S'étale devant moi;
Sa robe éblouissante,
Me cause un doux émoi...
C'est l'hiver qui s'avance
Audacieusement,
Et l'automne en silence
Disparaît lentement.

RESTONS FRANÇAIS.

REMI TREMBLAY. CALIXA LAVALLÉE.



I

Le ciel est noir, l'orage s'amoncelle
Et la discorde allume ses brandons;
Pour étayer un pouvoir qui chancelle
Le fanatisme arme ses mirmidons.
Assouvissez la rage des sectaires,
Frappez, frappez ! plats valets des bourreaux;
Un peuple entier maudit vos caudataires,
Et vos gibets font surgir des héros.

REFRAIN

Quand l'oppresseur, quand l'oppresseur
Veut nous forger des chaînes,
De son courroux méprisons les accès,
Et fiers du sang qui coule dans nos veines
Restons Français, Restons Français.

II

Restons Français, tenons tête à l'orage;
Consolidons l'oeuvre de nos aïeux
En burinant une nouvelle page
Au livre d'or d'un passé glorieux.
Aux préjugés opposant une digue
Notre jeunesse, espoir du lendemain,
De la défense organise la ligue:
Malheur à qui sur nous porte la main.

III
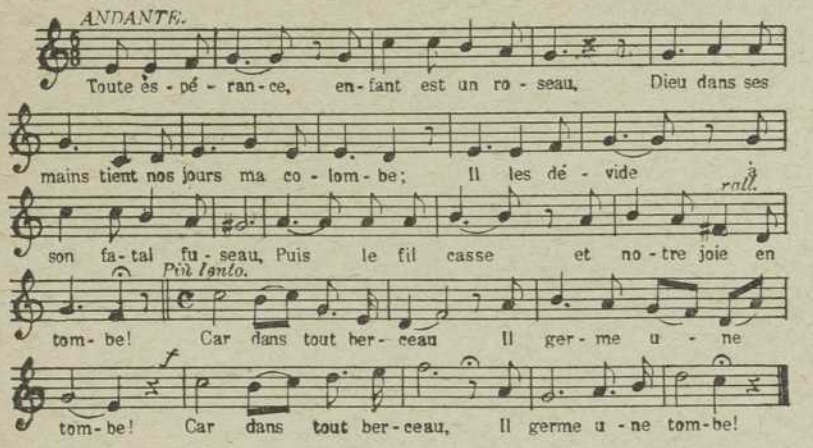
Groupés autour du drapeau tricolore,
Francs Canadiens, préparons l'avenir,
L'horrible affront que notre orgueil dévore
Grave en nos coeurs un cruel souvenir.
Serrons nos rangs: notre mère la France
Pour la revanche aguerrit ses soldats;
Elle nous offre un rayon d'espérance
Et ses ligueurs nous ont ouvert leurs bras.

IV

Nous t'acclamons, Ligue des patriotes
Aux champs d'honneur nous suivrons nos aînés;
Les Canadiens ne sont pas des ilotes;
Nul ne saurait les tenir enchaînés,
Forts de nos droits, laissant l'intolérance
S'empoisonner du suc de ses ferments,
Nous resterons Français par la vaillance,
Français de coeur, Français de sentiments.

DÉSILLUSIONS.

VICTOR HUGO. C. RUPÈS.



I

Toute espérance, enfant, est un roseau.
Dieu, dans ses mains tient nos jours, ma colombe;
Il les dévide à son fatal fuseau,
Puis... le fil casse et notre joie en tombe;
Car dans tout berceau il germe une tombe, (bis)

II
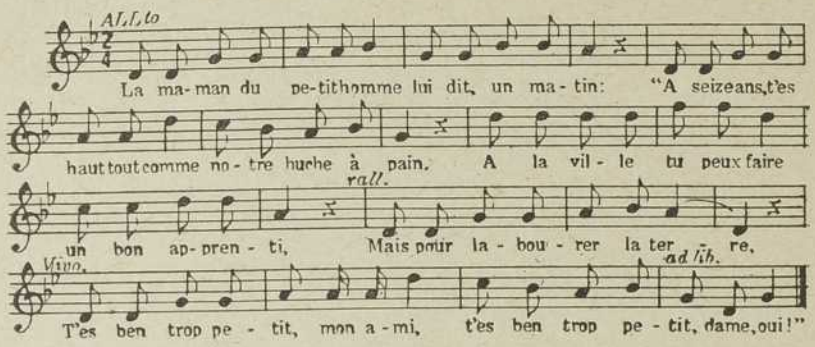
Jadis, vois-tu, l'avenir, pur rayon,
Apparaissait à mon âme éblouie,
Ciel avec l'astre, onde avec l'alcyon,
Fleur lumineuse à l'ombre épanouie.
Cette vision s'est évanouie ! (bis)

III

Si, près de toi, quelqu'un pleure en rêvant,
Laisse pleurer sans en chercher la cause.
Pleurer est doux, pleurer est bon, souvent,
Pour l'homme, hélas! sur qui le sort se pose.
Toute larme, enfant, lave quelque chose! (bis)

LE PETIT GRÉGOIRE.

THÉODORE BOTREL.



I

La maman du petit homme
Lui dit, un matin:
"A seize ans, t'es haut tout comme
Notre huche à pain...
A la Ville tu peux faire
Un bon apprenti;
Mais, pour labourer la terre,
T'es ben trop petit, mon ami !
T'es ben trop petit,
Dame, oui !"

II

Vit un maître d'équipage
Qui lui rit au nez
En lui disant: "Point n'engage
Les tout nouveau-nés !
Tu n'as pas laide frimousse,
Mais t'es mal bâti...
Pour faire un tout petit mousse,
T'es 'cor trop petit, mon ami!
T'es 'cor trop petit,
Dame, oui !"

III

Dans son palais de Versailles
Fut trouver le Roi:
"Je suis gas de Cornouailles,
Sire, équipez-moi !"
Mais le bon Roi Louis-Seize
En riant lui dit:
"Pour être "Garde Française"
T'es 'cor trop petit, mon ami!
T'es ben trop petit,
Dame, oui !"

IV

La guerre éclate en Bretagne
Au printemps suivant,
Et Grégoire entre en campagne
Avec Jean Chouan...
Les balles passaient, nombreuses
Au-dessus de lui,
En sifflottant, dédaigneuses;
"Il est trop petit, ce joli !
Il est trop petit,
Dame, oui !"
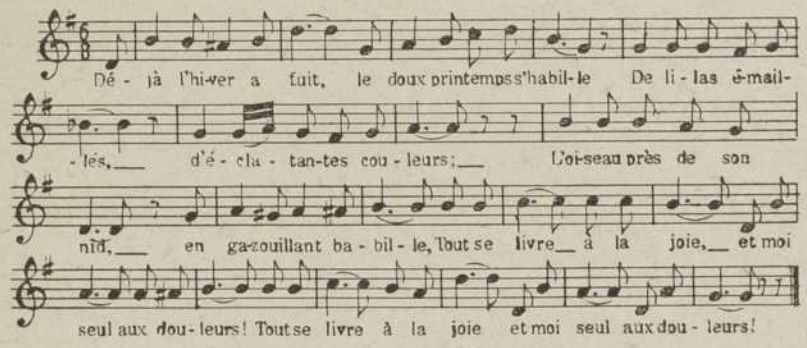
V

Cependant une le frappe
Entre les deux yeux...
Par le trou l'âme s'échappe:
Grégoire est aux Cieux !
Là, Saint Pierre qu'il dérange
Lui dit: "Hors d'ici !
Il nous faut un grand Archange...
T'es ben trop petit, mon ami !
T'es ben trop petit,
Dame, oui !"

VI

Mais en apprenant la chose,
Jésus se fâcha;
Entr'ouvrit son manteau rose
Pour qu'il s'y cachât
Fit entrer ainsi Grégoire
Dans son Paradis,
En disant: "Mon ciel de gloire,
En vérité, je vous le dis,
Est pour les petits,
Dame, oui !"

LES SAISONS.



I

Déjà l'hiver a fui, le doux printemps s'habille,
De lilas émaillés d'éclatantes couleurs;
L'oiseau près de son nid en gazouillant babille.
Tout se livre à la joie, et moi seul aux douleurs! (bis)

II

Le doux printemps a fui, l'été splendide arrive;
Propice à la moisson et riche en fraîches fleurs.
Oh! ruisseau murmurant, seul assis sur ta rive,
Triste et rêvant je mêle, à ton onde, mes pleurs ! (bis)
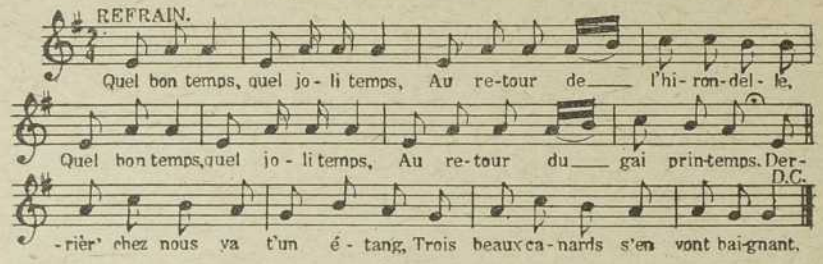
III

L'été lui-même a fui, voici la pâle automne,
De la pourpre et de l'ombre, elle aime les couleurs;
Elle amène Bacchus, et la brune Pomone,
Tout se livre à la joie, et moi seul, aux douleurs ! (bis)

IV

La pâle automne a fui, déjà l'hiver amène,
Avec le froid, la neige et les heures de deuil;
Je connais maintenant, la cause de ma peine,
Je suis triste à mourir, car je suis toujours seul ! (bis)

QUEL BON TEMPS.



REFRAIN

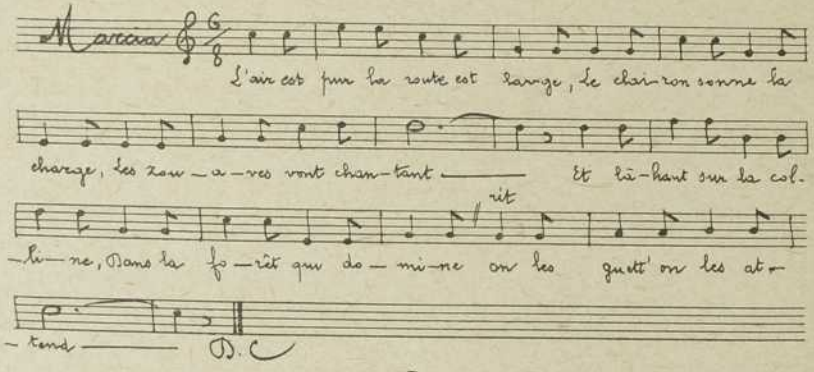
Quel bon temps, quel joli temps,
Au retour de l'hirondelle.
Quel bon temps, quel joli temps,
Au retour du gai printemps.

I

Derrièr' chez-nous y' a-t-un étang,
Trois beaux canards s'en vont baignant.

N.B.—Pour les autres couplets, voir "En roulant ma boule" page 23.

LE CLAIRON.



I

L'air est pur, la route est large,
Le Clairon sonne la charge,
Les Zouaves vont chantant;
Et là-haut sur la colline
Dans la forêt qui domine,
On les guette, on les attend.

II

A la première décharge,
Le Clairon sonnant la charge
Tombe frappé sans recours...
Mais, par un effort suprême,
Menant le combat quand même,
Le Clairon sonne toujours.

III
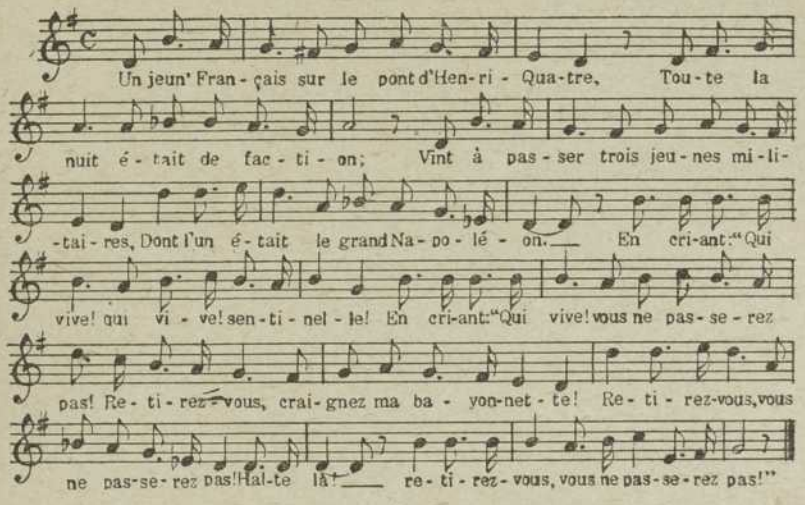
Il est là, couché sur l'herbe,
Dédaignant, blessé superbe,
Tout espoir et tout secours;
Et sur sa lèvre sanglante,
Gardant sa trompette ardente,
Il sonne, il sonne toujours.

IV

Mais, dans la forêt pressée,
Voyant la charge lancée,
Et les Zouaves bondir,
Alors le Clairon s'arrête,
Sa dernière tâche est faite,
Il achève de mourir...

LE JEUNE FRANÇAIS.

Recueillie et reconstituée par Uldéric Allaire.



I

Un jeune Français sur le pont d'Henri Quatre,
Toute la nuit, était de faction.
Vinrent à passer trois jeunes militaires,
Dont l'un était le grand Napoléon.
En criant" Qui vive ! Qui vive, Sentinelle !
En criant" Qui vive ! Vous ne passerez pas."
"Retirez-vous, craignez ma baïonnette.
Retirez-vous, Vous ne passerez pas.
Halte-là ! Retirez-vous, vous ne passerez pas.

II

Napoléon dit à ses camarades:
"Arrêtons-le, c'est un mauvais sujet.
Fusillons-le, pendant ce temps de garde,
Massacrons-le c'est un soldat français."
"Oui, Je suis Français", répond la sentinelle,
Oui, je suis Français, vous ne passerez-pas".
"Retirez-vous, craignez ma baïonnette.
Retirez-vous, vous ne passerez pas.
Halte-là ! Retirez-vous, vous ne passerez pas.

III
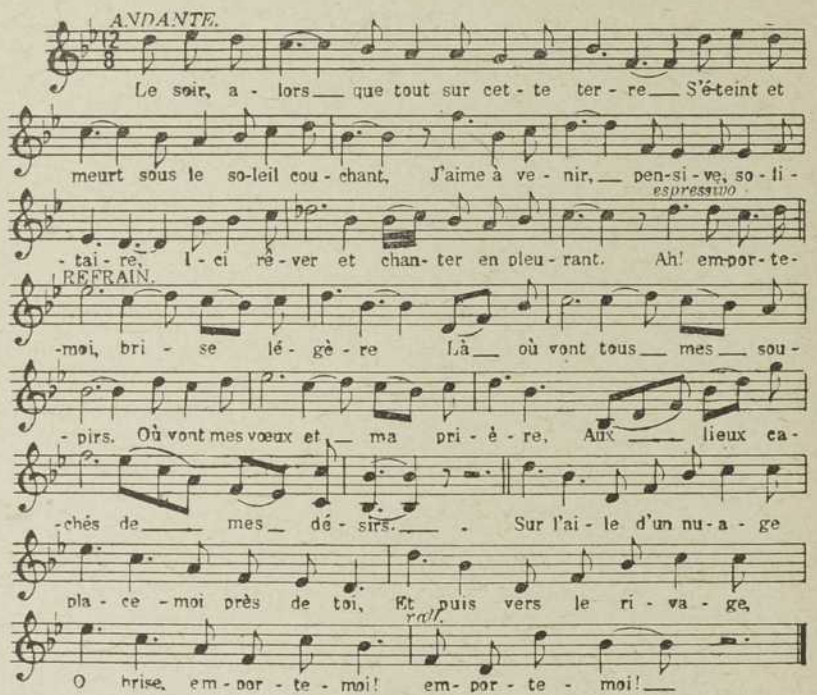
Napoléon lui présente une bourse.
"Tiens, mon ami, et laisse-moi passer."
"Non", lui répond le brave militaire,
L'argent n'est rien pour un soldat français.
Dans mon pays, je labourais la terre,
Dans mon pays, je gardais les brebis,
Mais à présent que je suis militaire,
Je veux rester fidèle à ma patrie.
Halte-là ! Retirez-vous, vous ne passerez pas.

IV

Le lendemain, ce fut aux champs de garde,
Napoléon lui demanda son nom.
"Tiens, mon ami, voilà de l'or pour boire,
La Croix d'honneur pour ta décoration."
"Oh ! que va dire ma bonne et tendre mère
Lorsqu'ell' me verra couvert de ces lauriers,
La Croix d'honneur pend à ma boutonnière,
La Croix d'honneur brillera sur mon coeur.
Halte-là ! Retirez-vous, vous ne passerez pas.

RÊVERIE.

Collection Uldéric Allaire.



I

Le soir, alors que tout sur cette terre,
S'éteint et meurt sous le soleil couchant;
J'aime à venir, pensive, solitaire,
Ici, rêver, et chanter en pleurant !

REFRAIN

Ah ! Emporte-moi, brise légère,
Là-bas où vont tous mes soupirs;
Où vont mes voeux, et ma prière,
Aux lieux cachés de mes désirs.
Sur l'aile d'un nuage, place-moi près de toi;
Et puis vers ce rivage, O brise, emporte-moi !
Emporte-moi !

II
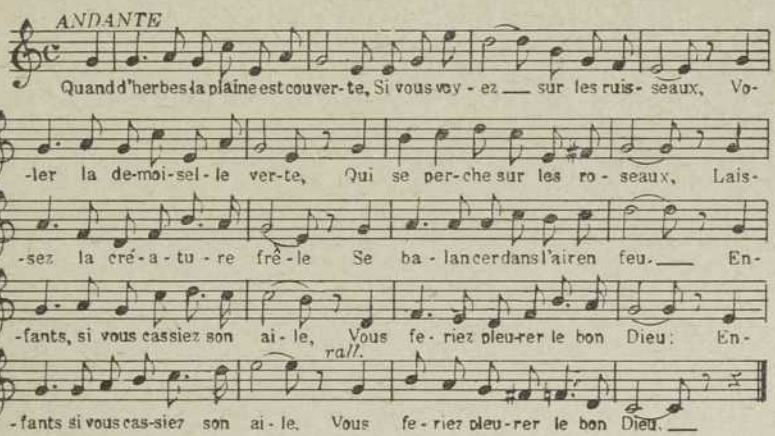
Pourquoi faut-il, que le destin m'entraîne,
Bien loin, là-bas, de tous ceux que j'aimais.
Je pleure hélas ! sur la rive lointaine,
Personne ici ne comprend mes regrets !

III

C'est qu'ici-bas, chaque instant de la vie,
Ne vient à nous qu'avec une douleur.
Absence ou mort, espérance ravie,
C'est le sillon que doit suivre le coeur !

VOUS FERIEZ PLEURER LE BON DIEU !

BARRILLOT CLAUDE AUGÉ.



I

Quand d'herbes la plaine est couverte,
Si vous voyez sur les ruisseaux,
Voler la demoiselle verte
Qui se perche au bout des roseaux,
Laissez la créature frêle
Se balancer dans l'air en feu;
Enfants, si vous cassiez son aile, } bis
Vous feriez pleurer le bon Dieu ! }

II

Laissez le moucheron qui vole
Sur un rayon coupé d'azur;
Laissez aussi la mouche folle
Bourdonner autour d'un vieux mur;
N'écrasez pas cette chenille
Qui deviendra papillon bleu;
Ne dépeuplez pas la charmille, } bis
Vous feriez pleurer le bon Dieu ! }
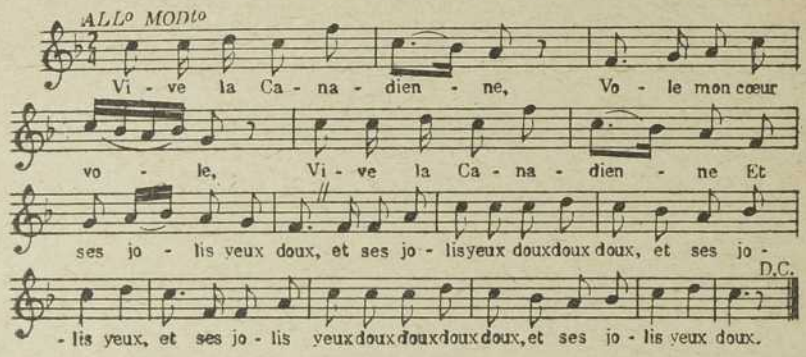
III

Aux fentes des sombres murailles,
Lorsque vous verrez, par hasard,
Briller au soleil les écailles
Frissonnantes d'un vert lézard,
De tuer cet animal qui rôde,
Oh! ne vous faites pas un jeu!
Ne brisez pas cette émeraude, } bis
Vous feriez pleurer le bon Dieu ! }

IV

Ne troublez pas les nids de mousse
Qui sont cachés dans les buissons;
Cette fauvette à la voix douce
Couve de joyeuses chansons.
A cette famille qu'elle aime,
Qu'elle ne dise pas adieu;
N'étouffez pas ce doux poème, } bis
Vous feriez pleurer le bon Dieu ! }

VIVE LA CANADIENNE.



I

Vive la Canadienne,
Vole, mon coeur, vole !
Vive la Canadienne,
Et ses jolis yeux doux.
Et ses jolis yeux doux, doux, doux,
Et ses jolis yeux doux !

II

Nous la menons aux noces,
Vole, mon coeur, vole !
Nous la menons aux noces,
Dans tous ses beaux atours,
Dans tous, etc.

III

Là, nous jasons sans gêne,
Vole, mon coeur, vole !
Là, nous jasons sans gêne;
Nous nous amusons tous.

IV

Nous faisons bonne chère,
Vole, mon coeur, vole !
Nous faisons bonne chère;
Et nous avons bon goût.

V

On danse avec nos blondes,
Vole, mon coeur, vole !
On danse avec nos blondes;
Nous changeons tour à tour !

VI
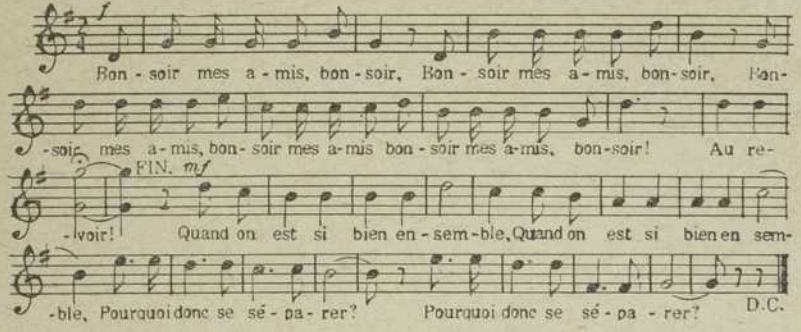
Alors toute la terre,
Vole, mon coeur, vole !
Alors toute la terre,
Nous appartient en tout !

VII

Ainsi le temps se passe
Vole, mon coeur, vole !
Ainsi le temps se passe
Il est vraiment bien doux!
Il est vraiment bien doux, doux, doux,
Il est vraiment bien doux !
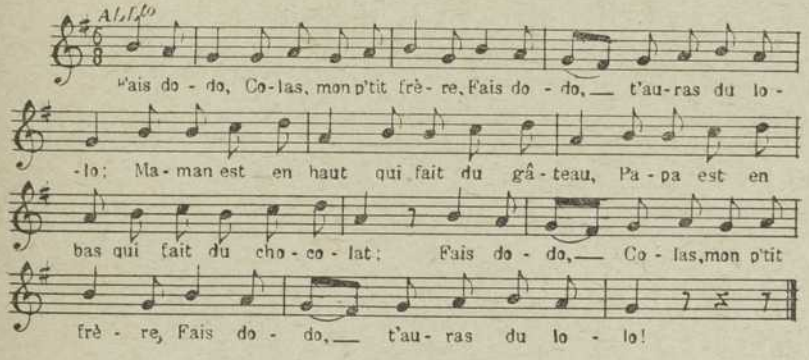
BONSOIR, MES AMIS !

Collection Uldéric Allaire.
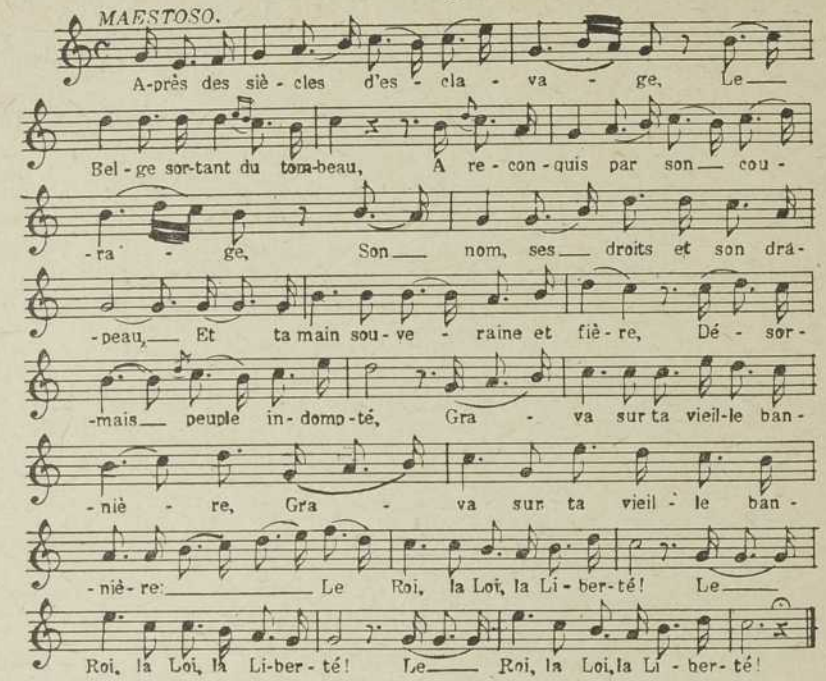


Bonsoir mes amis, bonsoir ! (bis)
Bonsoir, mes amis, (bis)
Bonsoir, mes amis, Bonsoir !
Au revoir !
Quand on est si bien ensemble, (bis)
Pourquoi donc se séparer, (bis)

FAIS DODO !



Fais dodo, Colas mon p'tit frère;
Fais dodo, t'auras du lolo;
Maman est en haut
Qui fait du gâteau,
Papa est en bas,
Qui fait du chocolat:
Fais dodo, Colas mon p'tit frère;
Fais dodo, t'auras du lolo.
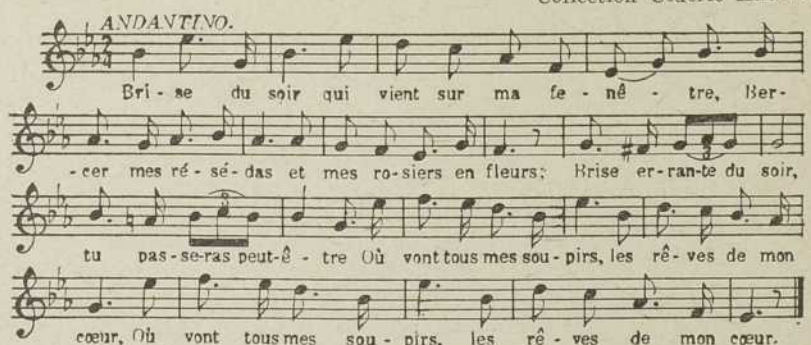
LA BRABANÇONNE.



Après des siècles d'esclavage,
Le Belge sortant du tombeau,
A reconquis par son courage,
Son nom, ses droits et son drapeau.
Et ta main souveraine et fière,
Désormais, peuple indompté
Grava sur ta vieille bannière,
Grava sur ta vieille bannière;
Le Roi, la Loi, la Liberté ! (ter)

BRISE DU SOIR.

Collection Uldéric Allaire.



I

Brise du soir qui viens sur ma fenêtre,
Bercer mes résédas et mes rosiers en fleurs:
Brise errante du soir, tu passeras peut-être
Où vont tous mes soupirs, les rêves de mon coeur ! (bis)

II
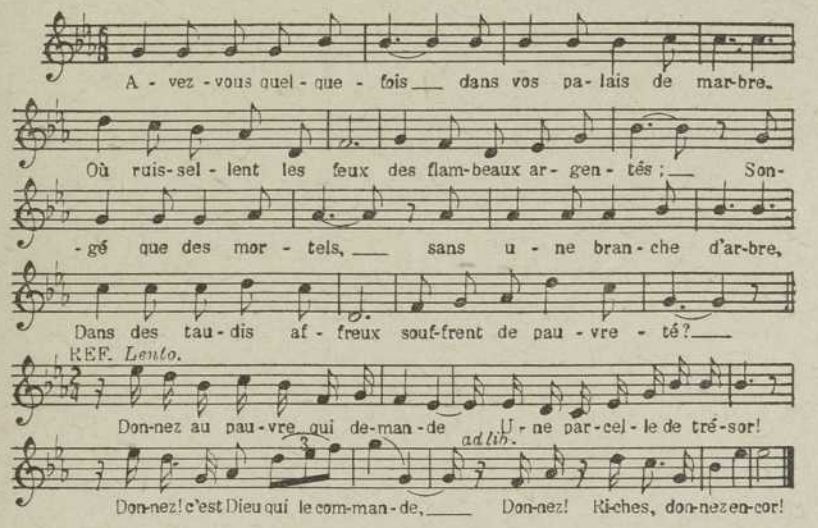
Brise du soir que ta plus chaude haleine,
Ton souffle le plus doux et le plus amoureux,
S'épuise à soulever et déroule avec peine,
Sur son cou libre et nu, l'or de ses blonds cheveux ! (bis)

III

Brise du soir, murmure à son oreille
Pour l'endormir, tes bruits, tes accords les plus doux...
Tandis que dans les pleurs, en priant moi je veille
Et chante dans la nuit, seul... loin d'elle, à genoux. (bis)

RICHES, DONNEZ !

Collection Uldéric Allaire.



I

Avez-vous quelquefois dans vos palais de marbre,
Où ruissellent les feux des flambeaux argentés,
Songé que des mortels, sans une branche d'arbre,
Dans des taudis affreux, souffrent de pauvreté ?

REFRAIN

Donnez au pauvre qui demande
Une parcelle de trésor !
Donnez ! c'est Dieu qui le commande,
Donnez ! Riches, donnez encor !

II

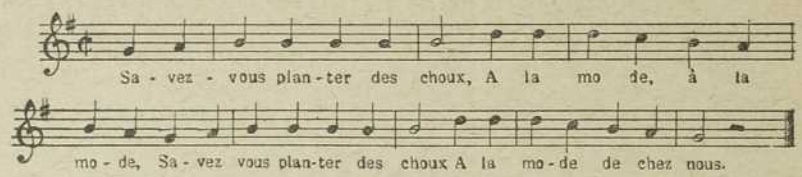
Savez-vous qu'au dehors quand la bise fait rage,
Des enfants vont pieds nus, dans la neige et le vent;
Qu'à vos portes parfois, traînant le poids de l'âge,
Le vieillard frappe, hélas ! sans réponse souvent?

III

Riches, que le Seigneur de ses dons favorise,
Ouvrez larges vos mains, à tout déshérité.
Que vos trésors ne soient point chose qui divise,
Mais la source du bien et de la charité.

BIBLIOTHÈQUE DU QUÉBEC

SAVEZ-VOUS PLANTER DES CHOUX ?



I

Savez-vous planter des choux,
A la mode, à la mode,
Savez-vous planter des choux,
A la mode de chez-nous ?

II
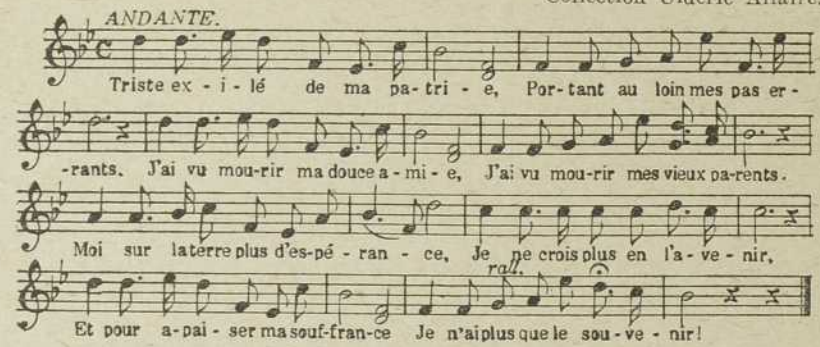
On les plante avec les doigts,
A la mode, à la mode,
On les plante avec les doigts,
A la mode des Chinois.

III

On les plante avec les mains,
A la mode, à la mode,
On les plante avec les mains,
A la mode des Romains.

LE SOUVENIR.

Collection Uldéric Allaire.



I
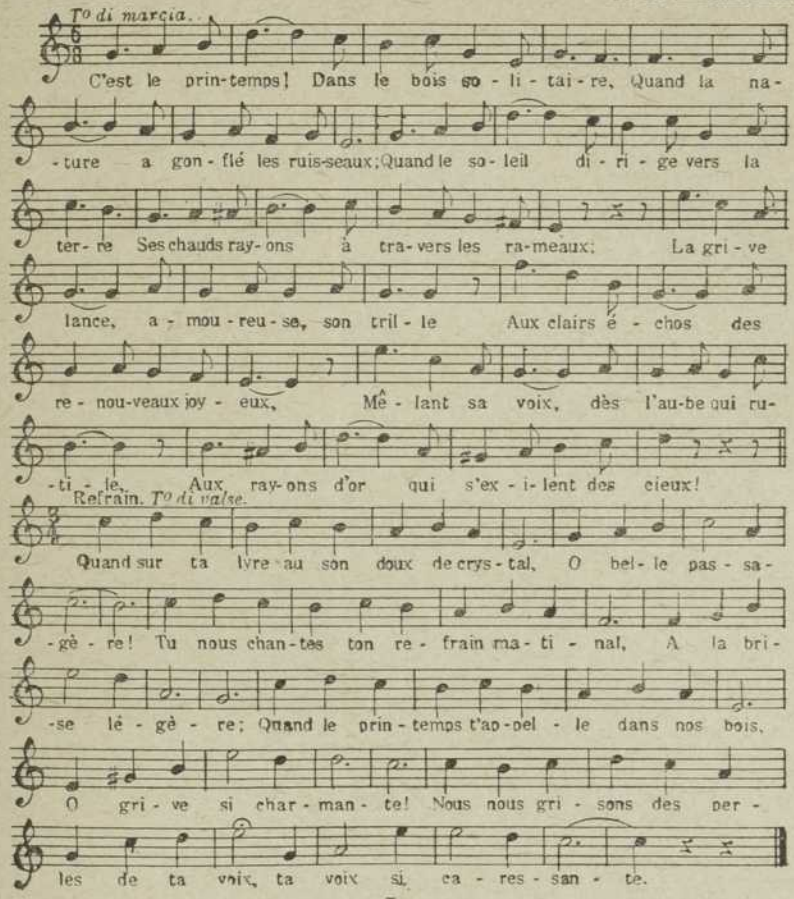
Triste exilé de ma patrie,
Portant au loin mes pas errants,
J'ai vu mourir ma douce amie,
J'ai vu mourir mes vieux parents.
Moi, sur la terre, plus d'espérance !
Je ne crois plus en l'avenir...
Et pour apaiser ma souffrance
Je n'ai plus que le souvenir !

II

Tout est fête dans la nature
Les bois, les prés ont leur concert,
Le frais ruisseau chante et murmure,
L'oiseau chante sur le couvert.
Au chant de l'onde sur les grèves
Des chants d'amour viennent s'unir...
Moi, je n'entends plus dans mes rêves,
Que la chanson du souvenir !

LA CHANSON DE LA GRIVE.

L. J. PARADIS. J. B. LAFRENIÈRE.



I

C'est le printemps ! Dans le bois solitaire,
Quand la nature a gonflé les ruisseaux;
Quand le soleil dirige vers la terre
Ses chauds rayons à travers les rameaux;
La grive lance, amoureuse, son trille
Aux clairs échos des renouveaux joyeux,
Mêlant sa voix, dès l'aube qui rutile,
Aux rayons d'or qui s'exilent des cieux !

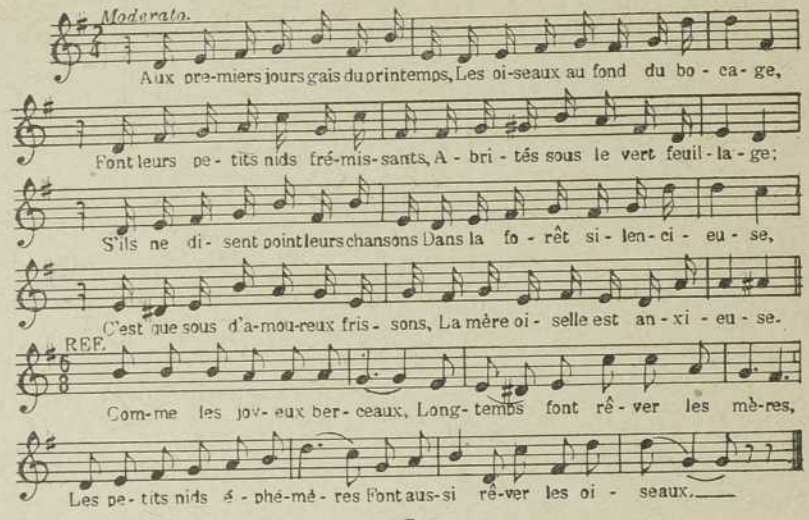
REFRAIN

Quand sur ta lyre au son doux de cristal,
O belle passagère !
Tu viens chanter ton refrain matinal
A la brise légère;
Quand le printemps t'appelle dans nos bois.
O grive si charmante !
Nous nous grisons des perles de ta voix,
Ta voix si caressante.

II

C'est le matin ! Dès l'éveil de l'aurore,
Dans les vallons, les coteaux et les prés,
L'on peut entendre un chant vif et sonore,
Qui nous descend des rameaux empourprés.
Car c'est la grive à la voix douce et tendre,
Qui ravit l'âme et réjouit les coeurs.
Nous l'aimons tous et l'on cherche à comprendre
Le sens ému de ses accents charmeurs.

LES NIDS.



I

Aux premiers jours gais du printemps,
Les oiseaux au fond du bocage,
Font leurs petits nids frémissants
Abrités sous le vert feuillage.
S'ils ne disent point leurs chansons
Dans la forêt silencieuse,
C'est que sous d'amoureux frissons,
La mère oiselle est anxieuse.

REFRAIN

Comme les joyeux berceaux
Longtemps font rêver les mères,
Les petits nids éphémères
Font aussi rêver les oiseaux.

II

Le soleil s'enflamme d'amour,
En caressant lilas et roses;
Et les papillons font la cour,
Dès l'aube, aux fleurs à peine écloses.
Mais voici que dans leurs chansons
Les oiseaux se content fleurette,
Les petits nids ont des frissons
Et l'oiselle sa chansonnette.

REFRAIN

Comme les joyeux berceaux
Font chanter l'amour des mères,
Les petits nids éphémères
Font chanter aussi les oiseaux.

III

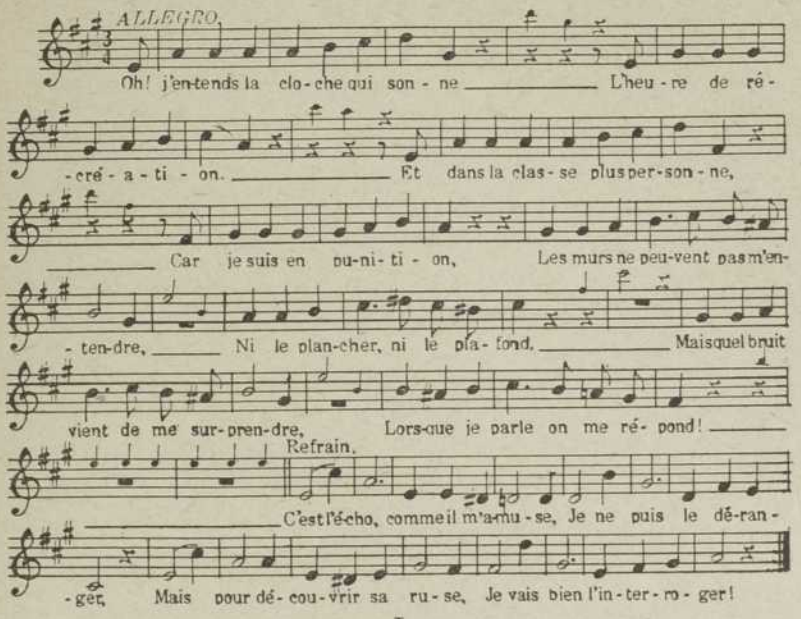
Mais le triste automne a tué
Les fleurs, les chansons et la joie.
Dans le bois morne et dénudé,
Au chagrin, la mère est en proie.
Les oisillons s'en sont allés,
Emportés loin par la tempête,
En attendant les exilés
La mère oiselle est inquiète.

REFRAIN

Près des berceaux abandonnés,
Comme sanglotent les mères,
Près de leurs nids éphémères
Pleurent les oiseaux chagrinés.

L'ENFANT ET L'ECHO.

EDMOND POTIER. CHARLES POURNY.



I

Ah ! j'entends la cloche qui sonne
L'heure de récréation;
Et dans la classe, plus personne
Car je suis en punition.
Les murs ne peuvent pas m'entendre,
Ni le plancher, ni le plafond...
Mais quel bruit vient de me surprendre !
Lorsque je parle on me répond !
C'est l'écho, comme il m'amuse,
Je ne puis le déranger;
Mais pour découvrir sa ruse,
Je vais bien l'interroger !

II
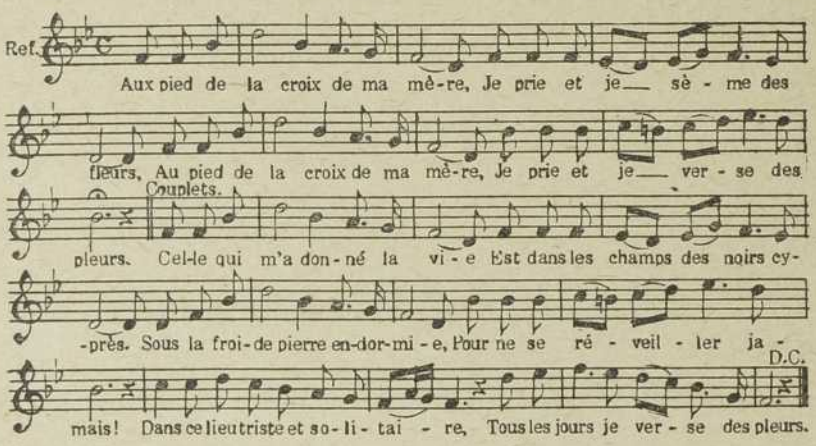
Réponds-moi, me trouves-tu bête? (L'ECHO "bête")
Tu me dis à tort ce surnom. (" "Non, Non")
Vilain écho, tu me tiens tête, (" "Tête")
Et je voudrais savoir ton nom, (" "Non, Non")
Approche-donc, fais-toi connaître! (" "être)
Etre, dis-tu! quel sans-façon! (" "façon")
Mais crois-tu donc être mon maître? (" "maître")
Et me donner une leçon ? (" "leçon")
Mon écho, de ce mystère,
Tu m'épouvantes, vraiment,
Pour te forcer à te taire,
Je vais causer à maman !

III

Maman me fit bien un reproche,
De n'avoir pas fait mon devoir.
Dans le salon, dit-elle, approche;
Viens écouter l'écho du soir.
Dis-lui que tu veux être sage (L'ECHO "sage")
Eh! l'entends-tu? répond: c'est bien. (" "C'est bien")
Si je ne parlais pas, je gage, (" "gage")
Cher écho, tu ne dirais rien, (" "rien rien")
Bon écho cessons la lutte,
Car je te trouve charmant.
Entre nous, plus de dispute,
Et sois mon amusement!

LA CROIX DE MA MÈRE.

Collection Uldéric Allaire.



REFRAIN

Au pied de la Croix de ma mère
Je prie et je sème des fleurs;
Au pied de la Croix de ma mère,
Je prie et je verse des pleurs !

I

Celle qui m'a donné la vie
Est dans les champs des noirs cyprès,
Sous la froide pierre, endormie,
Pour ne se réveiller jamais.
Dans ce lieu triste et solitaire,
Tous les jours, je verse des pleurs.

II
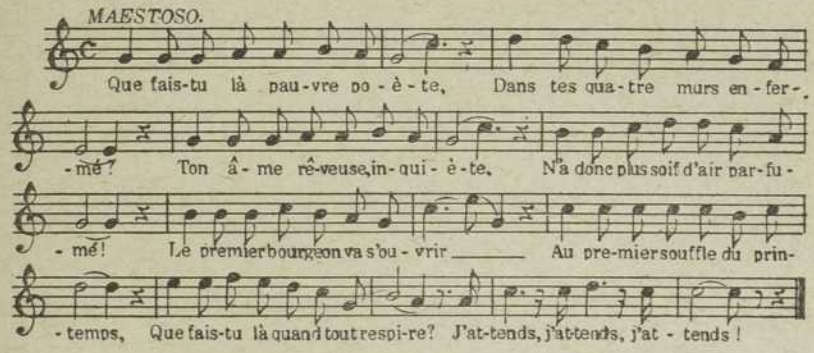
Dans mon pieux pèlerinage
Je crois entendre autour de moi,
Sa voix, à travers un nuage
Qui me dit: "Je veille sur toi,
Et comme un baume salutaire,
Ces mots apaisent ma douleur.

III

Sur la terre, pauvre orpheline,
Je ne savais plus que pleurer;
Mais vers la Croix je m'achemine,
Et sa voix me dit d'espérer!
Je m'agenouille sur la pierre
Où seront un jour nos deux coeurs !

J'ATTENDS.

Collection Uldéric Allaire.



I

Que fais-tu là, pauvre poète,
Dans tes quatre murs, enfermé?
Ton âme rêveuse, inquiète,
N'a donc plus soif d'air parfumé ?
Le premier bourgeon va sourire
Au premier souffle du printemps.
Que fais-tu là quand tout respire ?
"J'attends !... J'attends !... J'attends !

II

La nature a fait sa toilette;
Elle a pour de prochains ébats,
Mis sa jupe de violette,
Et son écharpe de lilas.
Viens et mêle ta poésie
A tous les échos palpitants !
Que fais-tu là, loin de la vie?
"J'attends !... J'attends !... J'attends !

III
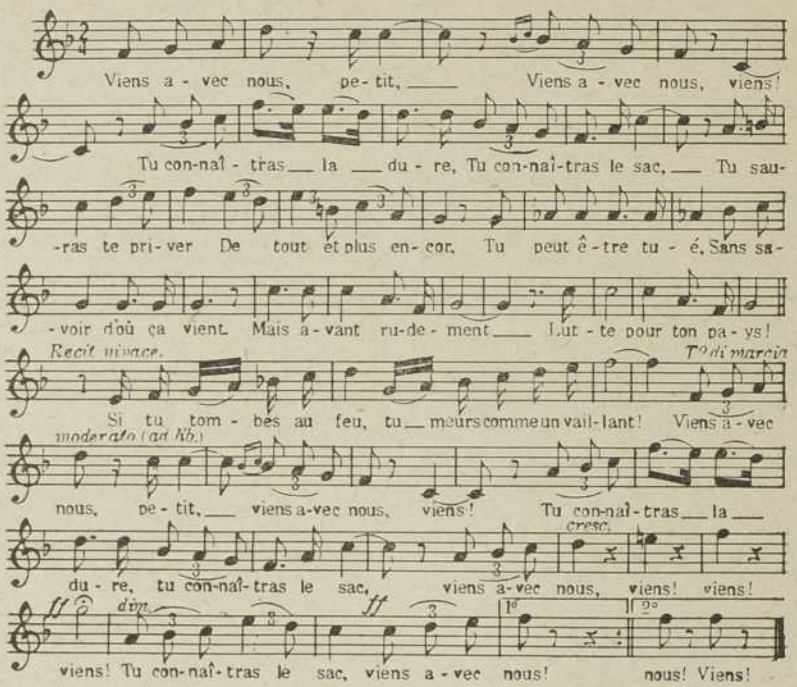
Ecoute enfin... Ta vieille mère,
Veut te revoir une heure encor
Avant que son heure dernière
Tinte à l'horloge de la mort !
N'hésite plus; Viens ! suis-moi vite !
Songe qu'elle a quatre-vingts ans...
Quoi ! Tu restes morne en ton gîte !
"J'attends !... J'attends !... J'attends !

IV

"J'attends que mon âme recouvre
La vie avec la liberté !
J'attends que cette porte s'ouvre
A Lazare ressuscité !
J'attends les heures solennelles
Qu'un jour me versera le temps !
J'attends qu'on me rende mes ailes !
"J'attends !... J'attends !... J'attends !

LA VIVANDIÈRE.

HENRI CAIN. BENJAMIN GODARD.



I

Viens avec nous, petit,
Viens avec nous, viens !
Tu connaîtras la dure,
Tu connaîtras le sac,
Tu sauras te priver
De tout et plus encor.
Tu peux être tué
Sans savoir d'où ça vient,
Mais ayant, rudement,
Lutté pour ton pays...
Si tu tombes au feu,
Tu meurs comme un vaillant !
Viens avec nous, petit,
Viens avec nous, viens !
Tu connaîtras la dure
Tu connaîtras le sac.
Viens avec nous,
Viens ! Viens ! Viens !
Tu connaîtras le sac.
Viens avec nous !
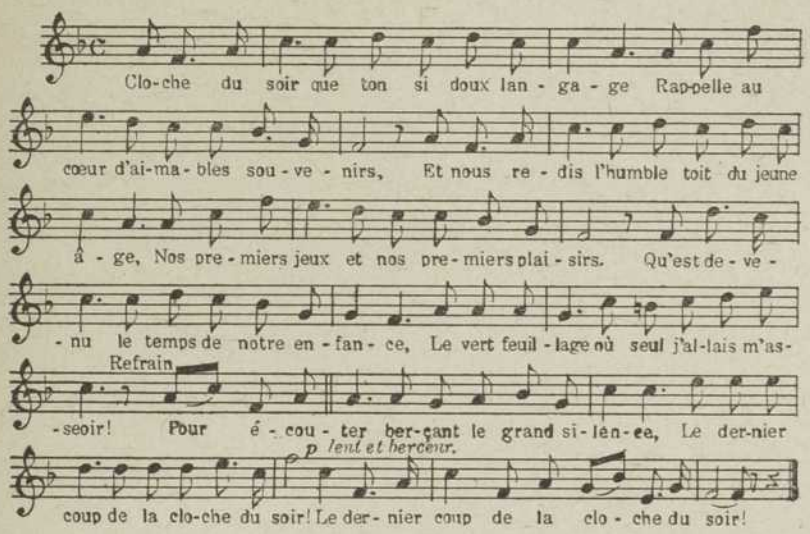
II

Viens avec nous, petit,
Viens avec nous, viens !
Tu connaîtras les marches,
Pendant les nuits d'hiver,
Tu sauras ce que c'est
Que de manquer de pain
Qu'avoir les doigts glacés
En tenant le fusil;
Et ton coeur te dira:
"Souffre pour ton pays" !

Si tu tombes au feu,
Tu meurs comme un vaillant !
Viens avec nous, petit,
Viens avec nous, viens !
Tu connaîtras la guerre,
Tu connaîtras la faim.
Viens avec nous,
Viens ! Viens ! Viens !
Tu connaîtras la faim.
Viens avec nous ! Viens.

LA CLOCHE DU SOIR.

Recueillie et reconstituée par Uldéric Allaire.



I

Cloche du soir que ton si doux langage
Rappelle au coeur d'aimables souvenirs,
Et nous redit l'humble toit du jeune âge,
Nos premiers jeux et nos premiers plaisirs
Qu'est devenu le temps de notre enfance,
Le vert feuillage où, seul j'allais m'asseoir;
Pour écouter, berçant le grand silence,
Le dernier coup de la cloche du Soir. (bis)

II

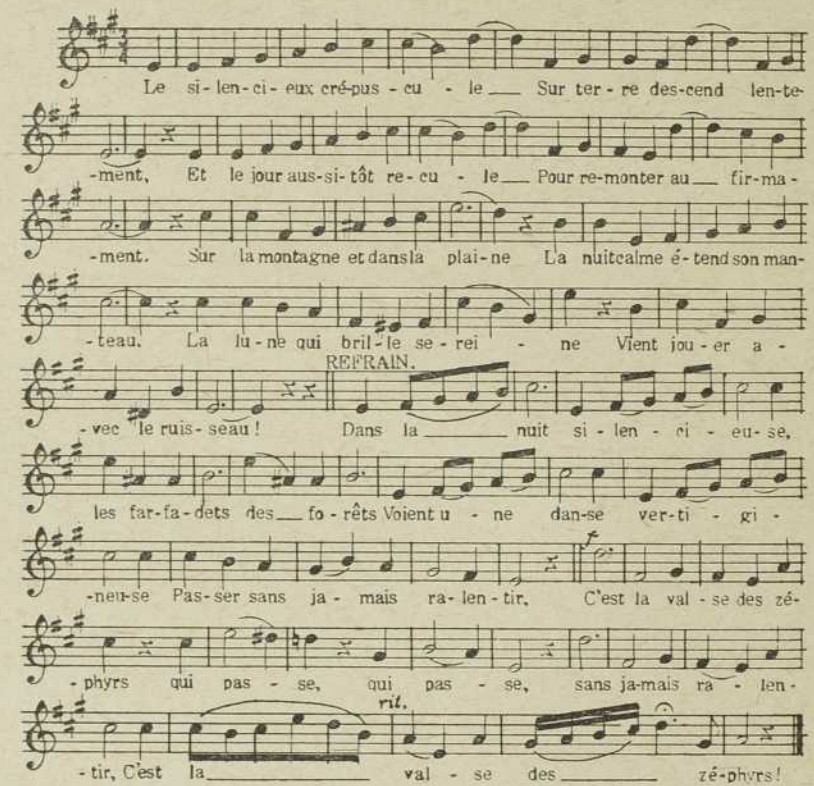
Elles ont passé ces heures fortunées,
Près d'une mère au murmure joyeux.
On vit soudain terminer ses années
Dans le moment où l'on était heureux.
Mais maintenant, couchée près d'une église,
Froide et glacée, près d'un crucifix noir,
Je viens à vous quand j'entends de la brise,
Le dernier coup de la cloche du Soir. (bis)

III

Ainsi pour moi, quand mon âme exilée,
Aura quitté ce pénible séjour;
Le carillon charmera la vallée,
Mais à ce bruit, hélas, je serai sourd !
Une autre voix, alors viendra me dire,
De tes accents, le glorieux pouvoir,
Et mêlera le doux son de la brise
Au dernier coup de la cloche du Soir. (bis)

LA VALSE DES ZÉPHYRS.

R. Lebreton et H. Moreau. Ch. Pourny.



I

Le silencieux crépuscule
Sur terre descend lentement,
Et le jour aussitôt recule
Pour remonter au firmament...
Sur la montagne et dans la plaine
La nuit calme étend son manteau,
La lune qui brille, sereine
Vient jouer avec le ruisseau !

REFRAIN

Dans la nuit silencieuse,
Les farfadets
Des forêts,
Voient une danse vertigineuse,
Passer sans jamais ralentir.
C'est la Valse des Zéphyrs
Qui passe,
Qui passe,
Sans jamais ralentir.
C'est la Valse des Zéphyrs !

II

Pendant que la valse rustique
Charme les étoiles des cieux,
Sa cadence mélancolique
Passe en rythme gracieux,
Guidés par le léger Eole
Qui les charme de ses pipeaux
Les zéphyrs, de leur valse folle,
Eveillent les petits oiseaux !...

III
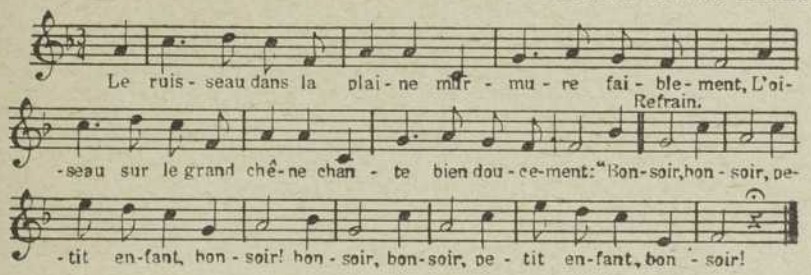
Et jusqu'à la voûte étoilée
L'écho répète la chanson
Des zéphyrs qui dans la vallée
Passent comme un tourbillon.
Ils chantent dans leur doux langage
Les fleurs, le soleil, le printemps;
Pendant que blottis sous l'ombrage,
Les petits oiseaux sont tremblants !...

IV

Avec la nuit, la valse cesse
En un souffle confus et doux,
Et la lune indécise, laisse
Comme à regret, le rendez-vous.
Enfin le soleil sur la terre
Resplendit encore une fois;
De la nuit, l'astre solitaire
S'évanouit au fond des bois !..'

BONSOIR.

Collection Uldéric Allaire.



I

Le ruisseau dans la plaine,
Murmure faiblement;
L'oiseau sur le grand chêne,
Chante bien doucement.

REFRAIN

"Bonsoir !... Bonsoir !
"Petit enfant, bonsoir !...
"Bonsoir !... Bonsoir !
"Petit enfant, bonsoir !...

II
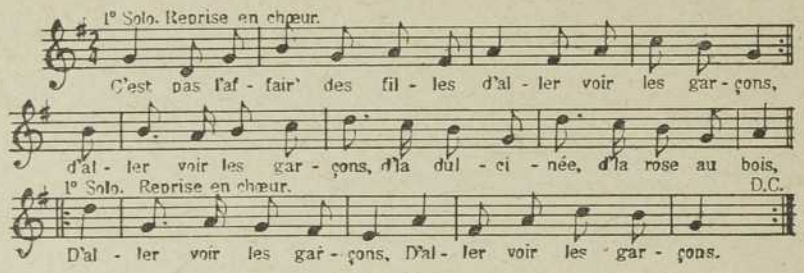
L'ombre descend et l'ombre
Chasse l'onde qui fuit.
A l'heure où tout est sombre,
Enfant, gagne ton lit.

III

Petit enfant, repose !
Que l'ange du sommeil,
Sur ta paupière close,
Jette un rayon vermeil.

VEILLÉE RUSTIQUE.

Collection Uldéric Allaire.



I

C'est pas l'affair' des filles d'aller voir les garçons (bis)
D'aller voir les garçons,
D'la dulcinée, d'la rose au bois,
D'aller voir les garçons. (bis)

II

Mais c'est l'affair' des filles de balier la maison. (bis)
De balier la maison, etc.

III

Quand la maison est propre tous les garçons y vont. (bis)
Etc.

IV

Ils entrent quatre à quatre en frappant du talon. (bis)
Etc.

V

Et c'est de qui d'eux autres serait l'coq du canton. (bis)
Etc.

VI

Ti-Paul est tout en serge, bougrine et pantalon. (bis)
Etc.

VII

Tiquenne a ses gants d'kide et son casque en vison. (bis)
Etc.

VIII

Tinest a son col rouge et s'est rasé l'menton. (bis)
Etc.

IX

Puis moi qui n'suis pas riche, j'ai mon accordéon. (bis)
Etc.

X

Quand le monde est en place, on frise un rigodon. (bis)
Etc.

XI

Après le "reel" à quatre, on "call" un cotillon. (bis)
Etc.

XII

Et y en a qui s'déchaussent pour battr' l'ail' du pigeon. (bis)
Etc.

XIII

Et l'on parle d'amourette, c'est toujours de saison. (bis)
Etc.

XIV

Tinest se pouss' pour Louise et Ti-Paul pour Ninon. (bis)
Etc.

XV

Tiquenn' préfèr' Catherine, et j'cré qu'il a raison. (bis)
Etc.

XVI

Pour moi qui n'suis pas riche, j'leur joue d'lacordéon. (bis)
Etc.

XVII

Et c'est comm' ça qu'ça s'passe du moins dans notr' canton. (bis)
Etc.

XVIII
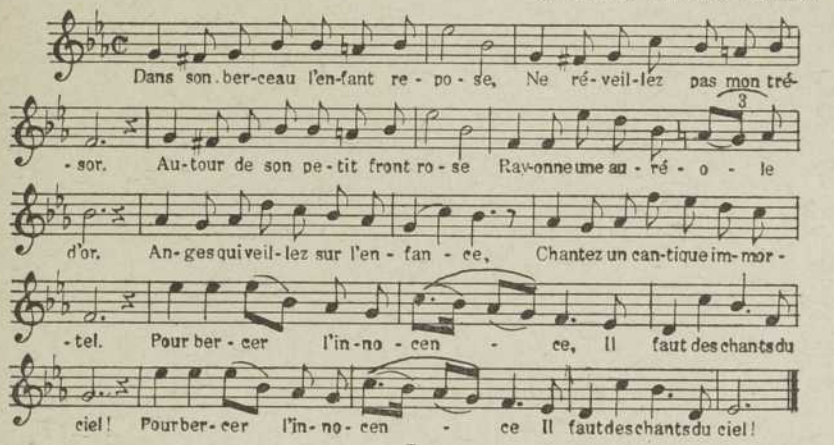
Mais pour ça faut qu'les filles ell's balissent la maison. (bis)
Etc.

XIX

Et ça s'ra la morale qui termin' ma chanson.

LES VOIX DU CIEL.

Collection Uldéric Allaire.



I

Dans son berceau l'enfant repose,
Ne réveillez pas mon trésor.
Autour de son petit front rose,
Rayonne une auréole d'or.
Anges qui veillez sur l'enfance,
Chantez un cantique immortel !
Pour bercer l'innocence, } bis
Il faut des chants du ciel. }

II
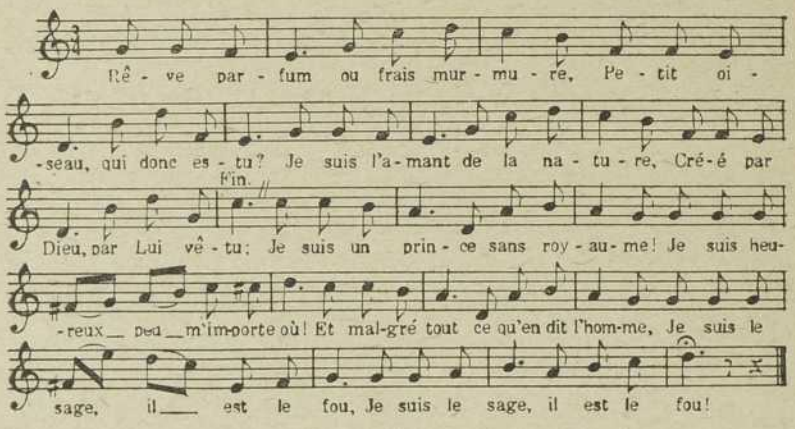
Les fleurs entr'ouvrent leurs corolles,
Pour fêter ce jour triomphant.
Est-ce la voix des brises folles,
Qui vient caresser mon enfant?
Bruits d'ici-bas faites silence !
Non. C'est la voix de Gabriel.
Pour bercer l'innocence, } bis
Il faut des chants du ciel. }

III

Dieu te préserve de nos fanges,
Lorsque tes yeux seront ouverts.
Enfant, c'est pour toi que les anges,
Font entendre ces doux concerts.
Un chant d'amour et d'espérance,
Descend du séjour éternel !
Pour bercer l'innocence, } bis
Il faut des chants du ciel. }

OÙ VAS-TU PETIT OISEAU ?

Collection Uldéric Allaire.



I

Rêve, parfum ou frais murmure,
Petit oiseau, qui donc es-tu?
"Je suis l'amant de la nature,
Créé par Dieu, par lui vêtu.
Je suis un prince sans royaume...
Je suis heureux peu m'importe où.
Et malgré tout ce qu'en dit l'homme,
Je suis le sage, il est le fou."

II

Dans tes chansons toujours joyeuses,
Petit oiseau que chantes-tu?
"Je chante mes plumes soyeuses,
Ma liberté, mon bois touffu.
Je chante l'astre qui rayonne
Et ma compagne et mes amours,
Je chante le Dieu qui me donne
Le grain de mil et les beaux jours."

III
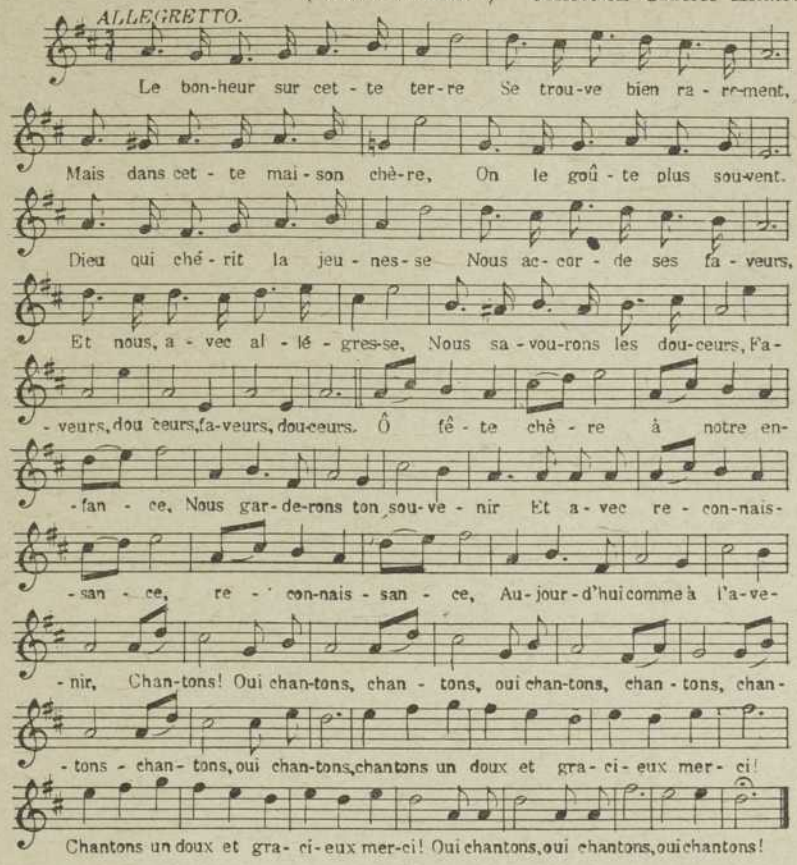
De nos bosquets, hôte fidèle,
Petit oiseau, dis, où vas-tu?
"Je vais où me porte mon aile,
Vers l'avenir, vers l'inconnu.
Je vais où va l'homme moins sage,
Où le même but nous attend.
Nous faisons le même voyage,
L'un en pleurant, l'autre en chantant."

IV

Mais au terme de ton voyage,
Petit oiseau, qu'espères-tu?
"J'espère le repos du sage,
Si doux au voyageur rendu.
J'espère au Dieu de la nature
Rendre ce qu'il m'a prêté.
Mes plumes blanches et ma voix pure,
Mon innocence et ma gaîté."

LE BONHEUR SUR CETTE TERRE.

("*Chant de Fête*") Collection Uldéric Allaire.



I

Le bonheur sur cette terre,
Se trouve bien rarement,
Mais dans cette maison chère,
On le goutte plus souvent.
Dieu qui chérit la jeunesse,
Nous accorde ses faveurs,
Et nous avec allégresse,
Nous savourons les douceurs.
Faveurs, Douceurs, Faveurs, Douceurs.
O! Fête chère à notre enfance,
Nous garderons ton souvenir,
Et avec reconnaissance, reconnaissance,
Aujourd'hui comme à l'avenir.

REFRAIN
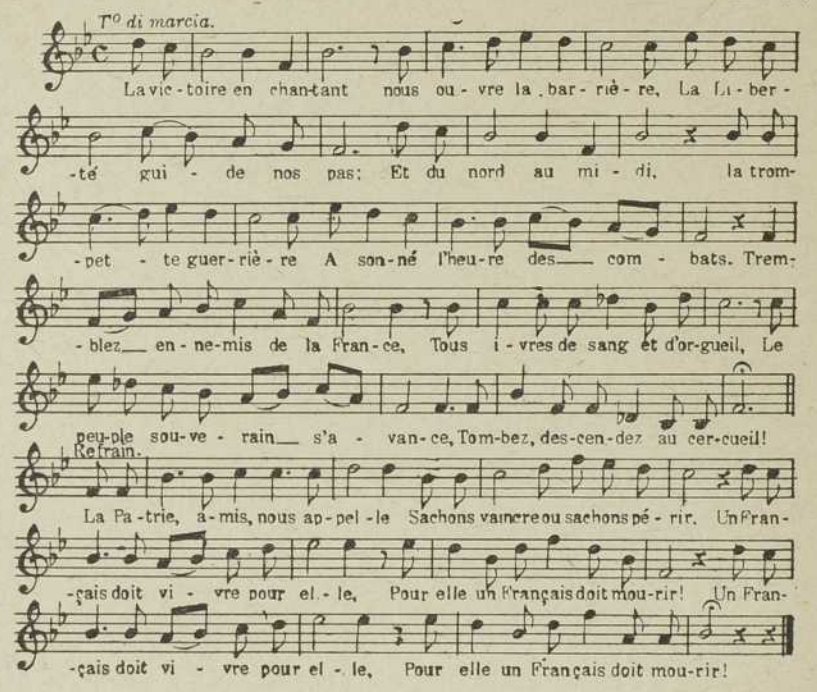
Chantons, oui chantons, chantons, oui chantons,
Chantons, chantons, chantons, oui chantons,
Chantons un doux et gracieux merci,
Chantons un doux et gracieux merci,
Oui chantons, oui chantons, oui chantons.

II

Sur cette maison bénie,
Un père veille toujours,
Et sa famille chérie,
Le bénira tous les jours.
Aujourd'hui beau jour de fête,
Point d'étude ni de soucis.
Et chacun ici répète
Le plus gracieux merci.
Un grand merci..., Un grand merci...,
L'Auguste Vierge, par nous chérie,
Nous jette un regard maternel,
Et de sa main bénie, sa main bénie,
Nous envoie un rayon du ciel.

LE CHANT DU DÉPART.

MÉHUL.



I

La victoire en chantant nous ouvre la barrière,
La liberté guide nos pas;
Et du nord au midi, la trompette guerrière
A sonné l'heure des combats,
Tremblez, ennemis de la France,
Tous ivres de sang et d'orgueil,
Le peuple souverain s'avance,
Tombez, descendez au cercueil.

REFRAIN

La Patrie, amis, nous appelle,
Sachons vaincre ou sachons périr,
Un Français doit vivre pour elle, } bis
Pour elle un Français doit mourir! }

II

De nos yeux maternels ne craignez point les larmes;
Loin de nous de lâches douleurs;
Nous devons triompher quand vous prenez les armes;
Que l'ennemi verse les pleurs.
Nous vous avons donné la vie;
Guerriers, elle n'est plus à vous;
Tous vos jours sont à la patrie;
Elle est votre mère avant nous.

III
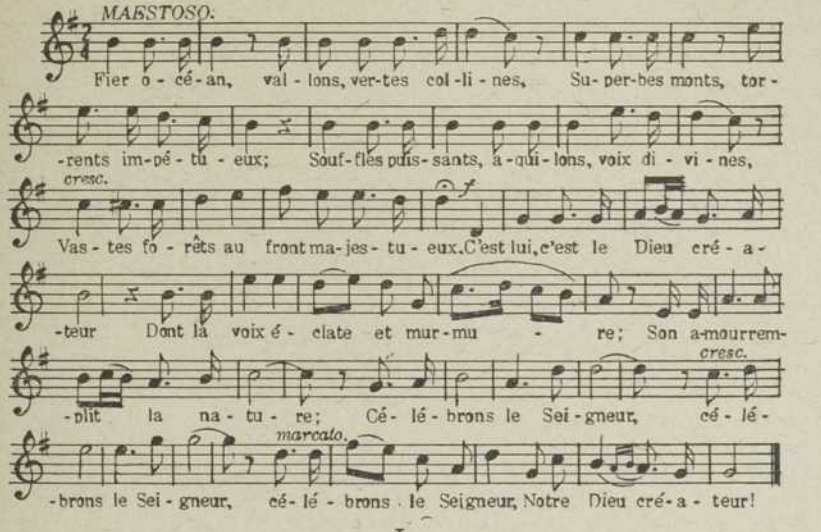
Que le fer paternel arme la main des braves;
Songez à nous aux champs de Mars
Consacrez dans le sang des tyrans, des esclaves,
Le fer béni par vos vieillards.
Et rapportant sous la chaumière,
Des blessures et des vertus,
Venez fermer notre paupière
Quand l'ennemi ne sera plus.

IV

Partez, vaillants époux, les combats sont vos fêtes;
Partez, modèles des guerriers,
Nous cueillerons des fleurs pour en ceindre vos têtes;
Nos mains tresseront vos lauriers.
Et si le Temple de Mémoire
S'ouvrait à vos mânes vainqueurs,
Nos voix chanteront votre gloire,
Et nos flancs portent vos vengeurs.

CÉLÉBRONS LE SEIGNEUR.

G. Rupès.



I

Fier Océan, vallons, vertes collines,
Superbes monts, torrents impétueux:
Souffles puissants, aquilons, voix divines,
Vastes forêts au front majestueux !
C'est Lui, c'est le Dieu créateur
Dont la voix éclate et murmure;
Son amour remplit la nature:
Célébrons le Seigneur... (ter)
Notre Dieu créateur !
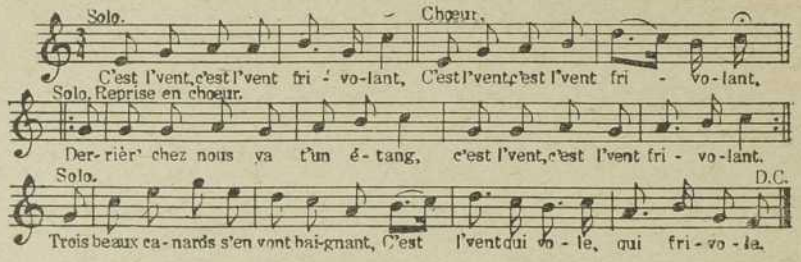
II

Astre brillant qui verses tes lumières,
Nous inondant d'un éclat radieux;
O sainte nuit qui dévoiles les sphères
Dont la splendeur illumine les cieux.
C'est Lui, c'est le Dieu créateur
Qui vous a semés dans l'espace,
Par lui tout paraît, tout s'efface;
Célébrons le Seigneur... (ter)
Notre Dieu créateur !

III

Et vous, mortels, vous, enfants de la terre,
Prosternez-vous devant le Tout-Puissant:
Son fils divin, adorable mystère !
Pour vous sauver vous a donné son sang.
Lui seul est le salut du monde !
Qu'à sa voix notre coeur réponde:
Célébrons le Seigneur... (ter)
Notre Dieu créateur !
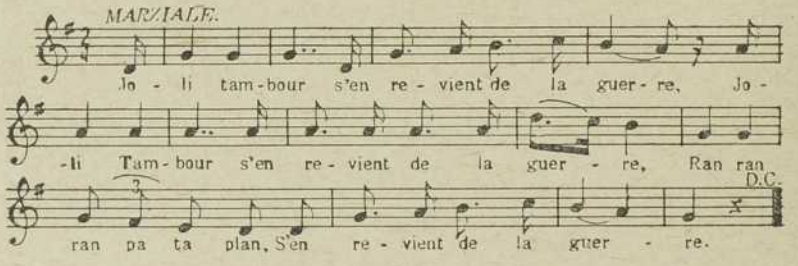
C'EST L'VENT FRIVOLANT.



C'est l'vent, c'est l'vent, frivolant. (bis)
Derrièr' chez nous ya-t-un étang, } bis
C'est l'vent, c'est l'vent, frivolant. }
Trois beaux canards s'en vont baignant,
C'est l'vent qui vole, qui frivole.

N.B.—Pour les autres couplets, voir "En roulant ma boule" page 23.

JOLI TAMBOUR.



I

Joli tambour s'en revient de la guerre. (bis)
Ran, ran, ran pataplan !
S'en revient de la guerre.

II

La fill' du roi s'est mise à la fenêtre (bis)
Ran, ran, ran pataplan !
S'est mise à la fenêtre.

III

Dans sa main droite elle tient une rose (bis)
Ran, ran, ran pataplan !
Elle tient une rose.

IV

"Fille du roi, veux-tu m'donner ta rose (bis)
Ran, ran, ran pataplan !
Veux-tu m'donner ta rose ?

V

"Joli tambour, demand' la-z-à mon père (bis)
Ran, ran, ran pataplan !
Demand'la-z-à mon père.

VI

"Sire, mon roi, veux-tu m'donner ta fille (bis)
Ran, ran, ran pataplan !
Veux-tu m'donner ta fille?

VII

"Joli tambour, quelle est donc ta fortune (bis)
Ran, ran, ran pataplan !
Quelle est donc ta fortune?

VIII

"Sire, mon roi, ma caisse et mes baguettes (bis)
Ran, ran, ran pataplan !
Ma caisse et mes baguettes.

IX

"Joli tambour, tu n'es pas assez riche (bis)
Ran, ran, ran pataplan !
Tu n'es pas assez riche.

X

"J'ai bien aussi des châteaux par douzaines (bis)
Ran, ran, ran pataplan !
Des châteaux par douzaines.

XI

"J'ai trois vaisseaux dessus la mer jolie (bis)
Ran, ran, ran pataplan !
Dessus la mer jolie.

XII

"L'un est en or, l'autre en argenterie (bis)
Ran, ran, ran pataplan !
L'autre en argenterie.

XIII

"Le troisièm' c'est pour embarquer ma mie (bis)
Ran, ran, ran pataplan !
Pour embarquer ma mie.

XIV

"Joli tambour, dis-moi quel est ton père (bis)
Ran, ran, ran pataplan !
Dis-moi quel est ton père?

XV

"Sire, mon roi, c'est l'empereur Auguste (bis)
Ran, ran, ran pataplan !
C'est l'empereur Auguste.

XVI

"Joli tambour, je te donne ma fille (bis)
Ran, ran, ran pataplan !
Je te donne ma fille.

XVII

"Sire, mon roi, j'fais fi d'toi et d'ta fille (bis)
Ran, ran, ran pataplan !
J'fais fi d'toi et d'ta fille.
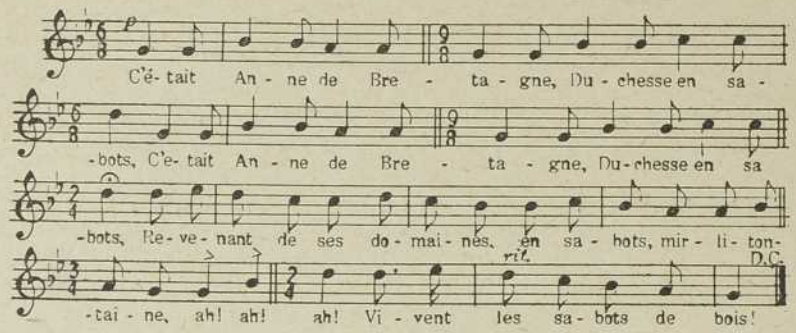
XVIII

"Dans mon pays, y-en a de plus jolies (bis)
Ran, ran, ran pataplan !
Y en a de plus jolies.

XIX

"Y en a des blondes et des brunes aussi (bis)
Ran, ran, ran pataplan !
Et des brunes aussi.

C'ÉTAIT ANNE DE BRETAGNE.



I

C'était Anne de Bretagne, } bis
Duchesse en sabots, }
Revenant de ses domaines,
En sabots, mirlitontaine,
Ah ! Ah ! Ah !
Vivent les sabots de bois !

II

Revenant de ses domaines, } bis
Avec des sabots, }
Voilà qu'aux portes de Rennes,
En sabots, mirlitontaine,
Ah ! Ah ! Ah !
Vivent les sabots de bois !

III

Voilà qu'aux portes de Rennes, } bis
Avec des sabots, }
Trouva trois vieux capitaines
En sabots, mirlitontaine,
Ah ! Ah ! Ah !
Vivent les sabots de bois !

IV

Trouva trois vieux capitaines } bis
Avec des sabots, }
Ils saluent leur souveraine
En sabots, mirlitontaine,
Ah ! Ah ! Ah !
Vivent les sabots de bois !

V

Ils saluent leur souveraine } bis
Avec des sabots, }
Donnent un bouquet d'verveine
En sabots, mirlitontaine,
Ah ! Ah ! Ah !
Vivent les sabots de bois !

VI

Donnent un bouquet d'verveine } bis
Avec des sabots, }
"S'il fleurit, vous serez reine",
En sabots, mirlitontaine,
Ah ! Ah ! Ah !
Vivent les sabots de bois !

VII

"S'il fleurit, vous serez reine", } bis
Avec des sabots, }
Elle a fleuri la verveine,
En sabots, mirlitontaine,
Ah ! Ah ! Ah !
Vivent les sabots de bois !

VIII

Elle a fleuri la verveine, } bis
Avec des sabots, }
Anne de Bretagne fut reine,
En sabots, mirlitontaine,
Ah ! Ah ! Ah !
Vivent les sabots de bois !
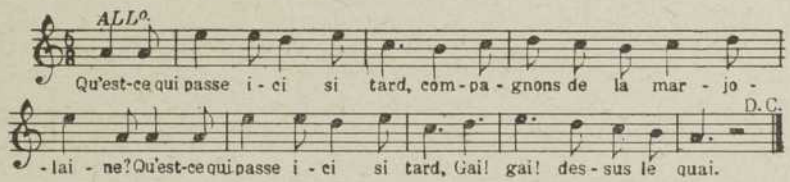
IX

Anne de Bretagne fut reine } bis
Avec des sabots, }
Les Bretons sont dans la peine,
En sabots, mirlitontaine,
Ah ! Ah ! Ah !
Vivent les sabots de bois !

X

Les Bretons sont dans la peine } bis
Avec des sabots, }
Ont perdu leur souveraine,
En sabots, mirlitontaine,
Ah ! Ah ! Ah !
Vivent les sabots de bois !

LE CHEVALIER DU GUET.



LA RONDE

I

Qu'est-ce qui passe ici si tard,
Compagnons de la Marjolaine;
Qu'est-ce qui passe ici si tard?
Gai, gai, dessus le quai.

III

Que demand' le Chevalier, etc.

V

N'a pas d'fill's à marier, etc.

VII

Ceux qui l'on dit s'sont trompés, etc.

IX

Sur les onze heur's repassez,

XI

Sur les minuit revenez,

XIII

Mais nos filles sont couchées,

XV

Qu'est-ce que vous lui donnerez?

XVII

Ell' n'est pas intéressée,

XIX

Ah ! en ce cas choisissez.

LE CHEVALIER.

II

C'est le Chevalier du Guet,
Compagnons de la Marjolaine;
C'est le Chevalier du Guet,
Gai, gai, dessus le quai.

IV

Une fille à marier, etc.

VI

On m'a dit qu'vous en aviez,

VIII

Je veux que vous m'en donniez,

X

Les onze heur's sont bien passées,

XII

Les minuit sont bien sonnés,

XIV

En est-il un' d'éveillée?

XVI

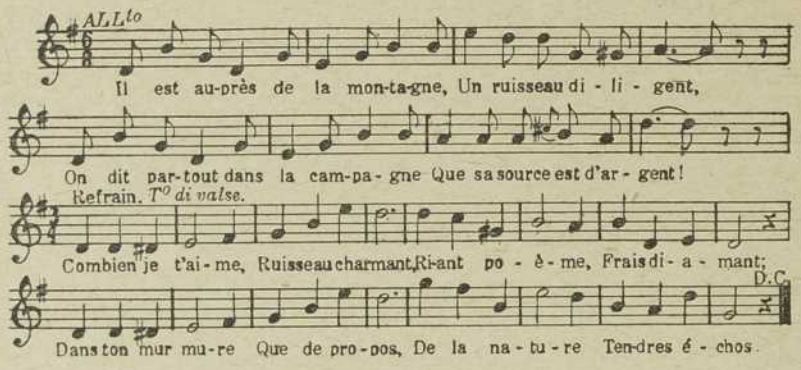
De l'or, des bijoux assez,

XVIII

Mon coeur je lui donnerai,

RUISSEAU D'ARGENT.

ED. CAROLUS. J. MANET.



I

Il est auprès de la montagne
Un ruisseau diligent...
On dit partout dans la campagne
Que sa source est d'argent...

REFRAIN

Combien je t'aime,
Ruisseau charmant,
Riant poème,
Frais diamant.
Dans ton murmure
Que de propos,
De la nature
Tendres échos.

II

Il est aimé du voisinage,
Et surtout des oiseaux
Qui s'en vont faire leur ménage
Dans ses frêles roseaux.

III
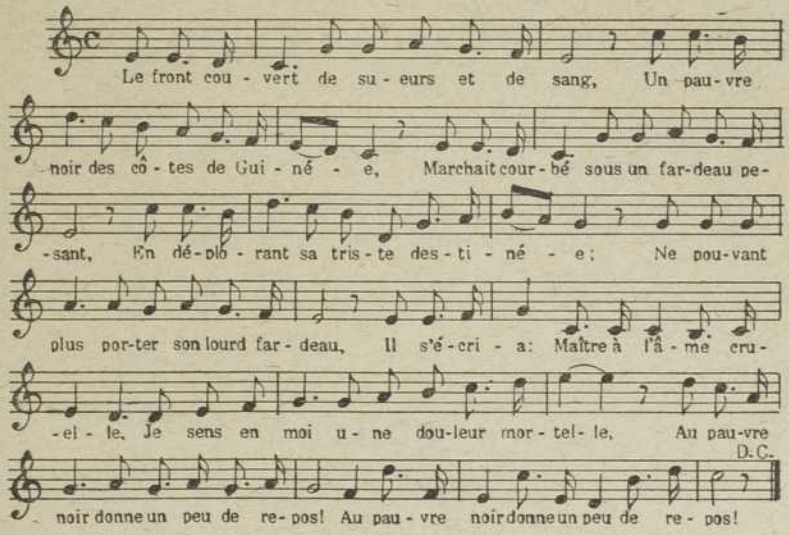
Les fleurs qui croissent sur sa rive
En s'ouvrant au soleil,
Vont mirer leur beauté si vive
Dans mon ruisseau vermeil.

IV

Charmant ruisseau, va, cours le monde
Chercher ton avenir,
Mais, dans ta course vagabonde,
Garde mon souvenir.

L'ESCLAVE NOIR.

Recueillie et reconstituée par Uldéric Allaire.



I

Le front couvert de sueur et de sang,
Un pauvre noir, des côtes de Guinée,
Marchait courbé sous un fardeau pesant,
En maugréant sa triste destinée.
Ne pouvant plus porter son lourd fardeau,
Il s'écria: "Maître à l'âme cruelle,
"Je sens en moi une douleur mortelle
Au pauvre noir donne un peu de repos!" (bis)

II

"Pendant vingt ans j'ai travaillé pour toi,
Mes bras nerveux ont défriché tes plaines.
Je deviens vieux, maintenant tu le vois,
Mon sang flétri se glace dans mes veines.
Sous un palmier aux abords d'un ruisseau,
Je t'ai sauvé des fureurs de l'hyène.
Sois généreux, prends pitié de mes peines.
Au pauvre noir donne un peu de repos!" (bis)

III
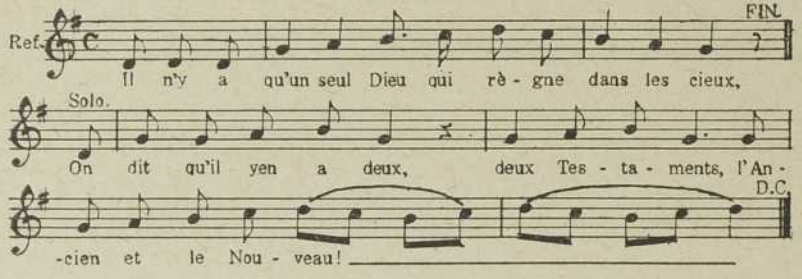
"De me frapper, qui t'a donné le droit ?
Dieu me créa, dis-tu, pour l'esclavage.
Ne suis-je pas un homme comme toi ?
Crois-tu qu'un noir ne peut pas être sage?
Les coups de fouet qui déchirent ma peau
Font frissonner mon coeur dans ma poitrine.
Le tigre est fort mais le lion le domine.
Au pauvre noir donne un peu de repos!" (bis)

IV

Le coeur brisé, le nègre malheureux,
En gémissant sous son cruel outrage,
Prit son fardeau, les larmes dans les yeux,
En maudissant l'homme au pâle visage.
Huit jours après priant sur son tombeau,
Un jeune enfant à la voix douce et fière,
Fit le serment de venger son vieux père...,
L'âme du noir goûtait un doux repos". (bis)

IL N'Y A QU'UN SEUL DIEU.

Recueillie et reconstituée par Uldéric Allaire.



REFRAIN

Il n'y a qu'Un seul Dieu
Qui règne dans les Cieux.

I

On dit qu'il y en a Deux;
Deux Testaments,
L'Ancien et le Nouveau.

II

On dit qu'il y en a Trois;
Les Trois-Rivières,
Deux Testaments,
L'Ancien et le Nouveau.

III

On dit qu'il y en a Quatre;
Catherine de Russie,
Les Trois-Rivières,
Deux Testaments,
L'Ancien et le Nouveau.

IV

On dit qu'il y en a Cinq;
Cincinnati, etc.

V

On dit qu'il y en a Six;
Système Métrique, etc.

VI

On dit qu'il y en a Sept;
C'est épatant, etc.

VII

On dit qu'il y en a Huit;
Huîtres Malpeck, etc.

VIII

On dit qu'il y en a Neuf,
Oeuf à la coque, etc.

IX

On dit qu'il y en a Dix;
Disputez-vous, etc.

X
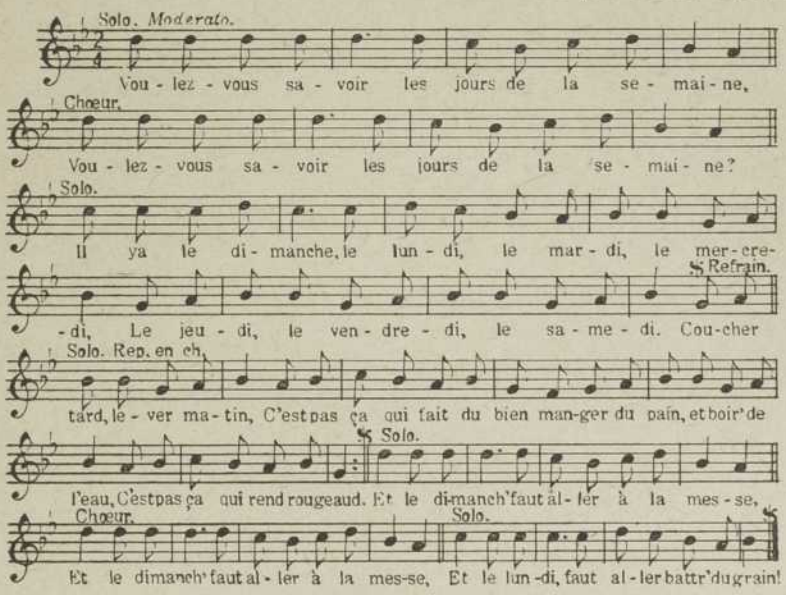
On dit qu'il y en a Onze,
On se l'arrache, etc.

X

On dit qu'il y en a Douze;
D'où c'que tu d'viens? etc.

LES JOURS DE LA SEMAINE.

Recueillie et reconstituée par Uldéric Allaire.



Voulez-vous savoir les jours de la semaine? (bis)
Il y a le Dimanche, le Lundi, le Mardi, le Mercredi,
Le Jeudi, le Vendredi, le Samedi.

REFRAIN

Coucher tard, lever matin,
C'est pas ça qui fait du bien;
Manger du pain et boir' de l'eau,
C'est pas ça qui rend rougeaud! } bis

I

Et le Dimanche, faut aller à la messe, (bis)
Et le Lundi, faut aller battr' du grain.

II

Et le Lundi, faut aller battr 'du grain, (bis)
Et le Mardi, on le porte au moulin.

III

Et le Mardi, on le porte au moulin, (bis)
Le Mercredi, la bonn'femme cuit du pain.

IV

Le Mercredi, la bonn'femme cuit du pain, (bis)
Et le Jeudi, on s'en va fair' les foins.

V

Et le Jeudi, on s'en va fair' les foins, (bis)
Le Vendredi, on lave en faisant l'train.

VI
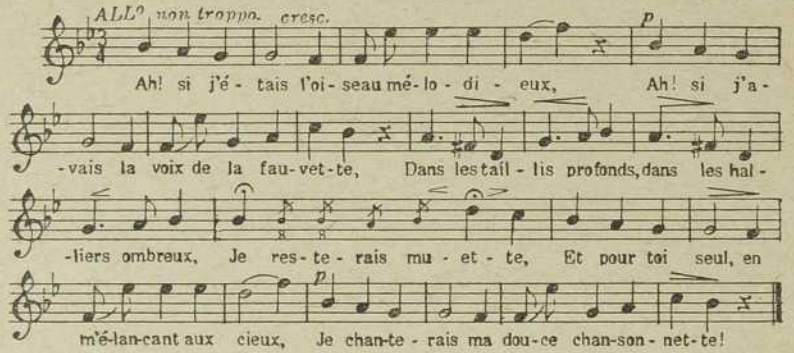
Le Vendredi, on lave en faisant l'train, (bis)
Et le Sam'di, on prépare notr' butin,

VII

Et le Sam'di, on prépar' notr' butin, (bis)
Et c'est ainsi qu'arriv' le lendemain.

POUR TOI SEUL.

F. CHOPIN.



I

Ah ! si j'étais l'oiseau mélodieux !
Ah ! si j'avais la voix de la fauvette !
Dans les taillis profonds, dans les halliers ombreux,
Je resterais muette;
Et pour toi seul, en m'élançant aux cieux,
Je chanterais ma douce chansonnette !

II
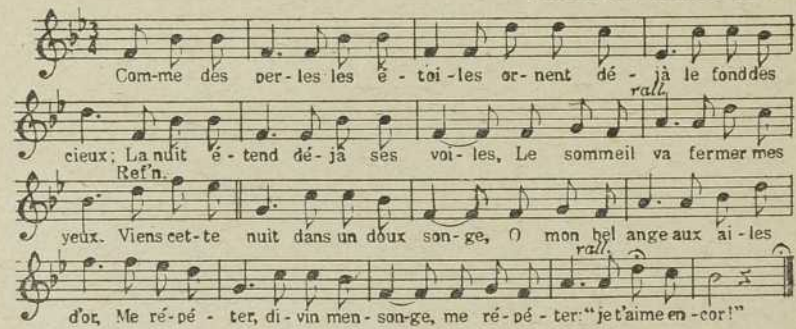
Ah ! si j'étais la fleur au teint vermeil !
Ah ! si j'étais la rose fortunée !
Dans le feuillage épais, loin de l'ardent soleil,
Je resterais fermée;
Et pour toi seul, sortant de mon sommeil,
J'exhalerais mon âme parfumée.

III

Ah ! si j'étais la flamme de l'azur !
Ah ! si j'étais l'étoile lumineuse !
Je cacherais l'éclat de mon flambeau si pur
Dans l'ombre vaporeuse;
Et pour toi seul, perçant le ciel obscur,
J'apparaîtrais brillante et radieuse !

BEL ANGE AUX AILES D'OR.

Collection Uldéric Allaire.



I

Comme des perles, les étoiles
Ornent déjà l'azur des cieux.
La nuit étend déjà ses voiles;
Le sommeil va fermer mes yeux.

REFRAIN

Viens cette nuit dans un doux songe,
O mon bel ange aux ailes d'or !
Me répéter, divin mensonge,
Me répéter: "Je t'aime encor !"

II
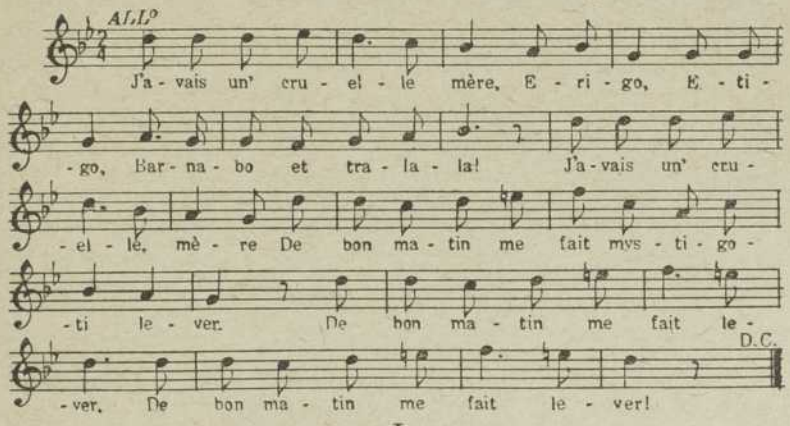
Sur un soupçon tu t'es enfuie
Je pleure hélas ton abandon;
Dans un regard, je t'en supplie,
Viens m'apporter un doux pardon.

III

Oh! crois-le bien, ma douce amie,
Pour te revoir rien qu'un seul jour,
Je donnerais plus que ma vie;
Je donnerais tout mon amour.

J'AVAIS UN'CRUELLE MÈRE.

Recueillie et reconstituée par Uldéric Allaire.



I

J'avais un' cruelle mère,
Erigo, Etigo, Barnabo et Tra-la, la !
J'avais un'cruelle mère,
De bon matin me fait mysticoté lever.
De bon matin me fait lever. (bis)

II

Ell' m'envoi' t'à la fontaine,
Erigo, Etigo, Barnabo et Tra-la, la !
Ell' m'envoi' t'à la fontaine,
Et pour de l'eau aller mysticoté chercher.
Et pour de l'eau aller chercher. (bis)

III

Dedans mon chemin rencontre,
Erigo, Etigo, Barnabo et Tra-la, la !
Dedans mon chemin rencontre,
Un' connaissanc' du temps mysticoté passé.
Un' connaissanc' du temps passé. (bis)

IV

On a parlé d'amourette,
Erigo, Etigo, Barnabo et Tra-la, la !
On a parlé d'amourette,
Que je m'y suis-t'y mysticoté amusé.
Que je m'y suis-t'y amusé. (bis)

V

Que va dir' ma bonne mère,
Erigo, Etigo, Barnabo et Tra-la, la !
Que va dir' ma bonne mère,
Ell' qui m'attend pour mysticoté déjeuner.
Elle qui m'attend pour déjeuner. (bis)
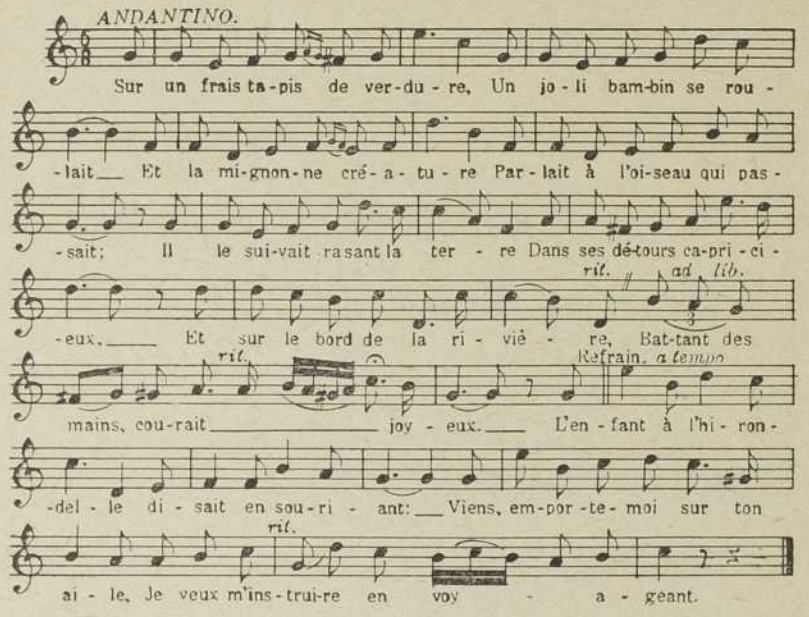
VI

Vous direz à votre mère,
Erigo, Etigo, Barnabo et Tra-la, la !
Vous direz à votre mère,
Eh bien ! que l'eau était mysticoté brouillée.
Eh bien ! que l'eau était brouillée. (bis)

VII

Qu'il vous a fallut attendre,
Erigo, Etigo, Barnabo et Tra-la, la !
Qu'il vous a fallu attendre,
A c'que l'eau fut tout' mysticoté débrouillée.

L'ENFANT ET L'HIRONDELLE.



I

Sur un frais tapis de verdure,
Un joli bambin se roulait ;
Et la mignonne créature
Parlait à l'oiseau qui passait.
Il le suivait rasant la terre,
Dans ses détours capricieux...
Et sur le bord de la rivière,
Battant des mains, courant, joyeux,

REFRAIN

L'enfant à l'hirondelle,
Disait en souriant:
"Viens! emporte-moi sur ton aile,
Je veux m'instruire en voyageant."

II

"L'A. B. C. D. me désespère,
Avec toi j'apprendrais bien mieux;
Et puis en faisant ma prière
Je serais bien plus près des cieux !
Que je voudrais être à ta place,
Dans les airs, jouer et dormir...
Et comme toi, fendant l'espace,
Monter, descendre à mon loisir !"

III

"Nous verrions tous deux avec joie,
Les cieux où naissent les beaux jours,
Mon lit d'enfant serait la soie
Que tu gardes sur toi toujours.
Je verrais dans une seconde,
Ce que Dieu créa de plus beau !
Et j'aurais fait le tour du monde,
A peine sorti du berceau !"
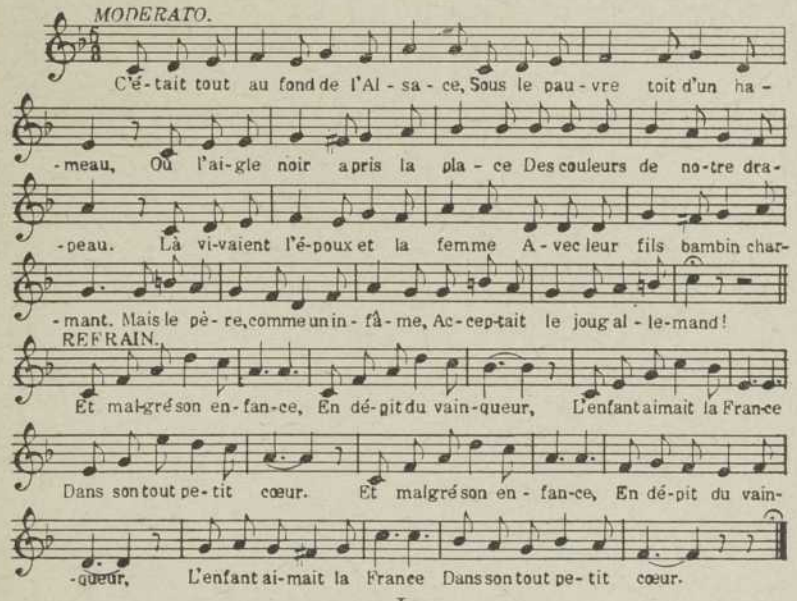
IV

L'enfant radieux d'innocence,
Etait si pressant, si mignon,
Que l'oiseau, malgré son silence,
Semblait dire au petit: "Viens donc !"
Vers un lieu fleuri de la terre
Ils allaient partir quand soudain,
L'enfant voyant pleurer sa mère,
L'embrassa et la prit par la main...

DERNIER REFRAIN

L'enfant à l'hirondelle,
Disait en souriant:
"Vois ma mère, en restant près d'elle,
J'apprendrai mieux qu'en voyageant."

LE PETIT CRUCIFIÉ.



I

C'était tout au fond de l'Alsace,
Sous le pauvre toit d'un hameau,
Où l'aigle noir a pris la place
Des couleurs de notre drapeau;
Là vivaient l'époux et la femme,
Avec leur fils, bambin charmant,
Mais le père, comme un infâme,
Acceptait le joug allemand.

REFRAIN

Et malgré son enfance,
En dépit du vainqueur,
L'enfant aimait la France
Dans son tout petit coeur. } bis

II

La mère avait l'âme française,
A son enfant, en le berçant,
Elle apprenait la "Marseillaise"
Lorsque le père était absent,
Et lui disait d'une voix fière:
"Quand tu seras grand, mon Louis,
Tu repasseras la frontière
Pour servir ton ancien pays.

REFRAIN

Oh! oui, mère chérie,
Disait-il tendrement,
J'aime tant ma patrie,
C'est aussi ma maman! } bis

III

Un jour rentrant à l'improviste,
Le père dans un coin obscur,
Voit son fils en petit artiste,
Faisant des dessins sur le mur;
Et c'était des braves ! des braves !
Qu'il dessinait le cher enfant;
Des Turcos, des Chasseurs, des Zouaves...
"Ah ! dit-il, que fais-tu là brigand?

REFRAIN

L'enfant répond au traître:
"Des soldats triomphants!
C'est ce que je veux être
Lorsque j'aurai vingt ans! } bis

IV

L'homme, d'une voix abrutie;
Dit: "Je suis Allemand, tu sais;
Tu vas voir comment je châtie
Quiconque ose aimer les Français."
L'attachant avec une corde,
Ce vil serviteur des Germains,
Contre un mur, sans miséricorde,
Lui cloua les pieds et les mains.

REFRAIN

Et malgré sa souffrance,
L'enfant malgré ses pleurs,
Disait: "Vive la France!
France, pour toi je meurs". } bis

V
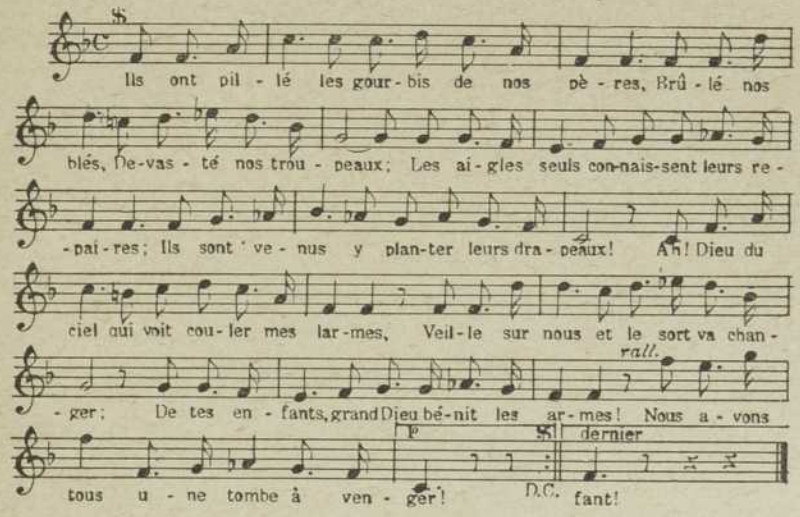
Enfin, à ses appels suprêmes,
La patrouille accourt, ô stupeur!
Les soldats allemands eux-mêmes
Semblent pétrifiés d'horreur,
Le couvrant de baisers, sa mère
Dans ses bras l'emporte en pleurant:
Et l'enfant fermant sa paupière,
Disait encore en expirant.

REFRAIN

Adieu! France que j'aime,
Adieu! je vais mourrir!
Mais je t'aime quand même
Jusqu'au dernier soupir. } bis

LE VIEUX SHEIK....

Recueillie et reconstituée par Uldéric Allaire.



I

"Ils ont pillé les gourbis de nos pères,
Brûlé nos blés, dévasté nos troupeaux !
Les aigles seuls connaissent leurs repaires,
Ils sont venus y planter leurs drapeaux !
Ah ! Dieu du ciel, qui vois couler mes larmes,
Veille sur nous et le sort va changer.
De tes enfants, grand Dieu, bénis les armes.
Nous avons tous une tombe à venger !"

II
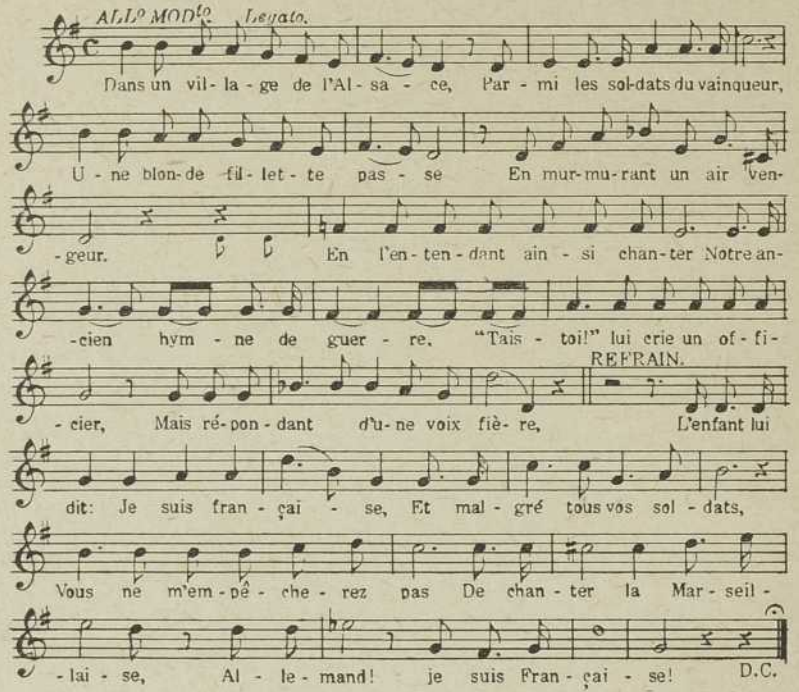
"Ils ont choisi l'heure de la prière,
Ils ont frappé des hommes à genoux !
Mais cet enfant qui défendait son père
En m'appelant est tombé sous leurs coups !
Je leur pardonne et ma maison en flamme,
Et leur drapeau qui flotte triomphant !
Moi, le vieux Sheik, moi, le roi de la plaine,
Les malheureux... Ils ont tué mon enfant !..."

III

Ainsi parlait le vieux Sheik, dont la tête
Avait blanchi dans la guerre et les camps,
Son oeil brillait, et jamais la tempête
N'avait lancé d'éclat plus menaçant...
Voyez passer ce cavalier farouche,
Dont le coursier vole comme le vent.
C'est le vieux Sheik... malheur à qui lui touche ;
Il va venger la mort de son enfant !...

L'ENFANT CHANTAIT LA MARSEILLAISE.

VILLEMER. LUCIEN COLLIN.



I

Dans un village de l'Alsace,
Parmi les soldats du vainqueur,
Une blonde fillette passe,
En murmurant un air vengeur.
En l'entendant ainsi chanter
Notre ancien hymne de guerre,
"Tais-toi ! lui crie un officier
Mais, répondant d'une voix fière,

REFRAIN

L'enfant lui dit: Je suis Française
Et, malgré tous vos soldats,
Vous ne m'empêcherez pas
De chanter la Marseillaise;
Allemand! Je suis Française!

II

Dès que reverdit la prairie,
Regardez partout dans nos champs,
Les trois couleurs de ma patrie,
Fleurir devant vos régiments."
L'officier dit en pâlissant:
"L'Alsace est nôtre de naissance,"
"Ce n'est pas vrai, répond l'enfant,
Vous l'avez volée à la France.

III

Des soldats de la république,
Vous l'avez appris autrefois,
Lorsque la meute germanique
Voulait nous ramener des rois.
Nos pères, sur les bords du Rhin
Et sur les remparts de Mayence,
Puis devant vous en plein Berlin,
La chantait, buvant à la France."

REFRAIN

L'enfant redit: Je suis Française,
Et, malgré tous vos soldats,
Vous ne m'empêcherez pas
De chanter la Marseillaise;
Allemand! Je suis Française!

IV
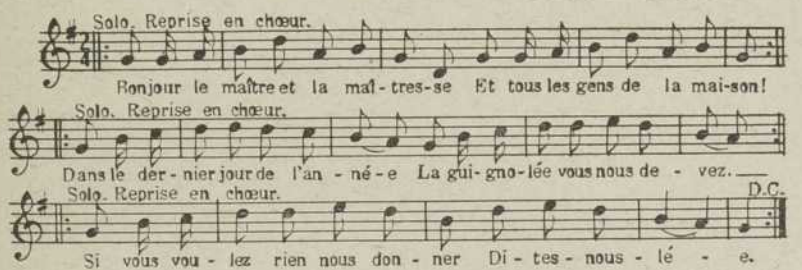
L'officier, héros de Bazeille,
Tenait son sabre dans la main,
Il la frappe et l'enfant vermeille
Pâlit et chancelle soudain;
Epongeant le sang de son front,
Elle leur dit: A l'autre campagne,
Les canons français s'en iront
Vous la chanter en Allemagne.

REFRAIN

L'enfant redit: Je suis Française,
Un jour vous n'empêcherez pas
Que nos clairons et nos soldats
Chez vous chantent la "Marseillaise"
Allemand! Je meurs Française!

LA GUIGNOLÉE.

Collection Uldéric Allaire.
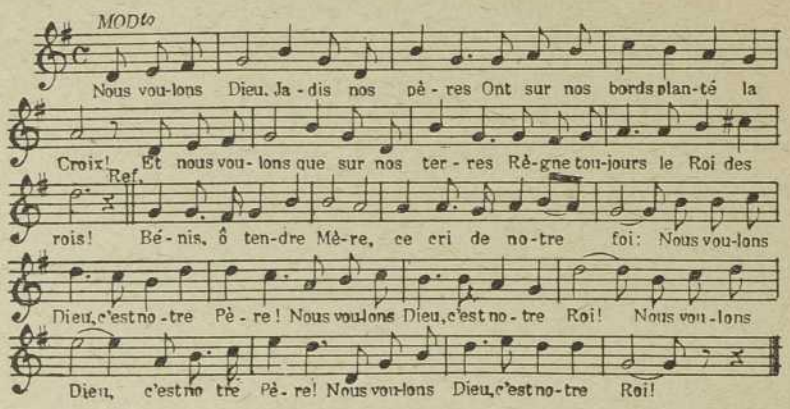


Bonjour le maître et la maîtresse } bis
Et tous les gens de la maison. }

Pour le dernier jour de l'année } bis
La Guignolée vous nous devez. }

Si vous voulez rien nous donner, } bis
Dites-nous lé-e. }

NOUS VOULONS DIEU.



I

Nous voulons Dieu ! Jadis nos pères
Ont sur nos bords planté la croix;
Et nous voulons que sur nos terres
Règne toujours le Roi des rois.

REFRAIN

Bénis, ô tendre Mère
Ce cri de notre foi:
Nous voulons Dieu ! c'est notre père ! } bis
Nous voulons Dieu ! c'est notre roi ! }

II

Nous voulons Dieu ! Dans notre histoire
Il fut l'espoir des jours mauvais;
Nous lui devons cette victoire,
D'être restés croyants, français.

III

Nous voulons Dieu ! Nous voulons mettre
Sur le drapeau de Carillon,
Le Coeur Sacré du Divin Maître
Pour protéger la nation.

IV

Nous voulons Dieu ! dans nos usines
Pour consoler le travailleur;
Pour lui montrer aux mains divines
L'austère trace du labeur.

V

Nous voulons Dieu dans nos poitrines !
Nous te voulons, sang de Jésus !
Pour rester fiers de nos doctrines,
Garder intactes nos vertus.

VI

Nous voulons Dieu ! Nous, la jeunesse
Aux longs espoirs, aux grands amours !
Il faut au coeur de la tendresse,
Et Dieu peut seul aimer toujours !
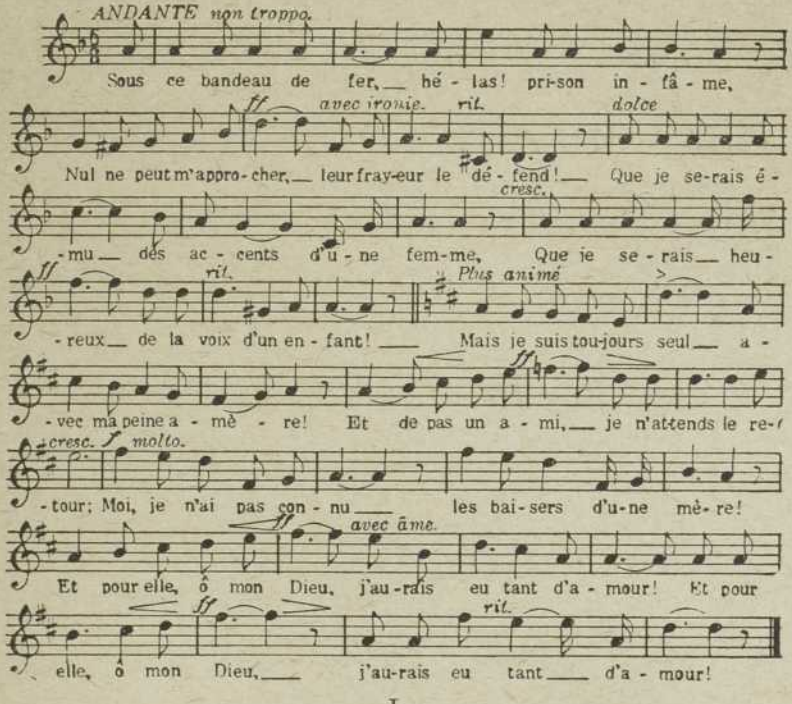
Du cercle "La Salle" A.C.J.C.

TOUJOURS SEUL !

ou

"LE MASQUE DE FER"

EMILE BARATEAU. ADRIEN BOÏELDIEU.



I

Sous ce bandeau de fer, hélas ! prison infâme
Nul ne peut m'approcher... leur frayeur le défend !
Que je serais ému des accents d'une femme!
Que je serais heureux de la voix d'un enfant !
Mais je suis toujours seul avec ma peine amère,
Et, de pas un ami je n'attends le retour;
Moi, je n'ai pas connu les baisers d'une mère !
Et pour elle, O mon Dieu, j'aurais eu tant d'amour ! (bis)

II
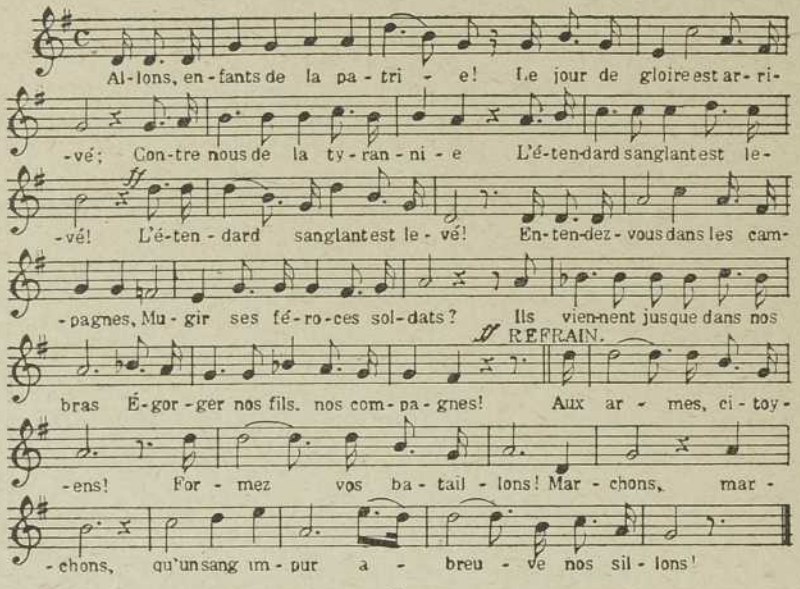
Le jour s'enfuit au loin, et l'étoile rayonne;
La cloche tout là-bas, dans l'air vient de gémir...
De diamants, la nuit parsème sa couronne...
Que je serais heureux si je pouvais dormir !...
Car je suis toujours seul, avec ma peine amère,
Et, de pas un ami je n'attends le retour;
Moi, je n'ai pas connu les baisers d'une mère !...
Et pour elle, O mon Dieu, j'aurais eu tant l'amour ! (bis)

III

Plus de sommeil pour moi, tant mon âme est flétrie...
O mon Dieu, par pitié, daigne me secourir !
Toi seul es grand! rends-moi ton ciel douce patrie!...
Que je serais heureux si je pouvais mourir !...
Car je suis toujours seul, avec ma peine amère,
Et, de pas un ami je n'attends le retour;
Moi, je n'ai pas connu les baisers d'une mère !...
Dans ton ciel, O mon Dieu, garde-moi son amour. (bis)

LA MARSEILLAISE.

ROUGET DE L'ISLE.



I

Allons, enfants de la patrie !
Le jour de gloire est arrivé;
Contre nous de la tyrannie,
L'étendard sanglant est levé! (bis)
Entendez-vous dans les campagnes,
Mugir ces féroces soldats ?
Ils viennent jusque dans nos bras,
Egorger nos fils, nos compagnes !

REFRAIN

Aux armes, citoyens ! Formez vos bataillons:
Marchons, marchons,
Qu'un sang impur abreuve nos sillons !

II

Que veut cette horde d'esclaves
Contre nous en vain conjurés ?
Pour qui ces ignobles entraves,
Ces fers dès longtemps préparés ? (bis)
Français pour nous, ah ! quel outrage !
Quels transports il doit exciter !
C'est nous qu'on ose méditer
De rendre à l'antique esclavage?

III

Tremblez, tyrans ! et vous perfides,
L'opprobre de tous les partis;
Tremblez! vos projets parricides
Vont enfin recevoir leur prix, (bis)
Tout est soldat pour vous combattre:
S'ils tombent, nos jeunes héros,
La terre en produit de nouveaux
Contre vous tout prêts à se battre.
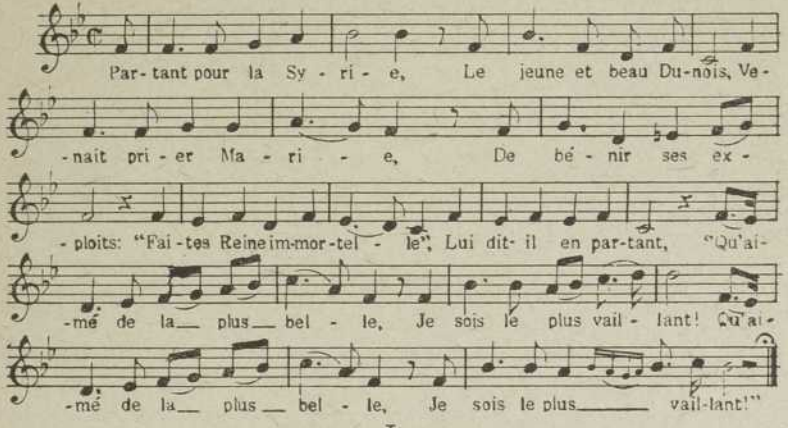
IV

Amour sacré de la patrie,
Conduis, soutiens nos bras vengeurs,
Liberté, liberté chérie,
Combats avec tes défenseurs, (bis)
Sous nos drapeaux que la victoire
Accoure à tes mâles accents;
Que tes ennemis expirants
Voient ton triomphe et notre gloire.

V

Que l'amitié, que la patrie
Fassent l'objet de tous nos voeux;
Ayons toujours l'âme remplie
Des feux qu'ils inspirent tous deux, (bis)
Soyons unis, tout est possible,
Nos vils ennemis tomberont;
Alors les Français cesseront
De chanter ce refrain terrible.

PARTANT POUR LA SYRIE.



I

Partant pour la Syrie,
Le jeune et beau Dunois,
Venait prier Marie
De bénir ses exploits.
"Faites, reine immortelle,"
Lui dit-il en partant,
"Qu'aimé de la plus belle,
Je sois le plus vaillant! (bis)

II

Il écrit sur la pierre
Les serments de l'honneur,
Et va suivre à la guerre
Le comte son seigneur
Au noble voeu fidèle,
Il crie en combattant:
"Amour à la plus belle,
Honneur au plus vaillant!" (bis)

III

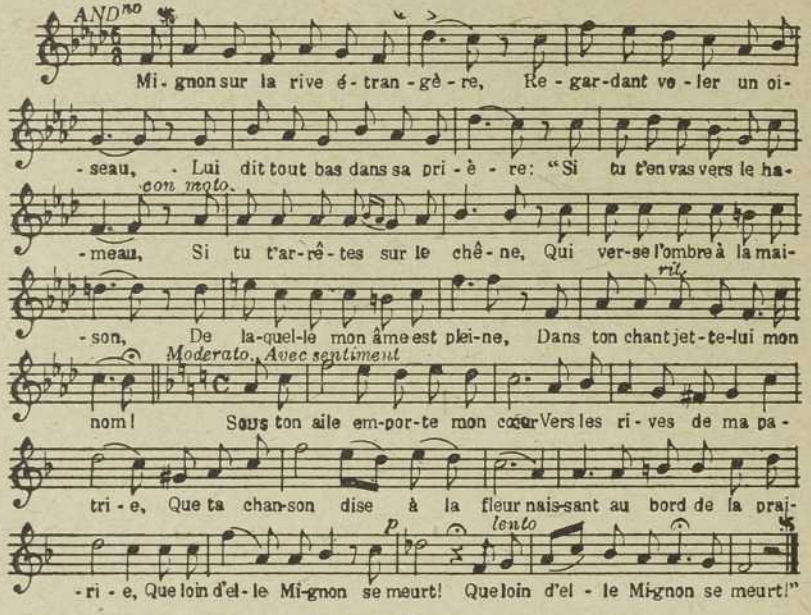
"Viens, fils de la Victoire,
Dunois", dit le seigneur,
"Puisque tu fais ma gloire,
Je ferai ton bonheur.
De ma fille Isabelle,
Sois l'époux à l'instant,
Car elle est la plus belle,
Et toi le plus vaillant!" (bis)

IV

A l'autel de Marie,
Ils contractent tous deux,
Cette union chérie,
Qui seul les rend heureux.
Chacun dans la chapelle
Disait en les voyant:
"Amour à la plus belle,
Honneur au plus vaillant!"

LES REGRETS DE MIGNON.

VILLEMER ET DELORMEL. FRÉDÉRIC BOISSIÈRE.



I

Mignon sur la rive étrangère,
Regardant voler un oiseau,
Lui dit, tout bas dans sa prière:
"Si tu t'en vas vers le hameau,
Si tu t'arrêtes sur le chêne
Qui verse l'ombre à la maison
De laquelle mon âme est pleine
Dans ton chant jette-lui mon nom !"

REFRAIN

Sous ton aile, emporte mon coeur
Vers les rives de ma patrie
Que ta chanson dise à la fleur
Naissant au bord de la prairie:
Que loin d'elle Mignon se meurt!
Que loin d'elle Mignon se meurt!

II
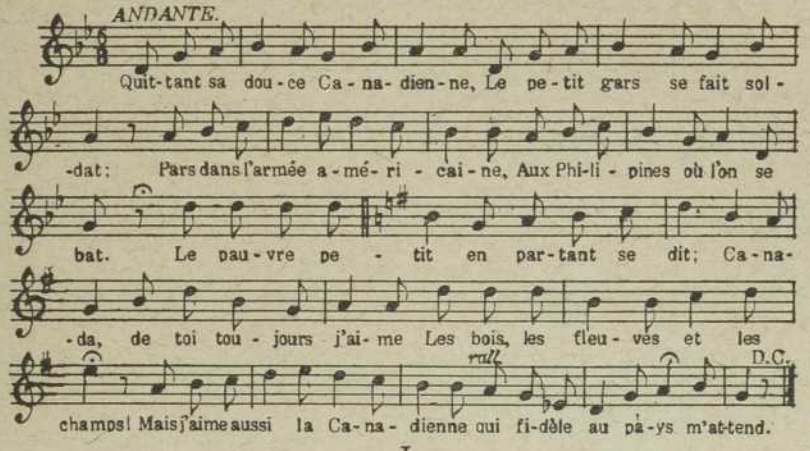
Hirondelle, sur une branche
Repose-toi pour écouter
Sonner la cloche du dimanche
Et quand tu l'entendras tinter,
Aux compagnes de mon enfance
Qui passeront auprès de toi
Pour éveiller leur souvenance,
Que ta chanson parle de moi !

III

Lorsque du ciel où je suis née,
Hirondelle tu reviendras,
Avec l'avril d'une autre année.
Si tu ne me retrouves pas;
C'est que froide comme les marbres
Mignon, le coeur inanimé
Reposera sous les grands arbres,
Loin de son pays tant aimé.

LE PETIT GARS.

RAOUL COLLET. HENRI MIRO.



I

Quittant sa douce Canadienne,
Le petit gars se fait soldat;
Pars dans l'armée américaine,
Aux Philipines où l'on se bat.
Le pauvre petit
En partant se dit:
"Canada, de toi toujours j'aime
Les bois, les fleuves et les champs!
Mais j'aime aussi la Canadienne
Qui fidèle au pays m'attend.

II

Après deux ou trois jours d'attente
Partent les joyeux régiments,
Le soir près de la blanche tente
Le petit gars pense aux absents.
Le pauvre petit
Tout bas se redit:
Canada de toi toujours j'aime
Les bois, les fleuves et les champs!
Mais j'aime aussi la Canadienne
Qui fidèle au pays m'attend.

III
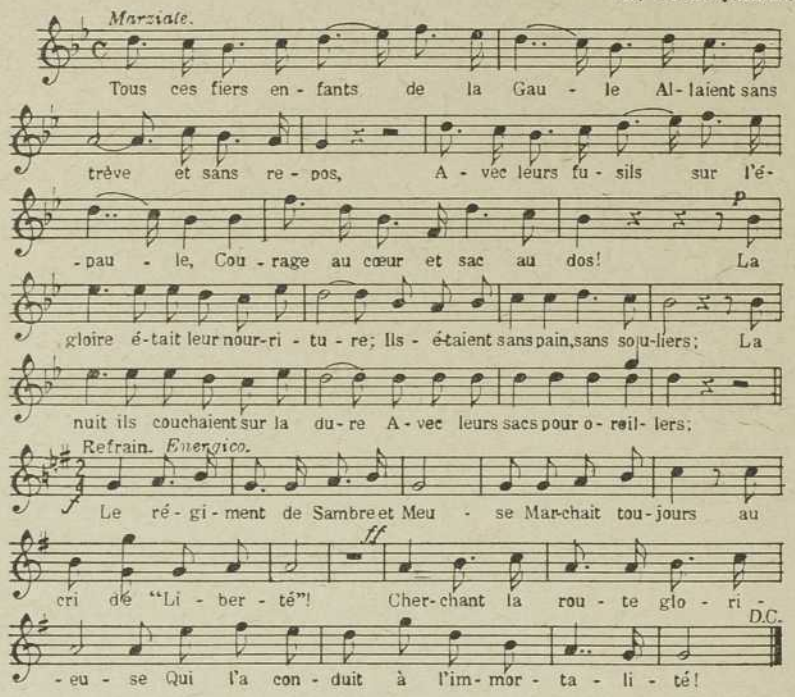
Aujourd'hui c'est jour de bataille
Le p'tit gars est au premier rang.
Mais au milieu de la mitraille
Une balle frappa l'enfant...
Le pauvre petit
En tombant redit:
Canada, de toi toujours j'aime
Les bois, les fleuves et les champs!
Mais j'aime aussi la Canadienne
Qui fidèle au pays m'attend.

IV

L'officier vint à l'ambulance
Voir le petit héros qui meurt,
Et sur sa poitrine, en silence,
Il déposa la croix d'honneur.
Le pauvre petit
En mourant redit:
Embrassez bien la Canadienne
Qui priera sur mon tombeau...
Pour la patrie Américaine.
Je m'endors sous son beau drapeau!

LE RÉGIMENT DE SAMBRE ET MEUSE.

R. PLANQUETTE.



I

Tous ces fiers enfants de la Gaule
Allaient sans trève et sans repos;
Avec leur fusil sur l'épaule,
Courage au coeur et sac au dos !
La gloire était leur nourriture,
Ils étaient sans pain, sans souliers.
La nuit, ils couchaient sur la dure
Avec leurs sacs pour oreillers...

REFRAIN

Le régiment de Sambre et Meuse
Marchait toujours aux cris de liberté,
Cherchant la route glorieuse
Qui l'a conduit à l'immortalité !

II

Pour nous battre ils étaient cent mille
A leur tête, ils avaient des rois !
Le général, vieillard débile,
Faiblit pour la première fois.
Voyant certaine la défaite,
Il réunit tous ses soldats,
Puis il fit battre, la retraite
Mais eux, ne l'écoutèrent pas!

III

Le choc fut semblable à la foudre,
Ce fut un combat de géants !
Ivres de gloire, ivres de poudre,
Pour mourir ils serraient les rangs !
Le régiment par la mitraille
Etait assailli de partout,
Pourtant la vivante muraille
Impassible, restait debout !

IV
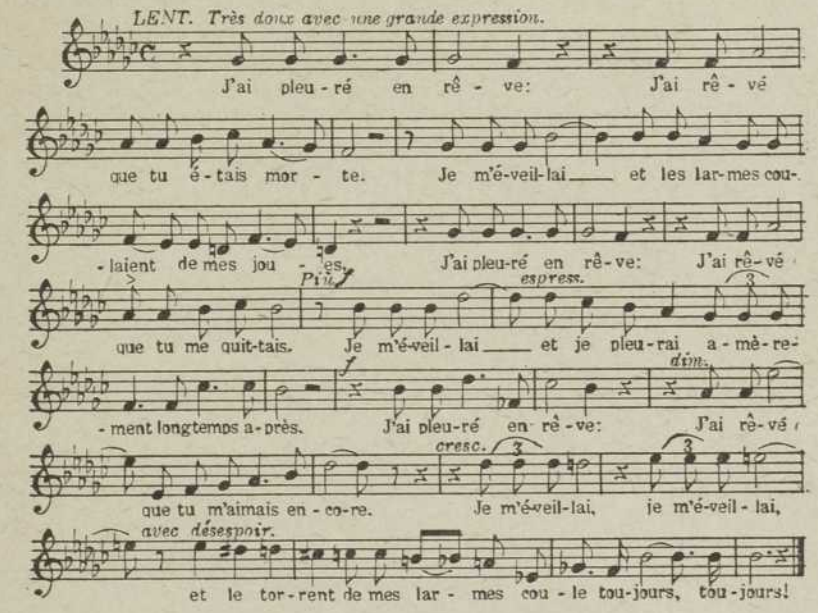
Le nombre eut raison du courage,
Un soldat restait; le dernier !
Il se défendit avec rage
Mais bientôt fut fait prisonnier !
En voyant ce héros farouche
L'ennemi pleura sur son sort;
Le héros prit une cartouche,
Jura, puis se donna la mort !

DERNIER REFRAIN

Le régiment de Sambre et Meuse
Reçut la mort aux cris de liberté,
Mais son histoire glorieuse
Lui donne droit à l'immortalité !

J'AI PLEURÉ EN RÊVE.
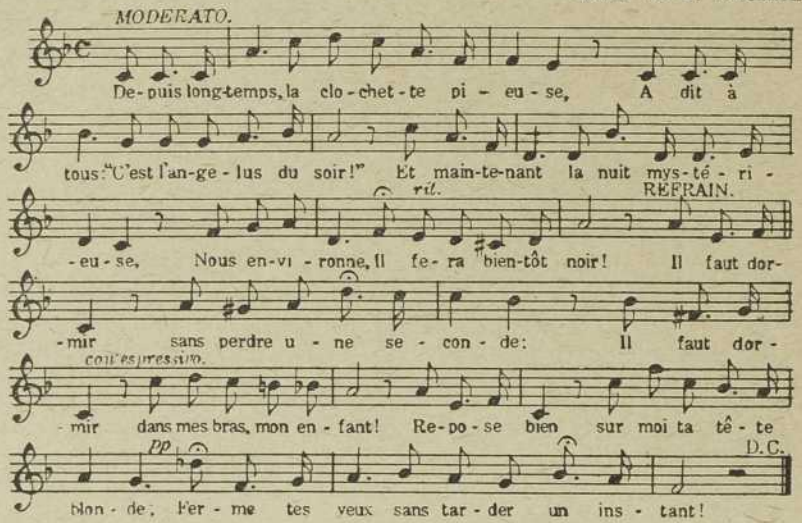
H. HEINE. G. HUE.



J'ai pleuré en rêve: j'ai rêvé que tu étais morte...
Je m'éveillai, et les larmes coulaient de mes joues!
J'ai pleuré en rêve: j'ai rêvé que tu me quittais...
Je m'éveillai... et je pleurai amèrement longtemps après.
J'ai pleuré en rêve: j'ai rêvé que tu m'aimais encore
Je m'éveillai, je m'éveillai et le torrent de mes larmes
Coule toujours... toujours!...

IL FAUT DORMIR !

MME A. B. LACERTE.



I

Depuis longtemps, la clochette pieuse
A dit à tous: "C'est l'angélus du soir !"
Et maintenant la nuit mystérieuse
Nous environne; il fera bientôt noir.

REFRAIN

Il faut dormir sans perdre une seconde
Il faut dormir dans mes bras, mon enfant !
Repose bien sur moi ta tête blonde:
Ferme tes yeux sans tarder un instant.

II
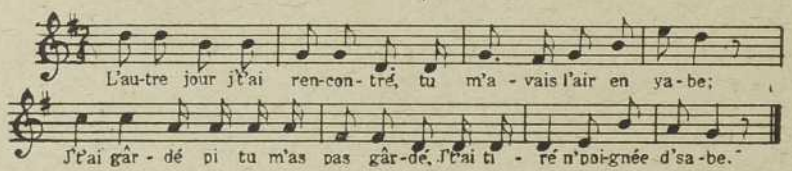
Si tu savais, ange, combien je t'aime,
Si tu savais le riant avenir
Que j'ai rêvé pour toi, cette nuit même!...
O mon enfant, puisse Dieu te bénir !

III

Ne pleure plus: ah ! pourquoi donc ces larmes ?
Dors, mon enfant, et surtout, ne crains rien:
Auprès de toi, pour calmer tes alarmes,
Veillent ta mère et ton ange gardien.

L'AUTRE JOUR J'T'AI RENCONTRE.
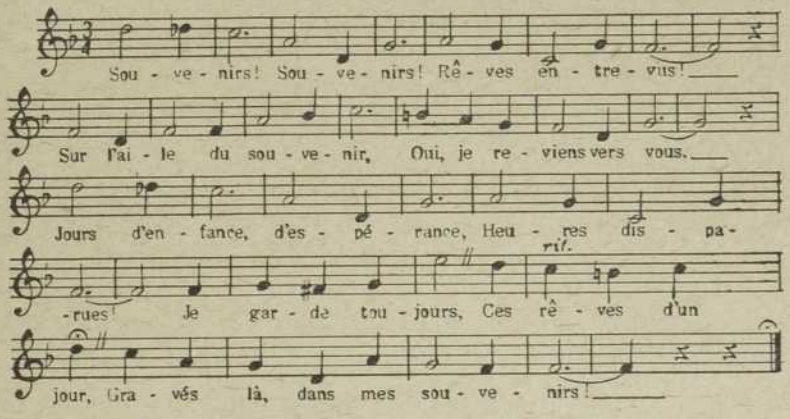
(Chanson folle)



L'autre jour j't'ai rencontré,
Tu m'avais l'air en yabe...
J'tai gârdé, pi tu m'as pas gârdé,
J't'ai tiré' n'poignée d'sabe !

SOUVENIRS ! SOUVENIRS !
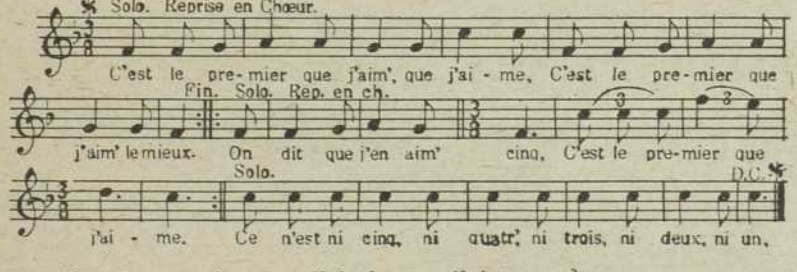
(Traduction libre) Adaptation française de Uldéric Allaire.



Souvenirs ! Souvenirs !
  Rêves entrevus;
Sur l'aile du souvenir
Oui, je reviens vers vous.
Jours d'enfance, d'espérance,
  Heures disparues !
Je garde toujours
Ces rêves d'un jour
Gravés là, dans mes souvenirs.

C'EST LE PREMIER QUE J'AIME LE MIEUX.

Recueillie et reconstituée par Uldéric Allaire.
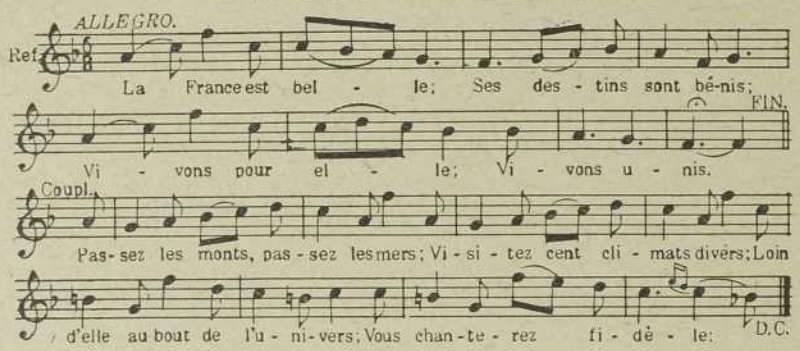


C'est le premier que j'aim', que j'aime,
C'est le premier que j'aim' le mieux. } bis

On dit que j'en aim' cinq; c'est le premier que j'aime. (bis)

Ce n'est ni cinq, ni quatr', ni trois, ni deux, ni un,

N.B. Pour les autres couplets, on n'a qu'à augmenter le nombre.

LA FRANCE EST BELLE.



REFRAIN

La France est belle; ses destins sont bénis;
Vivons pour elle; vivons unis...

I

Passez les monts, passez les mers;
Visitez cent climats divers;
Loin d'elle au bout de l'univers,
Vous chanterez fidèle:

II

Faut-il défendre nos sillons ?
Voyez cent jeunes bataillons
S'élancer, brûlants tourbillons,
Où la foudre étincelle !

III
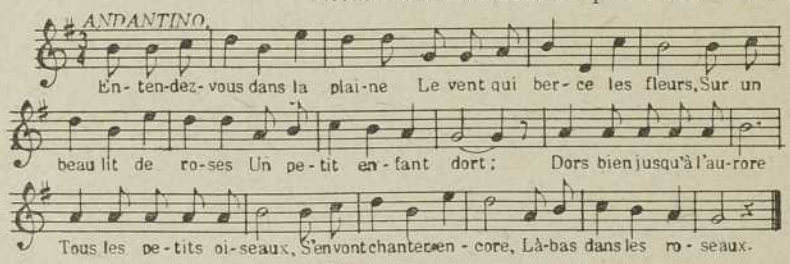
Maint peuple, sortant du sommeil,
Salue, à l'horizon vermeil,
Les trois couleurs de ton soleil,
O Reine universelle !

IV

Et nous, ses fils, avec ardeur,
Nous travaillons pour sa grandeur,
Offrant à Dieu, son Créateur,
Des coeurs brûlants de zèle.

ENTENDEZ-VOUS DANS LA PLAINE.

Recueillie et reconstituée par Uldéric Allaire.
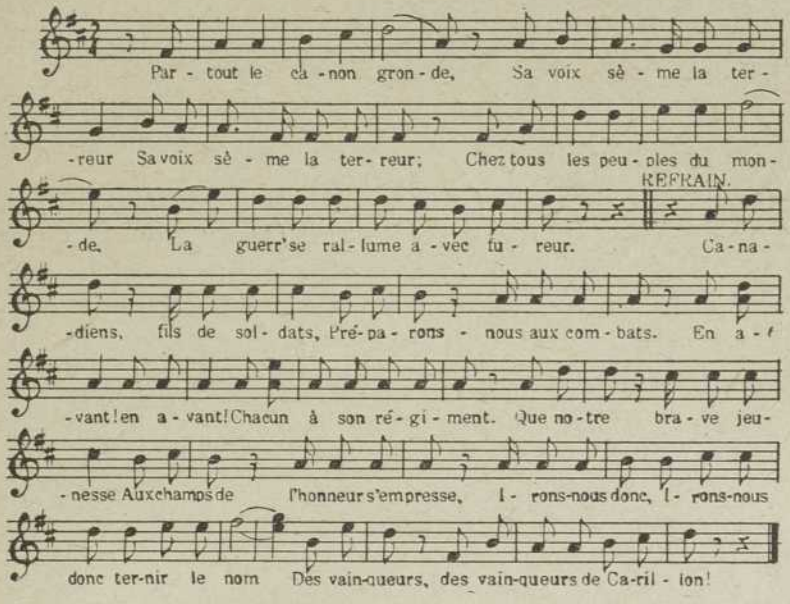


Entendez-vous dans la plaine,
Le vent qui berce les fleurs ?
Sur un beau lit de roses,
Un petit enfant dort...
"Dors bien jusqu'à l'aurore,
Tous les petits oiseaux
S'en vont chanter encore
Là-bas dans les roseaux."

LES VOLONTAIRES DE TERREBONNE.

("Le Jeune Conscrit")

KUCKEN.



I

Partout le canon gronde,
Sa voix sème la terreur (bis)
Chez tous les peuples du monde,
La guerre se rallume avec fureur.

REFRAIN

Canadiens, fils de soldats,
Préparons-nous aux combats,
En avant ! en avant !
Chacun à son régiment.
Que notre brave jeunesse
Au champ de l'honneur s'empresse,
Irons-nous donc, irons-nous donc
Ternir le nom...
Des vainqueurs, des vainqueurs de Carillon.

II

Pour éviter l'orage,
Nous croiserions-nous les bras; (bis)
Subirons-nous cet outrage
De nous laisser subjuguer sans combats.

III

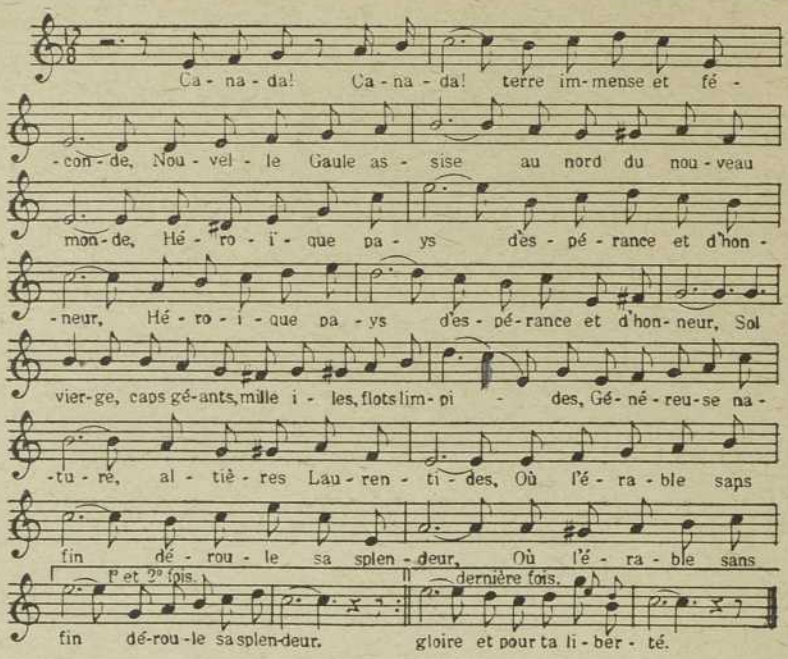
Issus de nobles races,
De peuples fiers et guerriers, (bis)
Nous devons suivre leurs traces
Et partager leur amour des lauriers.

IV

Jurons à la patrie,
Vienne l'heure du danger, (bis)
Que cette terre chérie
Jamais ne gémira sous l'étranger.

PATRIE !

ALBERT FERLAND. CHARLES TANGUAY.



I

Canada ! Canada ! terre immense et féconde,
Nouvelle Gaule assise au nord du Nouveau-Monde,
Héroïque pays d'espérance et d'honneur,
Héroïque pays d'espérance et d'honneur,
Sol vierge, caps géants, Mille-Iles, flots limpides,
Généreuse nature, altières Laurentides,
Où l'érable sans fin déroule sa splendeur. (bis)

II
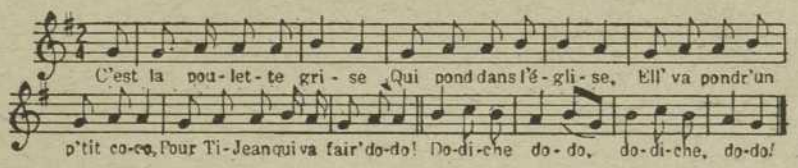
Canada ! Canada ! toi que le ciel protège,
Toi qui, sous ton manteau de verdure ou de neige,
Dans l'ombre de tes bois verdoyants ou jaunis,
Dans l'ombre de tes bois verdoyants ou jaunis,
Sur les bords de ton fleuve aux grandes eaux sereines,
Du sommet de tes monts, et du sein de tes plaines,
Es pour le Canadien le plus beau des pays ! (bis)

III

Gloire à toi ! nous t'aimons et l'étranger t'admire !
Gloire à toi, Saint-Laurent dont je ne saurais dire,
La beauté sans amour, ni le nom sans fierté.
La beauté sans amour, ni le nom sans fierté.
Qu'à jamais, fleuve aimé, tes rives nous soient chères,
Et rappellent toujours que le sang de nos pères,
S'épancha pour ta gloire et pour ta liberté. (bis)

C'EST LA POULETTE GRISE.

Recueillie et reconstituée par Uldéric Allaire.



I

C'est la poulette grise
Qui pond dans l'église,
Ell' va pondre un beau coco
Pour son p'tit qui va fair' dodo.
Dodiche, dodo. (bis)

II

C'est la poulette blanche
Qui pond dans les branches,
Ell' va pondre, etc.

III

C'est la poulette noire
Qui pond dans l'armoire,
Ell' va pondre, etc.

IV

C'est la poulette verte
Qui pond dans les couvertes,
Ell' va pondre, etc.
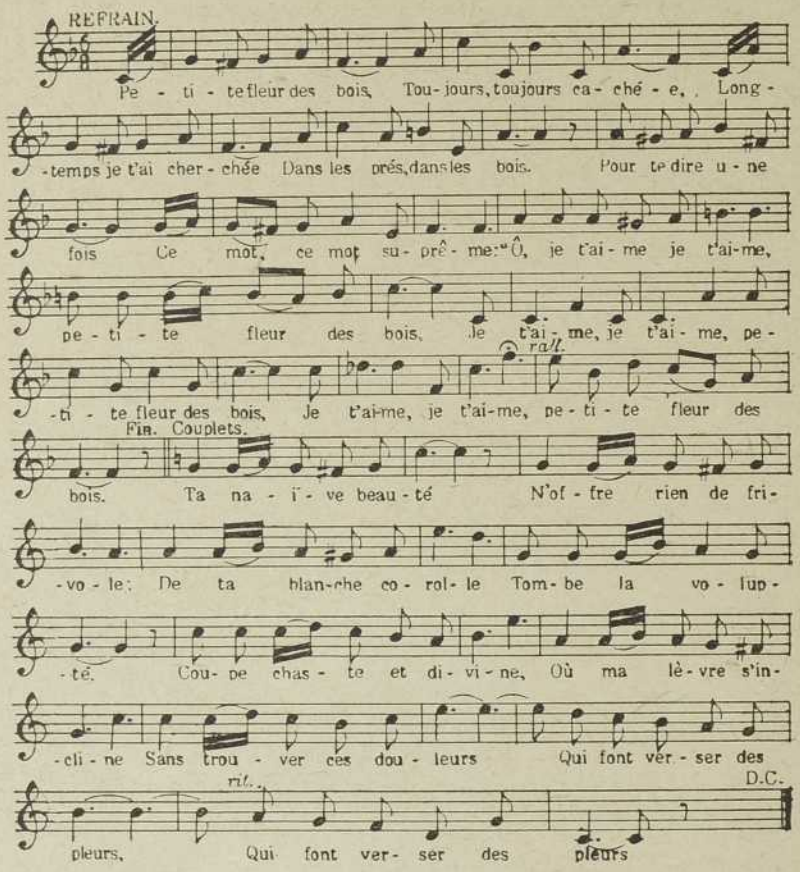
V

C'est la poulette brune
Qui pond dans la lune,
Ell' va pondre, etc.

VI

C'est la poulette jaune,
Qui pond dans les aulnes,
Ell' va pondre un beau coco
Pour son p'tit qui va fair' dodo,
Dodiche, dodo. (bis)

PETITE FLEUR DES BOIS.



REFRAIN

Petite fleur des bois,
Toujours, toujours cachée;
Longtemps je t'ai cherchée
Dans les prés, dans les bois;
Pour te dire une fois
Ce mot, ce mot suprême:
Oh ! je t'aime, je t'aime !
Petite fleur des bois.
Je t'aime, je t'aime ! } bis
Petite fleur des bois ! }

I

Ta naïve beauté
N'offre rien de frivole;
De ta blanche corolle
Tombe la volupté.
Coupe chaste et divine
Où ma lèvre s'incline
Sans trouver ces douleurs
Qui font verser des pleurs. (bis)

II
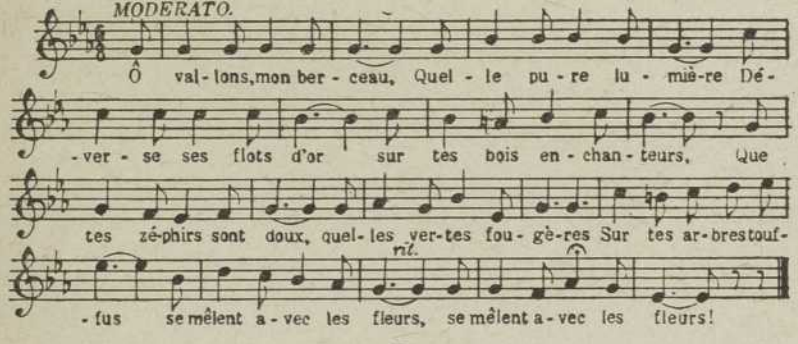
Tu refermes tes liens
Dans un rayon de flamme!
Je te verse mon âme;
Tes plaisirs sont les miens.
J'aime l'oiseau qui chante,
L'aube rafraîchissante,
La mouche aux ailes d'or
Reprenant son essor ! (bis)

III

Celle qui sait charmer,
Porte un nom qu'on adore,
Le tien, elle l'honore,
Comment ne pas l'aimer !
Te chercher dans l'absence,
T'apporter ma souffrance,
Te dire: "Sois à moi"
Et m'enivrer de toi ! (bis)

SÉJOUR DE MON ENFANCE.

Recueillie et reconstituée par Uldéric Allaire.



I

O vallons, mon berceau, quelle pure lumière
Déverse ses flots d'or sur tes bois enchanteurs
Que tes zéphirs sont doux, que les vertes fougères,
Sur tes arbres touffus, se mêlent avec les fleurs,
Se mêlent avec les fleurs.

II

Que j'aime mon ciel bleu, mon clocher, mon village,
Et les soirs parfumés, et les matins si beaux.
Et le toit paternel, couronné de feuillage,
Où viennent sans frayeurs, s'abriter les oiseaux,
S'abriter les oiseaux.
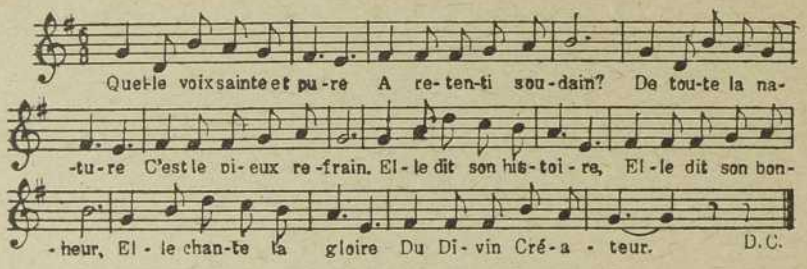
III

Et je pourrais, bravant les regrets de l'absence,
T'adresser sans mourir, un adieu sans retour!
Oh! non, je t'aime trop, séjour de mon enfance,
Si plein de souvenirs, de douceur et d'amour,
De douceur et d'amour.

LA PIÉTÉ.

(Quelle voix sainte et pure)

Recueillie et reconstituée par Uldéric Allaire.



I

Quelle voix sainte et pure,
A retenti soudain ?
De toute la nature
C'est le pieux refrain.
Elle dit son histoire,
Elle dit son bonheur,
Elle chante la gloire
Du divin Créateur.

II
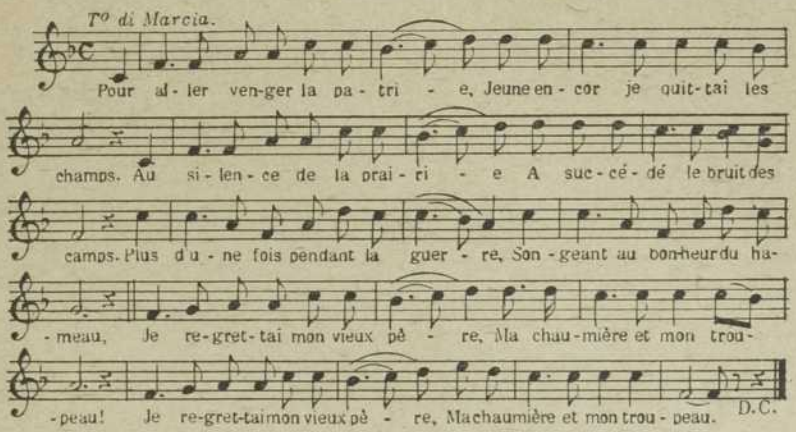
Petit oiseau, tu chantes
Ta douce liberté,
Tes amours innocentes
Et ta félicité.
Mais on te met en cage
Et tu chantes encor,
A Dieu par ton ramage,
Tu demandes la mort.

III

Beau chêne inébranlable,
Qui monte comme un voeu,
Du noir séjour du diable,
Jusqu'au palais de Dieu;
Le vent dans ton feuillage
Chante et dit: "A genoux !
A Dieu rendez hommage,
Priez-le comme nous !"

LES ADIEUX DE PIERRE.

Recueillie et reconstituée par Uldéric Allaire.



I

Pour aller venger la patrie,
Jeune encor je quittai les champs;
Au silence de la prairie
A succédé le bruit des camps.
Plus d'une fois pendant la guerre,
Songeant au bonheur du hameau
Je regrettai mon vieux père, } bis
Ma chaumière et mon troupeau. }

II

Braves soldats, mes frères d'armes
Dont j'ai toujours suivi les pas;
Dans vos succès, dans vos alarmes,
Compagnons, ne m'oubliez pas !
Recevez les adieux de Pierre,
Demain il retourne au hameau.
Revoir encore son vieux père, } bis
Sa chaumière et son troupeau. }
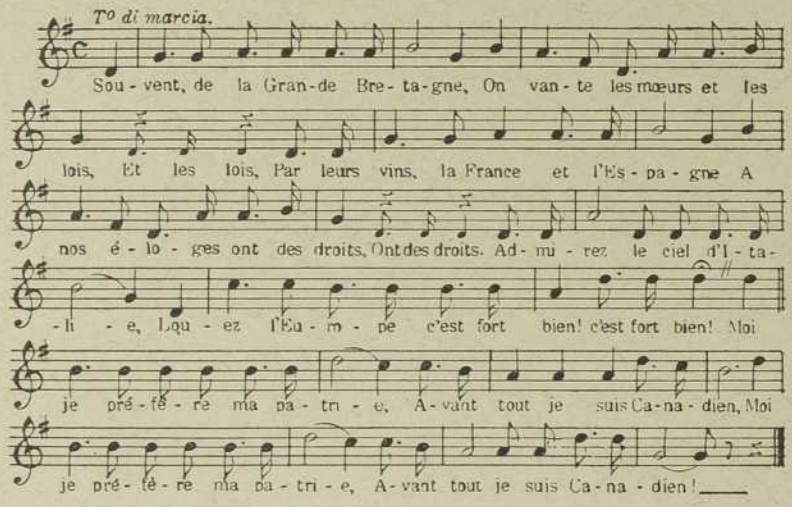
III

Du serment de servir la France,
Vingt blessures m'ont dégagé.
Mais j'emporte pour récompense
La Croix du Brave et mon congé.
Loin du tumulte de la guerre,
Je vivrai paisible au hameau,
J'y reverrai mon vieux père, } bis
Ma chaumière et mon troupeau. }

IV

Si, vers les rives de la France,
L'étranger marchait en vainqueur,
Le noble élan de la vaillance
Soudain, ferait battre mon coeur.
Avec ardeur on verrait Pierre,
Pour chercher au loin son drapeau,
Quitter encor son vieux père, } bis
Sa chaumière et son troupeau. }

AVANT TOUT JE SUIS CANADIEN.



I

Souvent de la grande-Bretagne
On vante les moeurs et les lois.
Par leur vins, la France et l'Espagne
A nos éloges ont des droits.
Admirons le ciel d'Italie,
Louez l'Europe c'est fort bien;
Moi je préfère ma patrie, } bis
Avant tout je suis Canadien ! }

II

Sur nous quel est donc l'avantage
De ces êtres prédestinés ?
En sciences, arts et langage,
Je l'avoue, ils sont nos aînés.
Mais d'égaler leur industrie,
Nous avons chez nous les moyens:
A tout préférons la patrie, } bis
Avant tout soyons Canadien ! }

III

Vingt ans, les Français, de l'histoire
Ont occupé seuls le crayon;
Ils étaient fils de la victoire
Sous l'immortel Napoléon;
Ils ont une armée aguerrie,
Nous avons de vrais citoyens:
A tout préférons la patrie, } bis
Avant tout soyons Canadien ! }
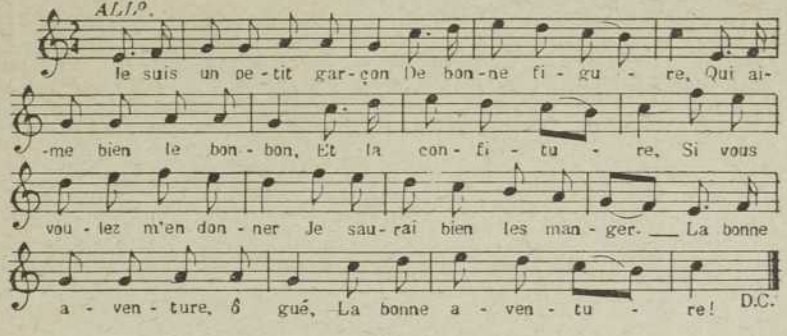
IV

Tous les jours l'Europe se vante
Des chefs-d'oeuvre de ses auteurs;
Comme elle, ce pays enfante
Journaux, poètes, orateurs.
En vain le préjugé nous crie:
Cédez le pas au monde ancien,
Moi, je préfère ma patrie, } bis
Avant tout je suis Canadien ! }

V

Originaires de la France,
Aujourd'hui sujets d'Albion,
A qui donner la préférence
De l'une ou l'autre nation ?
Mais n'avons-nous, je vous en prie,
Encore de plus puissants liens?
A tout préférons la patrie, } bis
Avant tout je suis Canadien ! }

LA BONNE AVENTURE, O GUÉ !



I

Je suis un petit garçon
De bonne figure,
Qui aime bien le bonbon
Et les confitures
Si vous voulez m'en donner,
Je saurai bien les manger.
La bonne aventure
O gué !
La bonne aventure !

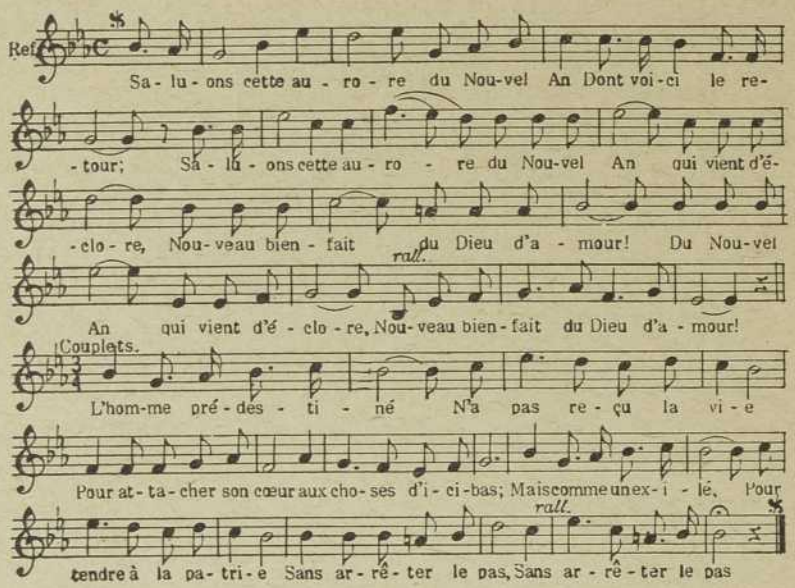
II

Je serai bien sage et bon,
Pour plaire à ma mère;
Je saurai bien ma leçon,
Pour plaire à mon père;
Je veux bien les contenter,
Et s'ils veulent m'embrasser;
La bonne aventure
O gué !
La bonne aventure !

III

Lorsque les petits garçons
Sont gentils et sages,
On leur donne des bonbons,
De belles images;
Mais quand ils se font gronder,
C'est le fouet qu'il faut donner,
La triste aventure
O gué !
La triste aventure !

LE NOUVEL AN.



REFRAIN

Saluons cette aurore, du nouvel an dont voici le retour,
Saluons cette aurore, du nouvel an qui vient d'éclore,
Nouveau bienfait du Dieu d'amour !
Du nouvel an qui vient d'éclore,
Nouveau bienfait du Dieu d'amour !

I

L'homme prédestiné n'a pas reçu la vie,
Pour attacher son coeur aux choses d'ici-bas;
Mais comme un exilé, pour tendre à la patrie,
Sans arrêter le pas, sans arrêter le pas.

II

Bénissez-la, Seigneur, cette nouvelle année,
Que votre amour céleste en charme tous les jours;
Et nul moment perdu, nulle heure profanée,
N'en ternira le cours, n'en ternira le cours.

III
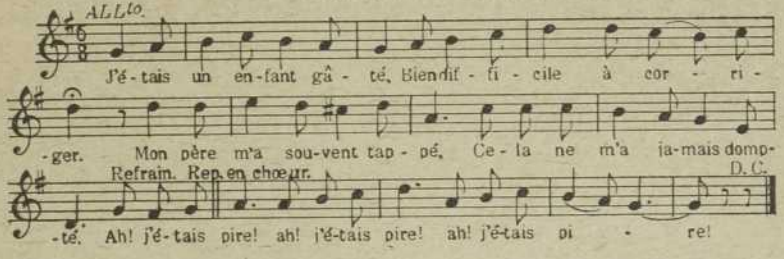
Bénissez nos amis, nos pères et nos mères,
Nos frères et nos soeurs, tous ceux que nous aimons.
Gardez de tout malheur ces amitiés si chères,
Nous vous les consacrons, nous vous les consacrons.

IV

Nos jours ne sont qu'un rêve, et passent comme une ombre;
Comme l'eau des torrents qui fuit dans les vallons,
Ils s'en vont sans retour; mais Dieu connaît le nombre,
De ceux que nous coulons. De ceux que nous coulons.

J'ÉTAIS UN ENFANT GÂTÉ.

Recueillie et reconstituée par Uldéric Allaire.



I

Ah! j'étais un enfant gâté
Bien difficile à corriger.
Mon père m'a souvent tappé,
Cela ne m'a jamais dompté.

REFRAIN

Ah! j'étais pire! (ter)

II

Un soir étant à la maison
A fair' l'ouvrage du fripon,
Je me croyais si bien caché...
Dessus ma main j'trouve un pâté.

III

Quand Margot s'aperçut d'cela,
Ell' voulut m'arracher les bras.
"Tu verras, mon p'tit Pandor
Si je te r'joins, t'es pas mieux qu'mort!

IV

Quand mon papa fut arrivé,
La bell' Margot lui a tout conté;
Mais, mon papa n'la croyait pas,
J'avais coutume de faire celà !

V
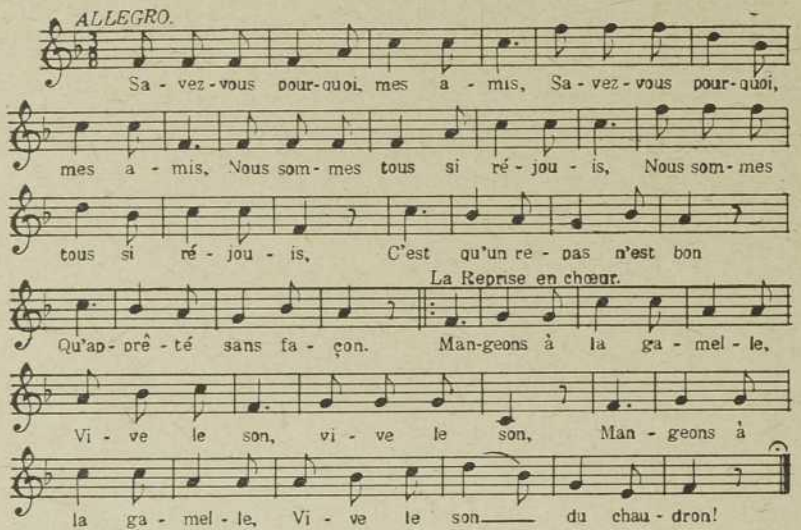
Un jour que nous étions tous deux
Ell' voulut m'arracher les yeux;
Mais moi, j'attrape le tisonnier
Puis j'y en "bougr" un coup su' l'nez !

DERNIER REFRAIN

Elle était mouche ! (ter)

MANGEONS À LA GAMELLE.

Recueillie et reconstituée par Uldéric Allaire.



I

Savez-vous pourquoi, mes amis, (bis)
Nous sommes tous si réjouis? (bis)
C'est qu'un repas n'est bon
Qu'apprêté sans façon !
Mangeons à la gamelle,
Vive le son ! (bis)
Mangeons à la gamelle,
Vive le son du chaudron ! } bis

II

Nous faisons fi des bons repas, (bis)
On veut rire mais on n'peut pas. (bis)
Le mets le plus friand
Dans un vaisseau brillant,
Ne vaut pas la gamelle,
Vive le son ! (bis)
Ne vaut pas la gamelle.
Vive le son du chaudron ! } bis

III

Point de froideur, point de hauteur, (bis)
L'aménité fait le bonheur ! (bis)
Non... sans fraternité,
Il n'est point de gaîté.
Mangeons à la gamelle,
Vive le son ! (bis)
Mangeons à la gamelle,
Vive le son du chaudron ! } bis

IV

Vous qui baîllez dans vos palais. (bis)
Où le plaisir n'entra jamais... (bis)
Pour vivre sans soucis,
Il faut venir ici,
Manger à la gamelle,
Vive le son ! (bis)
Manger à la gamelle,
Vive le son du chaudron ! } bis

V

On s'affaiblit dans le repos; (bis)
Quand on travaille on est dispos. (bis)
Que nous sert un grand coeur
Sans la mâle vigueur
Qu'on gagne à la gamelle !
Vive le son ! (bis)
Qu'on gagne à la gamelle,
Vive le son du chaudron ! } bis

VI

Savez-vous pourquoi les Romains (bis)
Ont subjugué tous les humains? (bis)
Amis, n'en doutez pas,
C'est que les fiers soldats
Mangeaient à la gamelle,
Vive le son ! (bis)
Mangeaient à la gamelle.
Vive le son du chaudron ! } bis
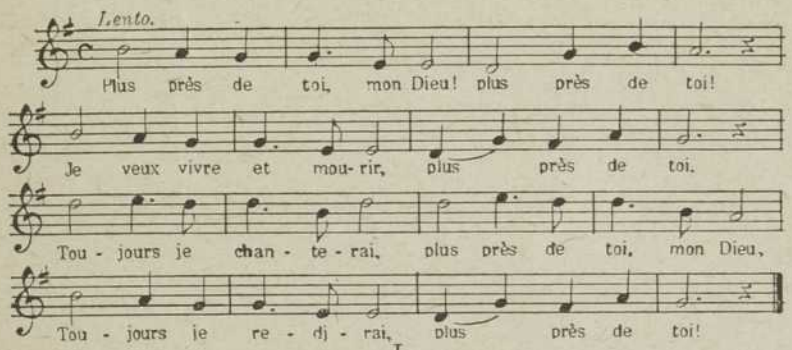
VII

Bientôt les brigands couronnés (bis)
Mourant de faim, proscrits bernés, (bis)
Vont envier l'état
Du plus brave soldat
Qui mange à la gamelle,
Vive le son ! (bis)
Qui mange à la gamelle,
Vive le son du chaudron ! } bis

VIII

Amis, terminons ces couplets, (bis)
Par le serment des bons gourmets: (bis)
Jurons tous, mes amis,
D'être toujours unis
Autour de la gamelle.
Vive le son ! (bis)
Autour de la gamelle.
Vive le son du Canon ! } bis

PLUS PRÈS DE TOI ! MON DIEU.



I

Plus près de toi, mon Dieu, plus près de toi !
Je veux vivre et mourir, plus près de toi.
Toujours je chanterai, plus près de toi, mon Dieu,
Toujours je redirai, plus près de toi !

II

Quoique je sois errant, seul, épuisé,
Entouré de ténèbres et délaissé,
Toujours je chanterai, plus près de toi, mon Dieu,
Toujours je redirai, plus près de toi !

III

O grand Dieu que j'adore, O doux Sauveur,
Puisque mon coeur t'implore, sois mon bonheur.
Toujours je chanterai, plus près de toi, mon Dieu,
Toujours je redirai, plus près de toi !

IV
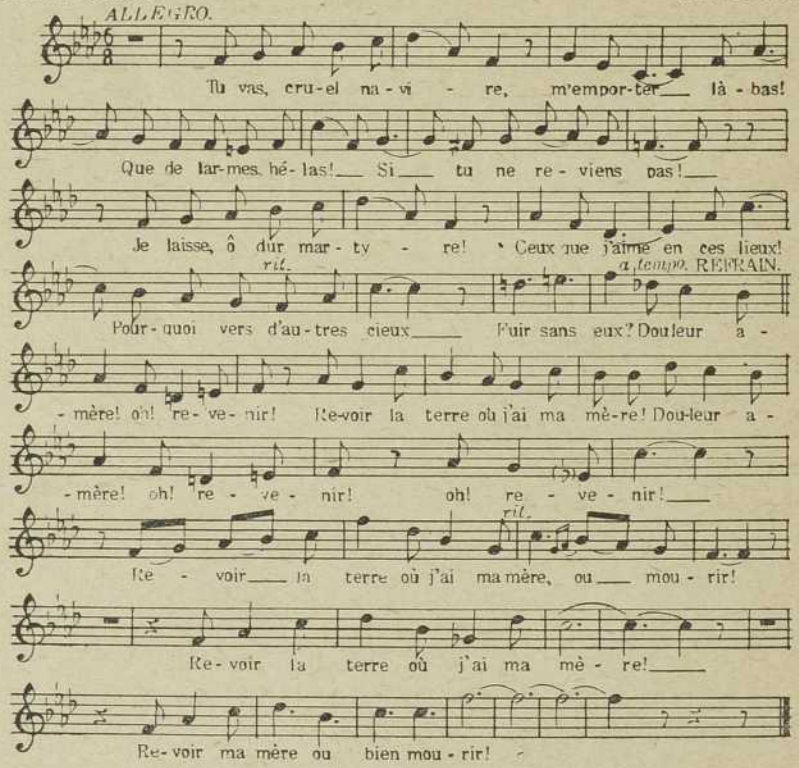
Plus près de toi toujours, plus près de toi,
Donne-moi ton secours, soutiens ma foi.
Que Satan se déchaîne, ton amour me ramène
Toujours plus près de toi, malgré ma croix !

V

Mon Dieu, plus près de toi, dans le désert,
J'ai vu, plus près de toi, ton ciel ouvert.
Pèlerin, bon courage ! ton chant brave l'orage !
Mon Dieu, plus près de toi, plus près de toi !

LE DÉPART DU MOUSSE.

PIERRE BARBIER. CH. GOUNOD.



I
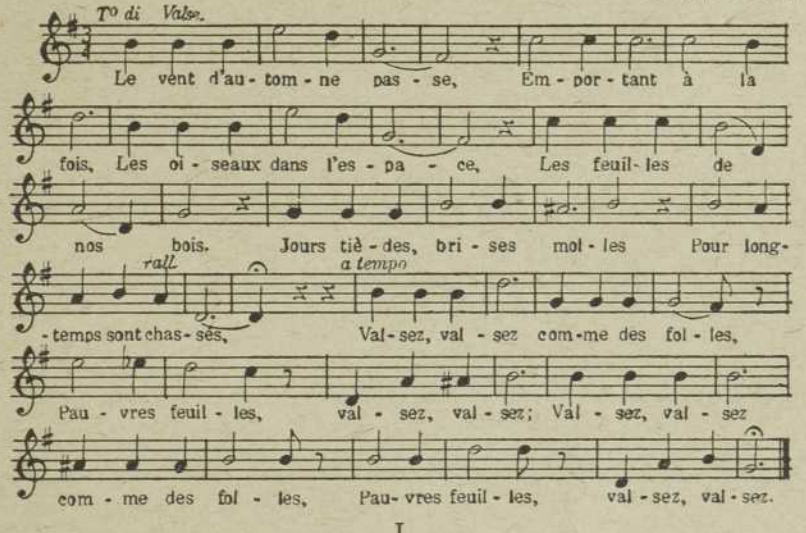
Tu vas, cruel navire,
M'emporter là-bas !
Que de larmes, hélas !
Si tu ne reviens pas !
Je laisse, ô dur martyre !
Ceux que j'aime en ces lieux !
Pourquoi vers d'autres cieux
Fuir sans eux ?

REFRAIN
Douleur amère !
Oh ! revenir !
Revoir la terre
Où j'ai ma mère !
Douleur amère !
Oh ! revenir ! (bis)
Revoir la terre
Où j'ai ma mère,
Ou mourir !
Revoir la terre
Où j'ai ma mère
Revoir ma mère,
Ou bien mourir !

II
Croit-on que la richesse
Donne le bonheur ?
Pour un espoir menteur
Ils ont brisé mon coeur !
Riche de leur tendresse,
Que les ans étaient courts !
Ont-ils fui pour toujours,
Ces beaux jours !

LA VALSE DES FEUILLES.

LOUIS ABADIE.



I
Le vent d'automne passe,
Emportant à la fois
Les oiseaux dans l'espace,
Les feuilles de nos bois.
Jours tièdes, brises molles,
Pour longtemps sont chassés,
Valsez, valsez comme des folles, } bis
Pauvres feuilles, valsez, valsez.
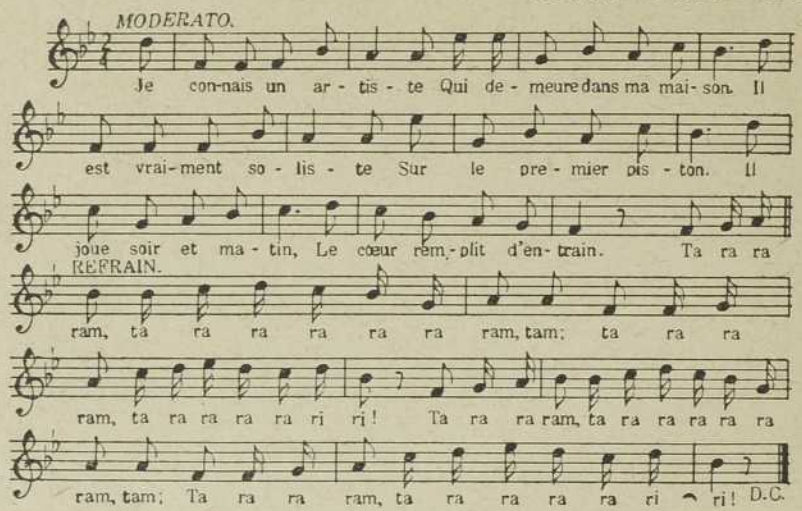
II
Sur les marges des routes,
Au midi comme au nord,
Voyez-les valser toutes
Cette valse de mort.
Le vent qui les invite
Jamais n'en trouve assez...
Tournez, tournez, tournez plus vite, } bis
Pauvres feuilles, valsez, valsez.

III

Oui, toute feuille tombe,
Ormeau, chêne ou tilleul,
Tout homme est à la tombe,
L'enfant comme l'aïeul.
Les rêves de ce monde
Sont bientôt effacés...
Poursuivez votre ronde,
Pauvres feuilles, valsez, valsez. } bis

JE CONNAIS UN ARTISTE.

Collection Uldéric Allaire.



I

Je connais un artiste
Qui demeure dans ma maison;
Il est vraiment soliste,
Sur le premier piston.
Il joue soir et matin,
Le cœur rempli d'entrain...

REFRAIN

Ta, ra ra ram, ta ra ra ra, ra ra ram tam } bis
Ta, ra ra ram, ta ra ra ra, ra ri ri ! }

II

Le premier son qu'il donne,
De la cave au grenier,
Son instrument résonne
Jusque dans l'escalier,
Il est venu un jour
Me jouer dans ma cour...

III

Il joue par la cuisine
Il joue sur le balcon;
Dans la maison voisine
On entend son piston.
Et dans tous les quartiers
On entend: "Sapréyé".
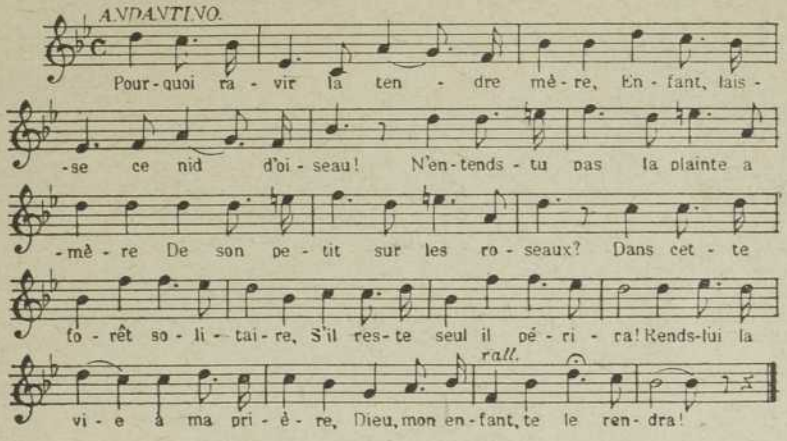
N.B. Au refrain, on pourra imiter le son du cornet.

IV

Mais le propriétaire
Lui a donné congé
Et la semain' dernière,
Il a déménagé.
Mais c'est lui qu'j'aim' le mieux
Dans son refrain joyeux.

DIEU, MON ENFANT, TE LE RENDRA.

Recueillie et reconstituée par Uldéric Allaire.



I

Pourquoi ravir la tendre mère !
Enfant, laisse ce nid d'oiseaux;
N'entends-tu pas la plainte amère
De son petit sur les rameaux?
Dans cette forêt solitaire
S'il reste seul il périra.
Rends-lui la vie à ma prière !
Dieu, mon enfant, te le rendra.

II
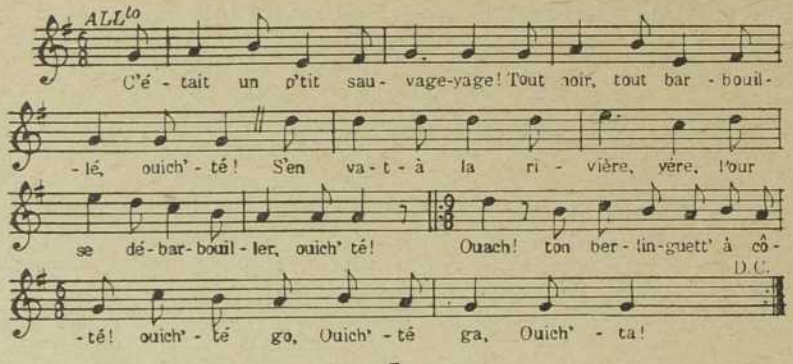
Dans tes mains, vois toute tremblante
La mère qui se plaint toujours.
Si ton âme n'est pas méchante,
De sa douleur taris le cours.
Sentant la liberté chérie,
Son chant joyeux te ravira !
Va, sois humain, ma voix t'en prie;
Dieu, mon enfant, te le rendra.

III

L'oiseau soudain, près de sa mère,
Voltige en paix sous les rameaux.
Et l'on entend sa voix légère
Charmant les bois de ses échos.
"Ah ! dit l'enfant", la belle fête !
"Petit oiseau longtemps vivra !"
Et doucement la voix répète,
Dieu, mon enfant, te le rendra !

C'ÉTAIT UN P'TIT SAUVAGE.

Recueillie et reconstituée par Uldéric Allaire.



I

C'était un p'tit Sauvage, yage,
Tout noir, tout barbouillé, ouichté.
S'en va-t-à la rivière, yere
Pour se débarbouiller, ouichté !

REFRAIN

Ouach' ton barlinguett' à côté } bis
Ouichtégo, Ouichtéga ouichta ! }

II

S'en va-t-à la rivière, yère
Pour se débarbouiller, ouichté
La rivière était basse, ouasse
Dans canot embarqué, ouichté.

III

La rivière était basse, ouasse
Dans canot embarqué, ouichté.
S'en fut loin du rivage, yage
Pour mieux s'débarbouiller, ouichté.

IV

S'en fut loin du rivage, yage
Pour mieux s'débarbouiller, ouichté.
Dans son chemin rencontre, yonte
Un rocher pointillé, ouichté.

V

Dans son chemin rencontre, yonte
Un rocher pointillé, ouichté.
Mais il n'y prit point garde, yarde
Occupé à chanter, ouichté.

VI

Mais il n'y prit point garde, yarde
Occupé à chanter, ouichté.
L'canot a chaviré, yer
Le p'tit Sauvage s'est noyé, ouichté.
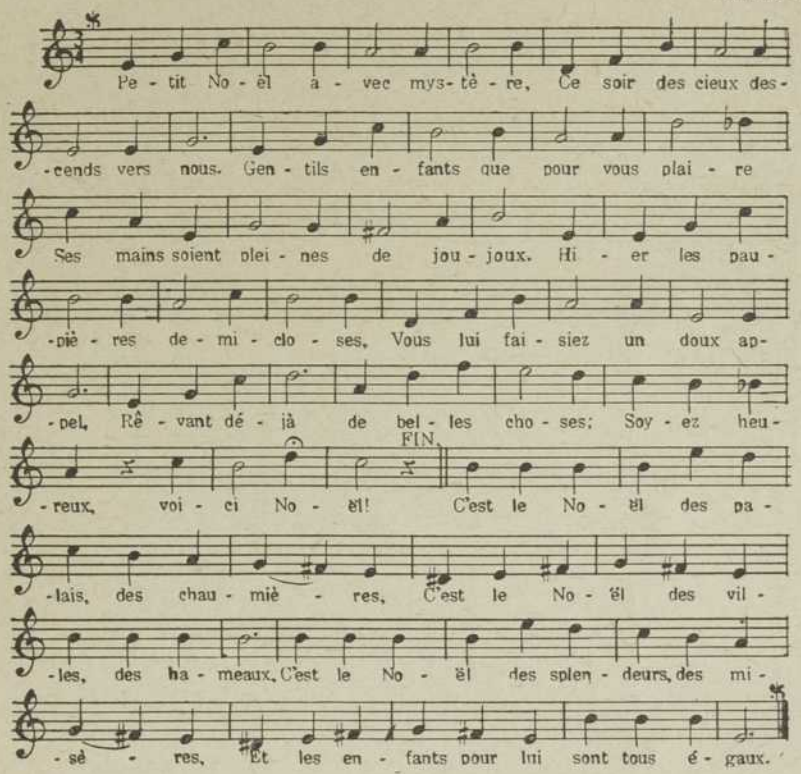
VII

L'canot a chaviré, yer
Le p'tit Sauvage s'est noyé, ouichté.
En entrant dans les "Terres" yere
Il se r'mit à chanter, ouichté.

PETIT NOËL.

(Extrait de l'Opéra-Comique *"La Cigale et la Fourmi"*)

ANDRAN.



REFRAIN

Petit Noël, avec mystère,
Ce soir des cieux descends vers nous,
Gentils enfants, que pour vous plaire
Ses mains soient pleines de joujoux.
Hier les paupières demi-closes,
Vous lui faisiez un doux appel,
Rêvant déjà de belles choses;
Soyez heureux, voici Noël.

I
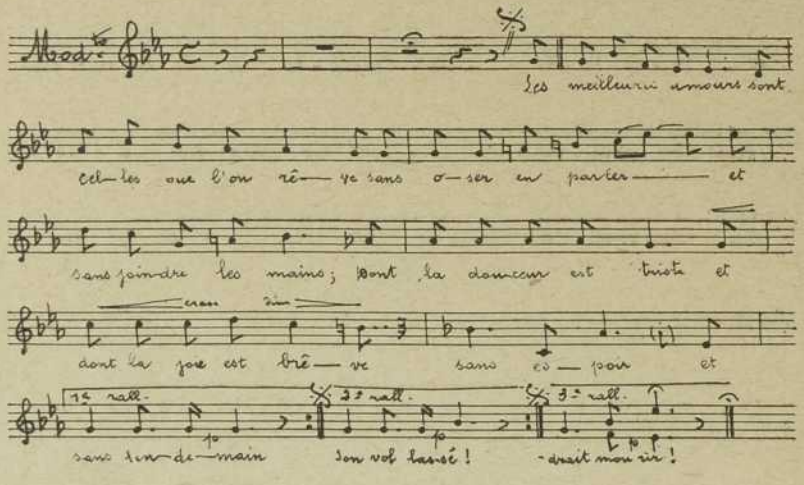
C'est le Noël des palais, des chaumières,
C'est le Noël des villes, des hameaux.
C'est le Noël des splendeurs, des misères.
Et les enfants pour lui sont tous égaux.

II

Blonds chérubins à la mine éveillée,
Au bon Noël qui gaîment souriez;
N'oubliez pas ce soir la cheminée,
Et mettez-y, tous, vos petits souliers.

LES MEILLEURES AMOURS.

Paroles de la Comtesse de Magallon — Musique de Uldéric Allaire.



I

Les meilleures amours sont celles que l'on rêve
Sans oser en parler et sans joindre les mains;
Dont la douceur est triste et dont la joie est brève
Sans espoir et sans lendemain!

II

Les meilleures amours sont celles que l'on pleure
Dans le recul lointain et tendre du passé;
Dont le cher souvenir en passant nous effleure
D'un coup d'aile en son vol lassé!

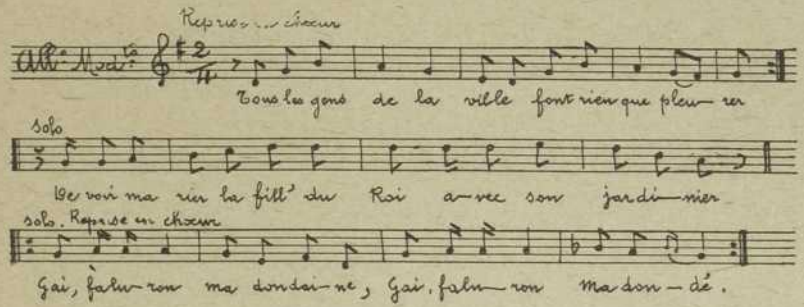
III

Les meilleures amours sont celles que l'on garde.
Au bord du cœur blessé sans jamais en guérir;
Dont le déchirement se prolonge et s'attarde,
Celles dont on voudrait mourir!

P.S. La même, avec accompagnement, 40 sous, est en vente chez tous les marchands de musique, ou directement chez l'auteur, Uldéric Allaire, C. P. 46, Victoriaville, P. Q.

TOUS LES GENS DE LA VILLE.

Recueillie et reconstituée par Uldéric Allaire.



I

Tous les gens de la ville font rien que pleurer. (bis)
De voir marier la fill' du roi avec son jardinier!

REFRAIN

Gai, Faluron, ma dondaine! Gai, Faluron, ma dondé! (bis)

II

C'est demain la grand' fête au grand palais doré. (bis)
On dansera le cotillon avec les invités.

III

Et les gas du village seront bien faraudés. (bis)
Et feront fi des gens d'la ville avec leurs p'tits souliers.

IV

Au milieu de la danse on nous fera trinquer. (bis)
A la santé d'la fill' du roi et de son jardinier.

V

La fill' du roi est belle tout comm' son jardinier. (bis)
Sur les violons nous chanterons "Amours aux jeun's mariés."

VI

Tous les gens de la ville seront bien dépités. (bis)
En nous voyant avec le roi et puis les jeun's mariés.

VII

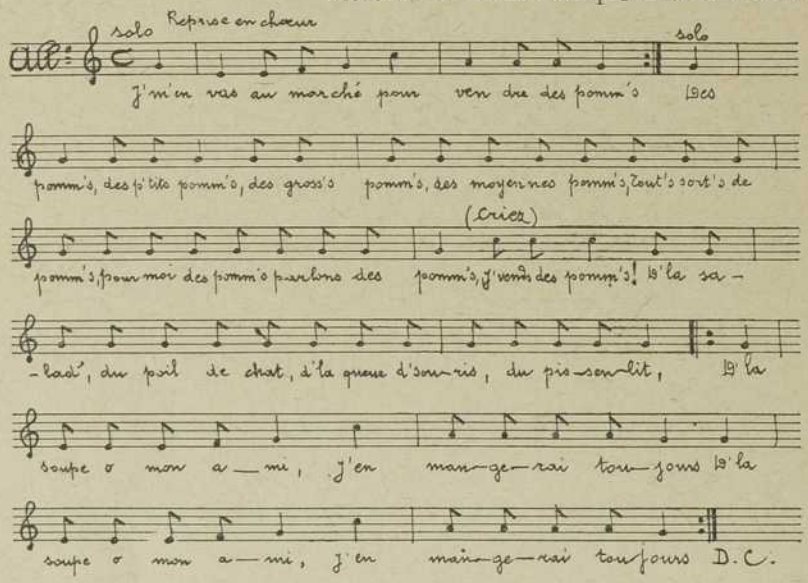
"Tiens, v'là Ti-Pit Labranche, c'est un d'nos mardillers. (bis)
C'est lui qui va les accoupler avec monsieur l'curé.

VIII

Et moi-z-et ma Catherine on va-t-y t'les "watcher". (bis)
Puis quand viendra le temps des snells, on va t'les imiter.

J'M'EN VAS AU MARCHÉ.

Recueillie et reconstituée par Uldéric Allaire.



I

J'm'en vas au marché pour vendre des pommes. (bis)

REFRAIN

Des pomm's, des p'tit's pomm's
Des gross's pomm's, des moyenn's pomm's,
Tout's sort' de pomm's, pour moi des pomm's,
Parlons des pomm's, j'vends des pomm's!
DES POMM'S DE TERRE.
D'la salade, du poil de chat,
D'la queue d'souris, du pissenlit,....
D'la soupe, O mon ami, j'en mangerai toujours. (bis)

II

J'm'en vas au marché pour vendre des choux (bis) (fleuris).

III

J'm'en vas au marché pour vendre des singes (bis) (de course).

IV

J'm'en vas au marché pour vendre du pain (bis) (d'épices).

V

J'm'en vas au marché pour vendre du beurre (bis) (d'érable).

VI

J'm'en vas au marché pour vendre des poches (bis) (de blé).

VII

J'm'en vas au marché pour vendre des pelottes (bis) (de laine).
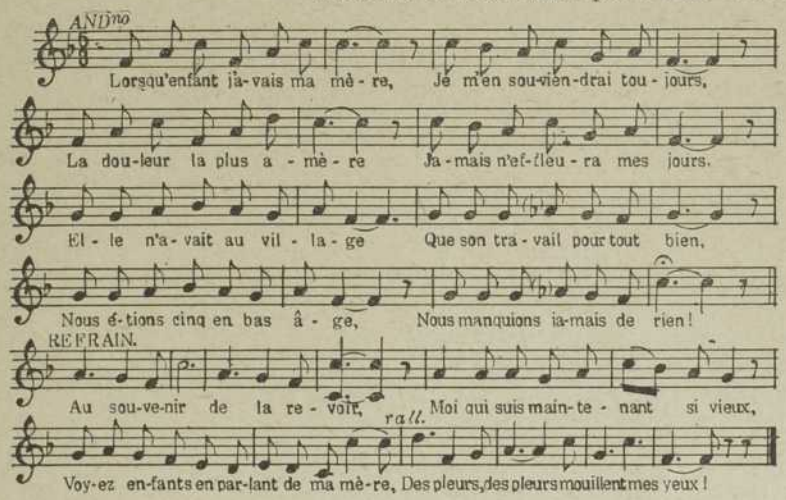
VIII

J'm'en vas au marché pour vendre des queues (bis) (d'oignon).

N.B. On peut rajouter à volonté.

LORSQUE, ENFANT, J'AVAIS MA MÈRE.

Recueillie et reconstituée par Uldéric Allaire.



I

Lorsque, enfant, j'avais ma mère,
Je m'en souviendrai toujours !
La douleur la plus légère
Jamais n'effleura mes jours.
Elle n'avait au village
Que son travail pour tout bien,
Nous étions cinq en bas âge
Nous manquions jamais de rien.

REFRAIN

Son souvenir je le révère,
Moi qui suis maintenant si vieux,
Voyez, enfants, en parlant de ma mère
Des pleurs, des pleurs mouillent mes yeux.

II

De la bible à la chaumière,
Elle lisait les trésors;
Et nous faisions la prière,
Nous priions si bien alors !
Je l'entends qui nous répète:
"Sois ici-bas généreux,
"Pour être heureux, sois honnête,
Voilà ce qu'enseigne Dieu !

III

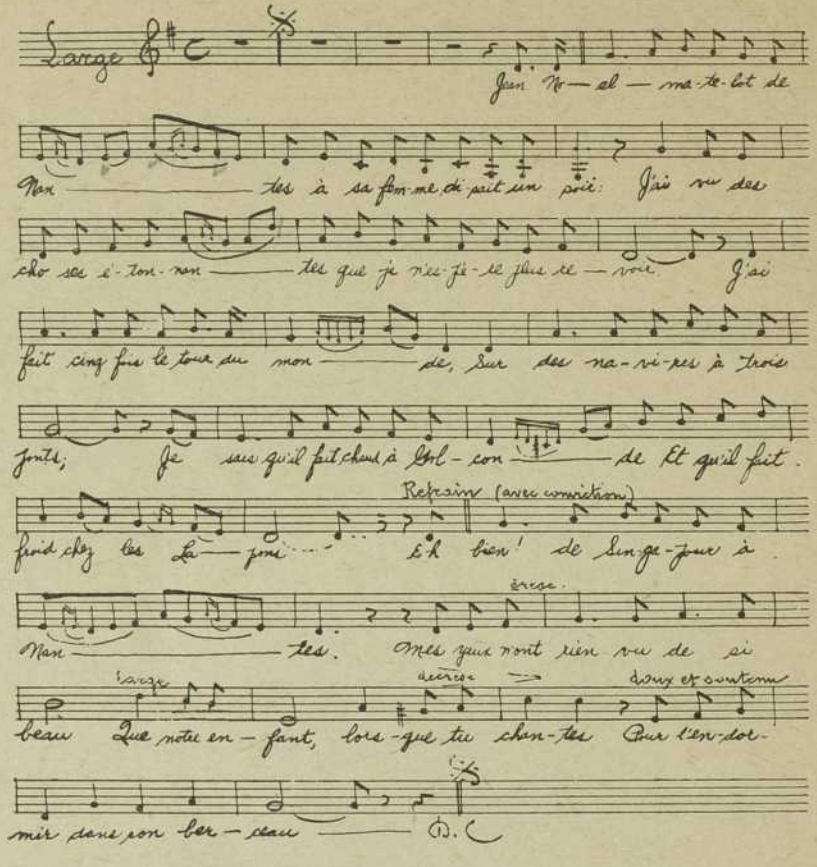
Elle disait qu'on travaille
Pour avoir des jours meilleurs,
A tous paresseux la paille.
Et le grain aux moissonneurs
Pauvre autant qu'elle était bonne
Souvent elle nous disait:
"On s'enrichit lorsqu'on donne"
Comme elle s'enrichissait.

JEAN NOËL.

(Vieille chanson)

Recueillie, reconstituée et harmonisée par Uldéric Allaire.

N.B. Celle-ci est la plus populaire de toutes les versions recueillies. On pourra négliger les notes d'agrément si on le désire.



I

Jean Noël, matelot de Nantes
A sa femme disait un soir:
J'ai vu des choses étonnantes
Que je n'espère plus revoir.
J'ai fait cinq fois le tour du monde,
Sur des navires à trois ponts;
Je sais qu'il fait chaud à Golconde
Et qu'il fait froid chez les Lapons.

REFRAIN

Eh bien! de Singapour à Nantes
Mes yeux n'ont rien vu de si beau
Que notre enfant, lorsque tu chantes
Pour l'endormir dans son berceau...

II

J'ai vu la Chine, je t'assure.
Elle était pleine de Chinois
Et de femmes dont la chaussure
Est une coquille de noix...
J'ai vu la Chine toute pleine
De diamants, et puis encor,
J'ai vu des tours en porcelaine
Et des palais aux tuiles d'or...

III

Au levant, où le vent sommeille,
J'ai vu sous les deux horizons,
Des vaisseaux de la mer vermeille
Porter de l'or pour cargaison.
J'ai vu dans l'Inde, des gondoles,
Et les esclaves du sérail,
Au lieu de goujons et de soles,
Pêcher la perle et le corail...

IV

Adieu, la Mer, d'où je débarque!
Rangeons-nous à l'abri du vent...
J'ai des sujets; je suis monarque
Entre ma femme et mon enfant...
De l'alcôve, après le voyage
On goute le plus doux climat,
Et sous le clocher du village,
On dort bien mieux qu'au pied des mâts.

REFRAIN FINAL

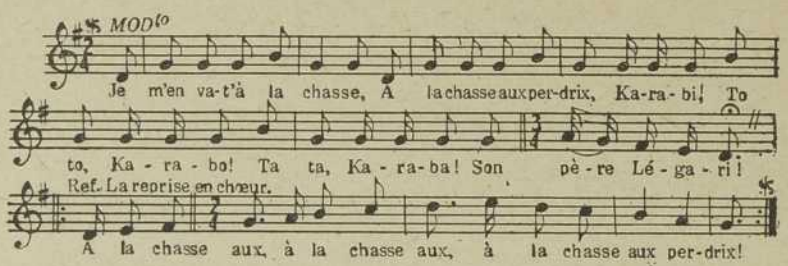
Béni soit Dieu qui nous rassemble
Auprès de notre enfant si beau!
Nous chanterons le soir ensemble
Pour l'endormir dans son berceau.

P.S. La même, avec accompagnement, 40 sous, est en vente chez tous les marchands de musique, ou directement chez l'auteur, Uldéric Allaire, C. P. 46, Victoriaville, P. Q.

KARABO.

(Je m'en va-t-à la chasse)

Recueillie et reconstituée par Uldéric Allaire.



I

Je m'en va-t-à la chasse,
A la chasse aux perdrix, Karabi !
Toto, Karabo ! Tata, Karaba !
Son père Légari !
A la chasse aux, à la chasse aux, } bis
A la chasse aux perdrix. }

II

T'en iras-tu mourir-e,
Mourir pour des perdrix, Karabi !
Toto, Karabo ! Tata, Karaba !
Son père Légari !
T'en iras-tu, (bis) } bis
T'en iras-tu mourir ! }

III

"Non, non, répondit-il-e,
"Je reviendrai-z-ici, Karabi !
Toto, etc.

IV

Qu'on m'apporte ma hache,
Ma hache et mon fusil, Karabi !
Toto, etc.

V

Dans les bois je m'enfonce,
J'm'en vas vers le Midi, Karabi !
Toto, etc.

VI

Je reviendrai c'est sûr-e,
Avec deux cents perdrix, Karabi !
Toto, etc.

VII

Si je ne reviens pas, ah !
Si tu as des soucis, Karabi !
Toto, etc.
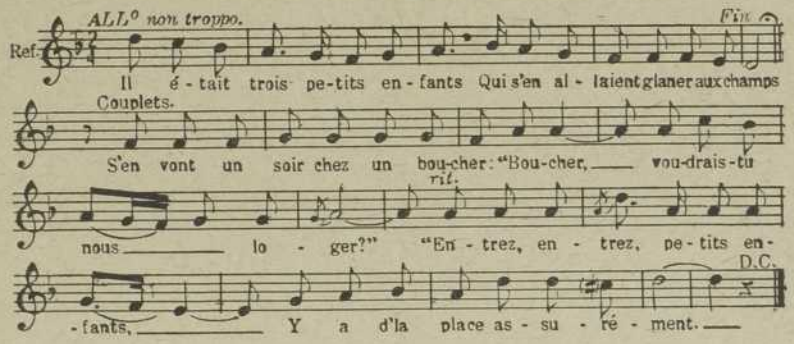
VIII

C'est que loin de mes terres,
L'père Légari m'a pris, Karabi !
Toto, etc.

IX

L'père Légari m'a pris, oui,
Et moi-z-et mes perdrix, Karabi !
Toto, etc.

LÉGENDE DE SAINT NICOLAS.



REFRAIN

Il était trois petits enfants,
Qui s'en allaient glaner aux champs.

I

S'en vont un soir chez un boucher:
"Boucher, voudrais-tu nous loger?"
"Entrez, entrez, petits enfants,
"Y a d'la place assurément."

II

Ils n'étaient pas sitôt rentrés
Que le boucher les a tués,
Les a coupés en p'tits morceaux,
Mis au saloir comme pourceaux.

III

Saint Nicolas au bout d'sept ans,
Saint Nicolas vint dans ce champ.
Il s'en alla chez le boucher:
"Boucher, voudrais-tu me loger?"

IV

"Entrez, entrez, saint Nicolas:
"Il y a d'la place, il n'en manqu' pas".
Il n'était pas sitôt rentré,
Qu'il a demandé à souper.

V

"Voulez-vous un morceau d'jambon?"
"Je n'en veux pas, il n'est pas bon."
"Voulez-vous un morceau de veau?"
"Je n'en veux pas, il n'est pas beau".

VI

"Du p'tit salé je veux avoir
Qu'il y a sept ans qu'est dans l'saloir"
Quand le boucher entendit c'là,
Hors de sa porte il s'enfuya.

VII

"Boucher, boucher, ne t'enfuis pas,
Repens-toi, Dieu te pardonn'ra."
Saint Nicolas alla s'asseoir
Dessus le bord de ce saloir.

VIII

"Petits enfants qui dormez là,
Je suis le grand Saint Nicolas"
Et le saint étendit trois doigts,
Les petits s'levèrent tous les trois.

IX
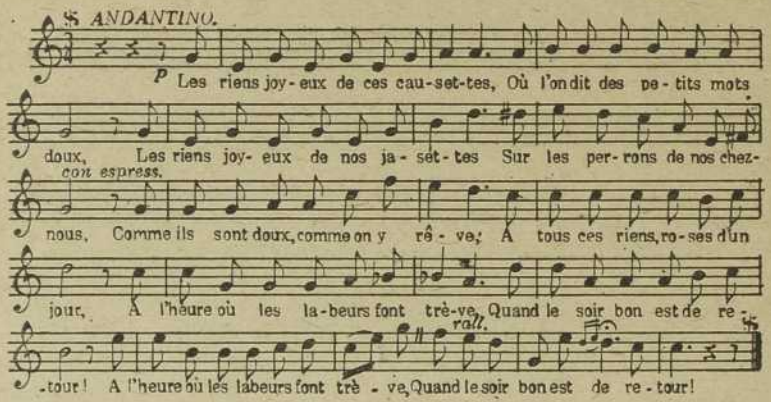
Le premier dit: "J'ai bien dormi!"
Le second dit: "Et moi aussi!
Et le troisième répondit:
"Je croyais être en paradis.

X

De tout ceci, petits enfants
Vous concluez assurément:
Qu'il faut aimer Saint Nicolas,
Et que je puis m'arrêter là.

LES RIENS.

JOSEPH DÉSILETS. Uldéric Allaire.



I

Les riens joyeux de ces causettes,
Où l'on dit des petits mots doux,
Les riens joyeux de nos jasettes,
Sur les perrons de nos chez-nous,
Comme ils sont doux comme on y rêve,
A tous ces riens roses d'un jour.
A l'heure où les labeurs font trêve, } bis
Quand le soir bon est de retour! }

II

Et les riens gris des jours moroses,
Où notre jeunesse a des pleurs,
Des pleurs comme en pleurent les roses,
Quand le gel fait bien mal aux fleurs,
Ces riens, comme ils les martyrisent.
Les coeurs que seul l'espoir soutient,
Combien de fois notre âme ils brisent, } bis
Ces riens qui pourtant ne sont rien! }

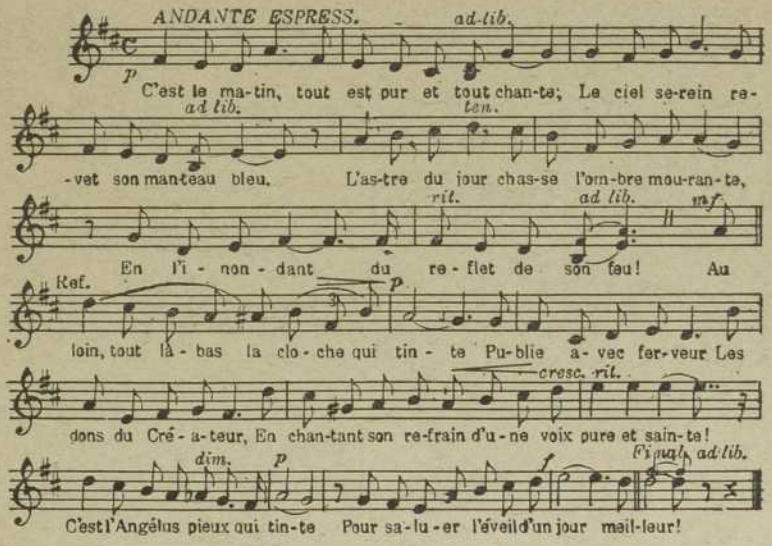
III

Mais le temps qui donne des charmes
Nouveaux à nos bonheurs d'antan,
Fera douces même les larmes
De ces riens dont on souffrait tant!
Plus tard, quand on voudra s'en dire,
Ça sera bon remémorer
Les riens qui nous ont fait sourire } bis
Et ceux qui nous ont fait pleurer! }

N.B. La même avec accompagnement, 35 sous, est en vente chez tous les marchands de musique ou directement chez l'auteur à Victoriaville, P. Qué.

L'ANGELUS.

Paroles et musique de Uldéric Allaire.



I

C'est le matin tout est pur et tout chante;
Le ciel serein revêt son manteau bleu,
L'Astre du jour chasse l'ombre mourante,
En l'inondant du reflet de son feu!
Au loin, tout là-bas la cloche qui tinte
Publie avec ferveur, les dons du Créateur,
En chantant son refrain d'une voix pure et sainte!
C'est l'Angélus pieux qui tinte
Pour saluer l'éveil d'un jour meilleur?

II

Joyeusement, l'airain lance en cadence
Ses longs accords qui montent jusqu'au ciel.
Près du repas, la famille en silence,
Chante avec foi l'Hymne de Gabriel!
Midi au beffroi! La cloche fidèle
Retentit en tous lieux de ces accents joyeux;
Son chant d'amour ancien réjouit la voûte sainte!
C'est l'Angélus du Jour qui tinte
Pour nous bénir aux pieds de l'Eternel!
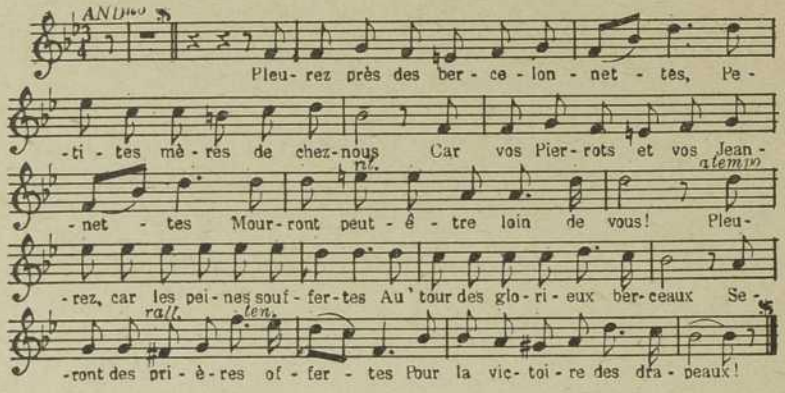
III

Déjà, le jour vers l'ombre s'achemine
Les chants d'oiseaux se font mélodieux!
Le gai soleil vers le couchant s'incline,
Et, lent, se meurt dans un suprême adieu!
Là-bas, dans l'azur, la cloche résonne !
C'est l'Angélus du Soir qui chante avec espoir,
Un doux et gai refrain de sa voix pure et sainte!
C'est l'Angélus du Soir qui tinte
Pour glorifier le Créateur Divin!

N.B. La même avec accompagnement, 35 sous, est en vente chez tous les marchands de musique ou directement chez l'auteur à Victoriaville, P. Qué.

PLEUREZ! PRIEZ! CHANTEZ!

ALPHONSE DESILETS. Uldéric Allaire



I

Pleurez près des bercelonnettes,
Petites mères de chez nous.
Car vos Pierrots et vos Jeannettes,
Mourront peut-être loin de vous!
Pleurez car les peines souffertes
Autour des glorieux berceaux,
Seront des prières offertes
Pour la victoire des drapeaux!

II

Priez pour que vos enfants croissent
Comme des lauriers immortels.
Ces jours de tristesse et d'angoisses
Placent vos cœurs sur les autels!
Priez car c'est par vos prières
Que vos bonshommes de demain
Porteront haut leurs âmes fières
Et traceront droit leur chemin!

III

Chantez pour que votre courage
S'imprime en l'âme du pays
Que par la faiblesse et l'outrage,
Nous ne soyions jamais trahis.
Chantez! La vie est moins méchante
Au cœur qui vibre à la gaîté,
La génération qui chante
Conservera sa liberté.

N.B. La même avec accompagnement, 35 sous, est en vente chez tous les marchands de musique ou directement chez l'auteur à Victoriaville, P. Qué.

TABLE DES MATIÈRES

A

A la Claire Fontaine 26
A la Volette 64
Alouette 25
Ah! si mon Moine voulait danser 70
A Saint-Malo 17
Au Clair de la Lune 47
Au moment de la Bataille 76
Avant tout je suis Canadien 150

B

Berceuse 57
Bel Ange aux ailes d'Or 124
Bonsoir 109
Bonsoir, mes amis, Bonsoir 97
Brise du soir 98

C

Cadet Rousselle 40
Célébrons le Seigneur 115
C'est notre Grand-Père Noé 43
C'est la Poulette grise 145
C'est la Belle Françoise 46
C'est le premier que j'aime le mieux 141
C'est le Vent frivolant 116
C'était un petit "Mine" gris 66
C'était un petit Sauvage.... 160
C'était Anne de Bretagne 118
Cloche du Soir (La) 107
Coin, Coin, Coin 58

D

Dans les Prisons de Nantes 63
Désillusions 89
Deux Gendarmes (Les) 19
Dieu Sauve le Roi 79
Dieu, mon enfant, te le rendra 159
Digue dindaine 48
D'où viens-tu, Bergère 60

E

En roulant ma boule 23
Entendez-vous dans la plaine 142
Et moi je m'enfouiyais 61

F

Fais dodo 97
Frère Jacques 46
Fringue sur la Rivière 75

G

Gai lon la, gai le Rosier.... 31
Grand'Maman Fanchon.... 51

I

Il a gagné ses épaulettes 70
Il était un petit Navire 35
Il était un'bergère 77
Il faut dormir 140
Il n'y a qu'un seul Dieu 122
Isabeau s'y promène 18

J

J'ai du bon tabac 49
J'ai pleuré en rêve 139
J'ai trouvé le nique du lièvre 79
J'attends 105
J'avais une cruelle Mère 125
Jean Noël 166
Je connais un Artiste 158
Je suis Zozo 83
J'entends le Moulin tique, tique, taque 81
J'étais un enfant gâté 153
J'm'en vas au marché 164
Joli Tambour 116

K

Karabo 168

L

La Brabançonne.... 98
La bonne aventure, ô gué 151
La Chanson de la grive 101
La Cloche du Soir 107
La Croix de ma Mère 104
La Cruelle Berceuse 72
La France est Belle 142
La Guignolée 131
La Jeune Huronne 28
La Marseillaise 134
La Piété 148
La Plainte du mousse 37
La Paimpolaise 44
La Première Neige 87
La Valse des Zéphyrs 108
La Valse des Feuilles 157
La Vieille Eglise 162
La Vivandière 106
L'Angélus 171
L'as-tu vu la Casquette 77
L'autre jour, j't'ai rencontré 140
Légende de Saint-Nicolas 169
Le Bonheur sur cette Terre.... 113
Le Chant du Départ 114
Le Chevalier du Guet 119
Le Clairon 92
Le Corbeau Vengé 69
Le Credo du Paysan 32
Le Curé de notre Village 42

L

Le Départ du Mousse 156
Le Grand Lustukru 53
Le Jeune Français 93
Le Marin 36
Le Masque de Fer 133
Le Nouvel An 152
Le Pays 68
Le Petit Crucifié 127
Le Petit Gars 137
Le Petit Grégoire 90
Le Réveil d'un beau jour 24
Le Régiment de Sambre et Meuse 138
Le Roi Dagobert 50
Le Souvenir 100
Le Vieux Sheik 129
Le Vieux Sonneur 66
L'Enfant et l'Echo 103
L'Enfant et l'Hirondelle 126
L'Enfant chantait la Marseillaise 130
L'Envers du Ciel 30
L'Esclave Noir 121
L'Oiseau qui vient de France 84
Les Adieux de Pierre 49
Les Cloches du Hameau 85
Les Chataîgnes de Redon 164
Les Deux Gendarmes 19
Les Jours de la Semaine 123
Les Mamans pleurent 71
Les Meilleures Amours 162
Les Montagnards 56
Les Nids 102
Les Petits Canotiers 27
Les Rameaux 41
Les Regrets de Mignon 136
Les Riens 170
Les Saisons 91
Les Trois Cloches 167
Les Voix du Ciel 111
Les Volontaires de Terrebonne 143
Lorsqu' Enfant, j'avais ma Mère 165

M

Malbrough s'en-va-t-en guerre 21
Ma Normandie 64
Mangeons à la Gamelle 154
Marianne s'en va-t-au Moulin 73
Michaud est monté 38
Minuit, Chrétiens 82

N

Nous voulons Dieu 132

O

O Canada! 15
O Canada, mon pays, mes amours! 78
O Canada, beau Pays, ma Patrie! 52
O Carillon 16
O Nicolet 38
Où vas-tu, petit Oiseau.... 112

P

Partant pour la Syrie 135
Patrie 144
Perrette est bien malade.... 67
Petite fleur des Bois 146
Petit Noël 161
Petit Rocher de la Haute Montagne 86
Piété (La) 148
Plus près de Toi, Mon Dieu! 155
Pour Toi Seul 124
Pleurez! Priez! Chantez! 172

Q

Quel bon Temps 92

R

Rappelle-Toi 34
Restons Français 88
Rêverie 94
Riches, donnez 99
Ruisseau d'Argent 120

S

Savez-vous planter des Choux 100
Séjour de mon Enfance 147
Si mon Moine voulait danser, Ah! 70
Souvenir d'une Horloge 163
Souvenirs du Jeune Age 55
Souvenir (Le) 100
Souvenirs d'un Vieillard.... 22
Souvenirs ! Souvenirs 141
Sur la route de Berthier.... 29
Sur le grand mât d'une corvette 20
Sur le pont d'Avignon 55
Stances à l'Océan 45

T

Tenaouich' Tenaga Ouich'ka 60
Toujours seul 133
Tous les gens de la ville 163

U

Un Canadien Errant 54
Une bombe 39
Un éléphant.... 65
Un rêve 59

V

Veillée Rustique 110
V'la l'bon vent 39
Vive la Canadienne 96
Vive la Campagnie 74
Vive la France 62
Vive Napoléon 80
Vous feriez pleurer le bon Dieu 95

Z

Zim Boom! 39

N. B. — La plupart des chansons d'Uldéric Allaire sont en vente avec accompagnement chez tous les marchands de musique ou directement chez l'auteur à Victoriaville, P. Q.

BNQ
000 528 117